

Faculté des sciences économiques, sociales,
politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)

**Une Maison Maternelle comme endroit d'accueil et de
transition pour des femmes déstructurées ayant
affronté des violences conjugales, où sont mis en
avant la revalorisation personnelle, le rôle de mère et
le bien-être de l'enfant**

Auteure : Elisa THOMAS
Promotrice : Jacinthe MAZZOCCHETTI
Lectrice : Christine GRARD

Monographie présentée dans le cadre du Master 120 en Anthropologie
(finalité approfondie)

Année académique 2021-2022

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

A handwritten signature in black ink, consisting of a large, stylized 'Z' shape followed by the name 'Thomas E.' written in a cursive script.

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier chacun de mes interlocuteurs de terrain sans qui ce récit n'aurait pas été possible : les membres de l'équipe éducative, les mamans et les enfants. Chacun d'eux m'a laissé intégrer son quotidien. Ils ont accepté de me raconter leur histoire, m'ont laissée entrer dans leur intimité, m'ont ouvert les portes de leur cœur et je ne les en remercierai jamais assez.

Je remercie particulièrement Aurélie, la psychologue de la Maison Maternelle, qui a pris ma demande en charge pour me permettre d'intégrer ce terrain.

Je remercie chaleureusement ma promotrice, Jacinthe Mazzocchetti, qui a accepté d'encadrer ce mémoire en milieu d'année et qui m'a fait pleinement confiance durant toute sa réalisation. Je la remercie également pour ses conseils, idées et lectures qui ont permis d'enrichir ma réflexion.

Je remercie ensuite Julie Hermesse, ma promotrice en début d'année, qui a su me rediriger vers une autre professeure (avec plus d'expérience dans ce domaine) lorsque je lui ai annoncé vouloir passer du sujet des catastrophes naturelles à celui des violences conjugales.

Je remercie Pascale Jamouille qui a éveillé mon intérêt au sujet des violences conjugales et qui m'a conseillé de nombreuses lectures afin de me constituer un bagage théorique dans ce domaine.

Je remercie mon compagnon qui m'a soutenue tout au long de l'avancée de ce projet de mémoire, qui a pris le temps d'écouter mes longues réflexions et qui m'a accompagnée dans mes doutes, mes angoisses et mes joies.

Je remercie ma maman pour son soutien et ses conseils. Je la remercie également d'avoir pris le temps de corriger soigneusement ce mémoire.

Je remercie également toute ma famille et mes amis pour leurs encouragements.

Enfin, je remercie l'entièreté du corps professoral du Master en Anthropologie qui a su me donner goût à cette discipline et qui, grâce aux apprentissages proposés, m'a fait découvrir une tout autre manière d'appréhender le monde qui m'entoure et les relations qui le constituent.

Table des matières

Introduction	7
Présentations	18
L'endroit	18
Les interlocuteurs.....	21
Partie I : La vie dans les violences conjugales	31
Chapitre 1 : Violences plurielles, violences spécifiques	31
Insultes, humiliations et détérioration de l'estime de soi	32
Silences et solitude	34
Manipulations et doutes.....	35
Menaces, cris et peur.....	36
Contrôle et résignation.....	38
Les violences, l'extrême fatigue et la souffrance.....	42
Une prison, un trou, un enfer	43
Chapitre 2 : Des femmes déstructurées, décousues, dépossédées d'elles-mêmes	52
Chapitre 3 : Le processus de sortie ou la libération.....	57
L'élément déclencheur	57
Les ressources.....	62
Le processus de sortie comme une véritable libération	67
Chapitre 4 : Restructuration, raccommodage et repossession de soi	69
Partie II : La vie au sein de la Maison Maternelle.....	74
Chapitre 5 : Implication de l'équipe éducative	74
Outils et techniques mis en place pour une meilleure cohésion d'équipe.....	75
Outils et techniques mis en place pour les femmes accueillies	78
Principes fondamentaux portés au travers de ces outils	84
Chapitre 6 : Attention centrée sur le rôle de maman	89
Importance de lui laisser ce rôle.....	91

Un entre-deux femme mère	95
Accent mis sur la favorisation du lien mère-enfant.....	98
Chapitre 7 : Importance du bien-être des enfants	100
Impacts des situations de violences conjugales	102
Les enfants au cœur de la dynamique de la Maison Maternelle	107
Chapitre 8 : Un endroit de transition	114
Un cocon familial de calme et de sécurité	114
Retrouver confiance en soi pour s'affranchir de l'ancienne relation.....	117
Une transition qui permet un ré-ancrage progressif dans le monde	121
Conclusion	128

« Mon arrivée c'était la catastrophe, c'était comme la fin de toutes choses, rien ne marchait, j'avais un esprit fermé, sombre, je voyais tout de travers. J'avais pas confiance en moi et je pouvais pas marcher la tête haute parce qu'à chaque fois on me disait des mots, des trucs : je vau× rien, c'est ce que mon mari me disait, je vau× rien, sans lui je peux rien. Quand je suis venue ici au début, j'étais encore ça, cette femme-là qui valait rien. J'étais cette femme-là qui pouvait pas faire quelque chose qu'elle veut parce que je voulais faire aide-soignante mais on me dit comme j'ai pas fait grand-chose dans mon pays, je fais le nettoyage ou quoi, je peux pas faire l'aide-soignante donc j'étais venue ici désespérée, désespérée ! Maintenant, je vois plus clair, j'ai la joie, j'ai la paix du cœur même si je n'ai pas encore une maison. Maintenant, je suis une femme déterminée, avec des ambitions et je suis une femme forte, une femme qui connaît ses droits maintenant. Je peux faire mes formations, ce que j'avais dans ma tête en arrivant en Europe que je ne pouvais pas faire chez ma belle-famille, maintenant je le fais. Je fais mon cours de français et bientôt je vais faire mes cours d'aide-soignante que j'ai toujours voulus. Je voulais faire quelque chose, travailler, je voulais travailler sur un papier, c'est ce que j'ai toujours voulu dans ma vie mais là-bas c'était impossible parce qu'on te met des choses et des choses mais ici, j'ai expliqué ce que je voulais faire moi ! Maintenant, j'ai l'esprit ouvert, même si j'ai pas ma maison, je suis libre ! Donc quand je marche, j'ai pas peur, je n'ai pas de pensées qui me viennent : toi fais ça comme ça, et ne vis pas ! Je n'ai pas ça, j'ai une tête tranquille, avec mes enfants. Je vois plus clair, j'ai l'esprit tranquille. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Introduction

Si la séparation de la discipline anthropologique en plusieurs champs est régulièrement mobilisée pour définir et classer les travaux réalisés dans ce domaine, elle n'a selon moi guère de sens car il s'agit justement d'observer l'humain dans sa totalité. L'anthropologie est une science holistique et cette catégorisation (anthropologie de la nature, de l'urbain, du proche, du travail, etc.) ne devrait probablement pas exister. Cependant, si l'on s'attache à cette « division », nous pourrions situer la recherche qui suit dans le domaine de l'anthropologie de la santé ou du soin. Sa considération en tant que sous-discipline est relativement récente (vers les années 1960, aux Etats-Unis, apparaît la « medical anthropology »). La maladie et la santé sont largement étudiées par l'anthropologie : ses conceptions générales, les croyances qui transitent autour, la volonté de soins des populations ou encore les réactions de divers professionnels. Le terme « santé » est privilégié en français afin de ne pas limiter ce champ au traitement des maladies et de prendre en compte l'ensemble des composantes qui interviennent dans la santé (Olivier de Sardan, 2010). Ici cependant, le terme de « soin » est privilégié car il permet d'élargir les horizons de cette catégorie. Selon Saillant & Gagnon (1999), les soins sont un ensemble d'actes, d'attitudes et de discours

répondant à des valeurs et visant le soutien, l'aide, l'accompagnement de personnes fragilisées dans leur corps et leur esprit, donc limitées de manière temporaire ou permanente dans leur capacité de vivre de manière « normale » ou « autonome » au sein de la collectivité. (Saillant & Gagnon, 1999, p.6).

Les représentations et pratiques en matière de soins doivent également être considérées sous l'angle de l'adaptation, du bricolage et du changement. Comme vous le découvrirez par la suite, la définition de cette notion colle tout à fait aux discours et pratiques des professionnels de cette Maison Maternelle. Ces derniers se situent donc clairement dans une optique de soins vis-à-vis des femmes et enfants accueillis ; le terme « santé » renvoie de manière moins évidente à ces principes d'aide, d'accompagnement ou d'autonomie, contrairement à celui de « soin ». Ce champ de connaissances possède donc une certaine autonomie. Cependant, cette autonomie est relative et doit le rester. En effet, l'auteur Olivier de Sardan (2006) s'aligne sur le postulat selon lequel l'anthropologie est une science holistique et qu'elle ne devrait donc pas être divisée en sous-catégories. Pour lui, il est impossible d'étudier les représentations et pratiques en matière de santé sans

s'intéresser aussi aux conceptions d'hygiène, aux formes de gestion de la douleur, aux relations de parenté, aux rapports avec le monde surnaturel, etc. L'étude du fonctionnement des systèmes de santé renvoie elle aussi à prendre d'autres champs en compte : l'étude des services et actions publics, les formes de l'Etat, les lois, la gouvernance quotidienne, le rôle du monde associatif ou encore l'éthique professionnelle. Ainsi, l'anthropologie de la santé ou du soin fait nécessairement appel à d'autres sous-disciplines : l'anthropologie de la religion, du développement, des espaces publics, du travail, etc. Et pour préciser et complexifier l'analyse, elle peut également faire appel à d'autres disciplines telles que la psychologie, l'histoire ou la sociologie.

Les différentes problématiques rencontrées dans les sociétés ne peuvent être étudiées à l'aide d'une seule et même méthode ; il est également impossible d'en créer des spécifiques et particulières pour chacune d'elles. Il s'agit plutôt de mobiliser un ensemble particulier de méthodes propres à chaque discipline (anthropologie, histoire, sociologie, etc.) et de composer avec celles-ci, de bricoler (quitte à faire appel aux méthodologies propres à d'autres disciplines) ou même d'inventer celles qui conviennent le mieux aux questions investiguées. En anthropologie, la tradition méthodologique consiste à réaliser un terrain prolongé afin d'y effectuer une étude qualitative. Les observations qui ont donné naissance à cet écrit ont été menées dans une Maison Maternelle accueillant des femmes et enfants en situation de violences conjugales du 10 janvier au 22 avril 2022. Les différentes interprétations sont basées sur la récolte de ces données empiriques par la méthode de l'observation participante¹ et la réalisation d'entretiens formels individuels semi-dirigés ou non². Bien que le terrain, l'observation participante et les entretiens soient les trois méthodes clés de l'anthropologie, faire appel à d'autres techniques est tout à fait envisageable et dans certains cas indispensable pour tenter de comprendre ce qui se déroule sur le terrain. Ainsi, dans cet écrit, les récits de vie étaient essentiels à l'analyse et ont donc également dû être mobilisés. Comme les violences ne se déroulent pas sur le terrain mais qu'elles impactent considérablement la vie de ces femmes, il fallait ajouter

¹ L'observation participante est une méthode de recherche ethnographique mobilisée en anthropologie. Elle consiste à observer des interlocuteurs sur un terrain défini tout en participant à leur vie quotidienne. Ces observations sont ensuite consignées dans un carnet de terrain. À ce propos : Copans, J. (2010). *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*. Paris : Armand Colin.

² Certains entretiens ont été dirigés par différentes questions. Les premiers réalisés avec les mamans ont été influencés par la question des violences conjugales. Chacun des extraits du mois d'avril, que ce soient ceux des mamans ou ceux des membres de l'équipe, sont basés sur une liste de questions à retrouver en annexe (le temps imparti a imposé la nécessité de cibler certaines observations). Les autres extraits des mamans n'ont pas été dirigés (tous ceux de l'équipe le sont), se basant uniquement sur la question : « Comment es-tu arrivée ici au Centre? ».

une méthode qui permettait tout de même un accès à ces données (Olivier de Sardan, 2010).

Pour comprendre le choix de ce terrain, il est nécessaire de remonter quelques mois en arrière. Le sujet des catastrophes naturelles et de leurs liens aux sociétés humaines m'intéresse beaucoup. J'imaginais donc un mémoire qui me permettrait d'investiguer les questions qui touchent à cette thématique. J'ai organisé un terrain de trois mois aux Philippines et ai croisé les doigts pour que la situation sanitaire due au Covid-19 me permette tout de même de partir. Or, au même moment, j'ai également eu l'occasion de suivre un cours portant sur la notion d'emprise dispensé à l'UCLouvain par Pascale Jamoulle. L'exercice demandé était de trouver, dans notre entourage, une personne qui rencontrait ou qui avait rencontré des relations d'emprises sociocommunautaires, institutionnelles, intrafamiliales ou conjugales. Il fallait réaliser un récit de vie³ avec cette même personne pour tenter de repérer les différents nœuds de l'emprise et de la déprise⁴. J'ai alors directement pensé à une amie qui vivait seule avec l'aide du CPAS⁵ depuis ses 18 ans. Elle était probablement dans une situation d'emprise institutionnelle. Nous avons réalisé un premier entretien⁶ et dès les premières minutes, l'idée d'emprise institutionnelle a été balayée. Elle parlait énormément de son père et de son ex-compagnon. J'ai alors compris qu'elle s'était heurtée et se heurtait encore aujourd'hui à un système d'emprise intrafamiliale et conjugale. Par la suite, nous avons réalisé trois autres entretiens qui n'ont fait que confirmer d'autant plus l'emprise dans laquelle elle se trouvait. Le fait que nous soyons amies rendait les choses difficiles car je m'inquiétais d'autant plus pour elle. Lors de notre dernier entretien, une fois le dictaphone coupé, elle a fondu en larmes et a expliqué, désespérée, comment un ami abusait d'elle depuis un an environ. Abasourdie par la nouvelle et ne sachant que faire, j'ai demandé conseil auprès de Pascale Jamoulle. Nous avons eu une longue discussion : le plus urgent à faire était de boucler ce travail, de la sortir de ce cadre de récit de vie et de la mettre en sécurité. Les premiers jours et premières semaines ont été difficiles, elle a coupé tout contact avec lui et l'a annoncé à

³ Le récit de vie est une méthode particulière qui consiste à laisser la personne raconter sa vie, librement, depuis sa naissance. À ce propos : Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie*. Paris : Armand Colin.

⁴ Les notions d'emprise et de déprise ont été abordées pendant ce cours et sont explicitées dans le livre « Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise » écrit par Jamoulle et paru en 2021. D'autres notions seront empruntées à ce livre au fil du récit.

⁵ « Un CPAS, ou "centre public d'action sociale", assure la prestation d'un certain nombre de services sociaux (aides financières, logements, etc.) et veille au bien-être de chaque citoyen. Chaque commune ou ville a son propre CPAS offrant un large éventail de services. » (Définition tirée du site Belgium.be : https://www.belgium.be/fr/famille/aide_sociale/cpas).

⁶ Pour suivre la méthode du récit de vie, aucune question n'a été posée ; la seule chose qui lui était demandée était de raconter sa vie depuis sa naissance.

son entourage. Finalement, ce travail l'a progressivement aidée à sortir des relations d'emprise dans lesquelles elle se trouvait. Elle a entamé un travail sur le long terme avec une psychologue et éveille de plus en plus sa conscience et sa subjectivité.

Il s'agit bien sûr là d'une autre histoire mais il est essentiel d'en faire mention tant elle est importante dans le choix de ce mémoire. En effet, les pensées, questions et réflexions concernant l'emprise ne m'ont plus quittée. Le voyage aux Philippines avait été reporté au mois de janvier en raison de la situation sanitaire. Au mois de novembre, les frontières n'étaient toujours pas ouvertes. Il fallait prendre une décision rapidement : devais-je prendre le risque d'attendre ou devais-je choisir un autre terrain ici en Belgique ? D'un côté, j'étais très attachée à ce projet aux Philippines ; d'un autre, je m'étais rendu compte que je voulais effectuer cette recherche pour « aider », pour faire évoluer la lutte pour le climat. Avec l'emprise, il s'agissait de comprendre, de décortiquer les dynamiques humaines qui se jouent dans de telles relations. Après de nombreuses et longues discussions, cela est apparu comme une évidence, je ne devais pas travailler sur les catastrophes naturelles mais bien sur les situations d'emprise. Je voulais mieux comprendre ces relations, je ressentais un réel besoin de creuser dans cette direction, d'investiguer ces pensées récurrentes. Néanmoins, lorsque que j'ai émis l'idée d'axer mon mémoire sur l'emprise à Pascale Jamouille, elle m'a expliqué que c'était un concept qui s'était construit sur base de plusieurs terrains étendus sur de nombreuses années. Elle m'a donc plutôt conseillé de l'axer sur les violences intrafamiliales et/ou conjugales à « proprement parler ». De rester attachée au terme de violences et de me détacher de celui d'emprise.

Viens donc le temps de la prise de contact pour trouver un nouveau terrain. Mon idée est assez claire : je pense à aller dans une maison d'accueil pour femmes en situation de violences conjugales pour rencontrer des personnes qui sont ou qui ont été confrontées à de telles situations. Ces centres permettent une récolte de données à partir de leur quotidien et non pas uniquement sur base de récits de vie. J'élimine les centres d'urgence pour privilégier ceux qui accueillent à plus long terme afin d'avoir le temps d'établir des liens de confiance avec mes futurs interlocuteurs. Je me renseigne sur le type d'institutions qui existent dans ce domaine et découvre qu'il existe de nombreuses maisons maternelles⁷

⁷ Ces maisons proposent un accueil (dont la durée et les conditions sont variables) pour des femmes accompagnées d'enfants (ou enceintes) qui se trouvent en situation de détresse sociale (violences conjugales, perte de logement, perte d'emploi, etc.) afin de leur assurer une certaine sécurité. Il n'y a pas de définition précise d'une maison maternelle car chacune adapte celle-ci en fonction des services proposés.

en Wallonie. Ces maisons accueillent, à plus ou moins long terme, des femmes qui ont un ou plusieurs enfants et qui cherchent à fuir une situation de violences conjugales. J'envoie donc un mail à celles qui proposent un accueil « long » (plus de deux semaines) pour leur demander si elles accepteraient que je réalise une enquête ethnographique de trois mois dans leur institution. Le terrain se concrétise. Suite à mes demandes, je reçois quelques jours plus tard une réponse positive. Aurélie, la psychologue de la Maison Maternelle⁸ est intéressée par l'angle de recherche inédit que propose l'anthropologie et fixe un rendez-vous pour en discuter de vive voix. Deux semaines plus tard, elle confirme que la direction est d'accord pour que je commence mon terrain le 10 janvier, dès la rentrée universitaire.

Aurélie m'annonce que je ne peux pas être présente la nuit et la journée s'il n'y a pas au moins un membre du personnel et ne peux donc pas faire une immersion complète. Elle m'établit donc un « horaire type » de 38h semaine pour me permettre d'être sur place le plus souvent possible en calquant mes horaires sur les professionnels qui commencent le plus tôt et ceux qui finissent le plus tard. Le premier jour, je reste essentiellement avec les enfants qui m'ont, pour la plupart, directement intégrée à la maison. Le deuxième jour, je commence plus tôt. Je commence à 9h et finis à 16h et ne vois donc guère les enfants. Je me dis que c'est l'occasion d'aller davantage vers les mamans. Au matin, aucune n'est présente, il y a juste quelques membres du personnel mais les mamans, elles, vaquent à leurs occupations et rendez-vous. En fin de matinée, elles commencent à investir la cuisine afin de préparer le dîner. Comme je ne me sens pas très à l'aise et gênée de paraître intrusive, je décide de ne pas sortir mon carnet de terrain devant elles. Je préfère qu'elles s'habituent à ma présence et que nous ayons le temps de tisser de liens de confiance avant de le brandir et de noter chacun de leurs dires. Aurélie pense également que c'est mieux et propose que je prenne les moments dont j'ai besoin pour m'isoler et écrire, ce que je ferai durant les premiers jours de terrain.

Sur le temps de midi, l'équipe éducative⁹ discute du fait qu'une maman et l'homme d'entretien ont le Covid. Le lendemain, je me réveille en ayant mal la tête et ça m'inquiète : si j'ai le Covid moi aussi, je ne peux pas prendre le risque de contaminer d'autres personnes à la Maison Maternelle. Aurélie pense qu'effectivement, c'est mieux que je ne vienne pas. Plus tard, je fais un autotest qui se révèle positif et me mets donc en quarantaine. Je suis

⁸ Par soucis d'anonymisation, aucun nom précis n'est attribué à la Maison Maternelle dont il est question dans ce récit. L'emploi des majuscules est choisi pour la différencier. Les prénoms de chacun des interlocuteurs rencontrés sont également modifiés afin de respecter leur anonymat.

⁹ Terme qui sera précisé dans la présentation des interlocuteurs.

angoissée de devoir déjà quitter mon terrain alors que je n'y suis que depuis deux jours. J'ai peur de ce que cette absence pourrait provoquer dans ma relation avec mes interlocuteurs et songe également au retard que va prendre la réalisation de cette recherche. Le lundi 24 janvier, Aurélie me donne le feu vert pour que je revienne au Centre¹⁰. Ce sera ma première semaine complète. Quand j'arrive, tous me disent bonjour et demandent de mes nouvelles. Je suis rassurée que mon absence n'ait pas eu trop d'impact.

Après quelques jours, je me rends compte que la prise de note papier est très compliquée, d'autant plus que je n'ose pas encore sortir mon carnet de terrain. En ne prenant que certains moments pour écrire, j'ai l'impression de manquer beaucoup d'éléments et donc de ne pas être assez précise. Pendant une première longue discussion avec une maman, je lui demande si je peux noter quelques mots dans mon téléphone afin de mieux me rappeler de cette conversation par la suite. Cette méthode est assez efficace et me paraît moins intrusive (plus discrète et les gens sont plus habitués à voir des téléphones) que la prise de notes papier. Cela me permet de prendre note plus brièvement, d'annoter juste quelques mots clés pour me rappeler l'entièreté de la discussion. Après, je peux revenir sur ces notes pour les compléter, les préciser et ainsi passer moins de temps à écrire mes observations face à mes interlocuteurs. Aussi, je sais directement transférer mes notes sur l'ordinateur et peux donc les remettre en ordre plus facilement par la suite. Contrairement aux notes papiers qui le permettent moins bien, les notes électroniques permettent aisément d'effacer si besoin ou de rajouter des observations des jours précédents qui me reviennent en mémoire. Le tri et l'organisation de toutes ces données n'en sont que facilités également puisqu'elles peuvent être déplacées et « rangées » à ma guise. Cependant, cette méthode présente tout de même un inconvénient : comme j'ai très souvent mon GSM en main, j'ai l'impression que dans ces moments, les gens pensent que je ne travaille pas, que je suis simplement sur mon téléphone. Il serait donc indispensable de spécifier systématiquement que je prends note sur mon GSM et que, de ce fait, je l'aurai beaucoup en main.

Malgré ce nouveau procédé, la gêne de déranger est toujours bien présente. Je suis un peu perdue, je tourne en rond et n'ose pas aller parler aux mamans de peur de déranger ou de m'immiscer dans des histoires trop personnelles avec des femmes qui me connaissent à

¹⁰ Mes interlocuteurs de terrain donnent plusieurs noms à cet endroit et je les utiliserai également : Maison Maternelle, Maison Mat, Maison (d'Accueil), Centre (d'Accueil) et enfin Institution (lorsqu'ils veulent justement insister sur son caractère institutionnel).

peine. Elles sont comme chez elles, j'ai l'impression d'intervenir dans leur quotidien, de les déranger dans leur organisation de la journée. En outre, quatre mamans¹¹ sont d'origine africaine et parlent toutes entre elles le Lingala. De ce fait, il m'est très difficile de me joindre à elles pour discuter. Cette différence de langue est également à prendre en compte dans l'analyse même des données de terrain. En effet, le français n'étant la langue maternelle d'aucune des mamans (sauf Gwenaëlle qui vous sera bientôt présentée) – et bien qu'elles maîtrisent toutes la langue – il faut prêter attention et faire preuve de prudence au sens qu'elles accordent aux mots qu'elles utilisent. Les différences sémantiques et de complexité de vocabulaire peuvent être un biais important à la recherche. Malgré la précaution prise de leur demander directement des précisions pour vérifier le sens et l'interprétation des mots utilisés, cette différence de langue reste un risque d'incompréhension et avec le peu de temps qui m'est disponible, cette limite est évidemment présente.

Dans un premier temps, ce sont les enfants qui m'aideront à résoudre cette peur d'être intrusive. Dès mon arrivée, ils m'approchent et viennent me parler, surtout les plus petits. Au bout d'une heure environ, un petit groupe « m'accapare » pour faire la visite et montrer leur chambre. Ensuite, nous descendons à la cave où se trouvent les vélos, les jeux d'extérieurs, de psychomotricité et la table de ping-pong. Après avoir joué tous ensemble, nous remontons pour le souper. Je reste dans le salon et la pièce à dessins et lecture avec ceux qui ne mangent pas pour ne pas interférer dans les repas. Comme je suis un peu perdue, les premiers jours, je décide de rester avec les enfants, de les laisser m'intégrer. Cependant, après ces premiers jours, le doute commence à s'installer : le fait de rester beaucoup avec les enfants ne risque-t-il pas de fermer la porte à une relation plus intime avec les autres interlocuteurs ?

Quelques semaines plus tard, ce doute est encore bien présent. J'ai l'impression, le sentiment que je commence à « tourner en rond », à me retrouver face à certaines limites de mon terrain. Je suis très souvent avec les enfants et les éducatrices et n'ai que très peu d'occasions de discuter avec les mamans. C'est un sujet très intime et délicat qui pourrait les mettre mal à l'aise, les replonger dans un passé qu'elles veulent probablement oublier. En outre, la place qui m'a été attribuée ne m'aide pas à avoir des conversations profondes avec les mamans. Aurélie et les autres professionnels du Centre m'ont présentée en tant

¹¹ Quand je suis arrivée au Centre, sept mamans étaient présentes. Ensuite, au fil des départs, quatre nouvelles mamans ont emménagé. Sur toute la durée du terrain, j'ai donc eu l'opportunité de rencontrer onze mamans. Chacune d'entre elles sera brièvement présentée dans la « Présentation des interlocuteurs ».

que stagiaire et comme la majorité des stagiaires sont des éducatrices, les mamans m'ont également attribué ce rôle. Je suis stagiaire, donc stagiaire éducatrice, donc ici pour les soulager dans la prise en charge de leurs enfants. Le mot stage à lui seul influence beaucoup cette place étant donné qu'il ne s'agit pas d'un stage mais bien d'un terrain d'enquête. De plus, elles ne connaissent pas l'anthropologie, ce qu'est cette discipline et la manière dont elle se pratique. Je me dis qu'il est donc urgent que je prenne le temps de préciser ma place afin qu'elles puissent m'attribuer ce rôle d'anthropologue et que je me sente ainsi plus légitime et à l'aise de leur parler du sujet sur lequel je suis venue investiguer. Ainsi, je pense à réaliser des entretiens individuels qui me permettraient, d'une part, de me présenter personnellement plus en détail, de leur expliquer à chacune ce qu'est l'anthropologie et, d'autre part, de disposer d'un moment calme pour discuter.

Je parle de ces questionnements à Nathalia, une éducatrice, qui me propose de réaliser un atelier collectif « Qui suis-je ». L'idée me séduit. Il me permettra de prendre le temps d'expliquer plus en détail aux mamans qui je suis, ce que je viens faire ici et comment je vais le faire (expliquer la prise de notes, la transmission de parole, insister sur le caractère non obligatoire, le fait que ce sont elles qui décident des modalités, les assurer de leur anonymisation et préciser comment j'en suis arrivée à m'intéresser à ce sujet en particulier). Concernant la dimension pratique, il me permettra de voir toutes les mamans en une fois afin de leur faire gagner du temps dans leurs journées déjà bien chargées. Ce sera également l'occasion de voir directement avec elles qui serait d'accord de faire un entretien et de fixer un moment pour le faire. À ce moment, je pense que l'atelier est indispensable. Il pourrait ouvrir un nouvel angle d'approche, affirmer ma position d'anthropologue et permettre aux mamans de préciser ce que cette position implique vis-à-vis d'elles. J'espère que cela mènera vers des données axées davantage sur le sujet des violences conjugales. Je préviens toutes les mamans et le mercredi qui suit – pendant que les éducatrices occupent les enfants avec des activités – nous commençons l'atelier. Finalement, sur les cinq mamans qui avaient confirmé leur présence, seules trois sont là pour y participer. Une quatrième maman arrive vers la fin de l'atelier, elle pensait venir dès le début mais son rendez-vous médical a pris du retard. Elle arrive au moment où nous parlons des entretiens individuels et dit qu'elle aura donc aussi son moment. Je lui fais un bref résumé de l'atelier afin qu'elle aussi sache plus précisément pourquoi je suis ici.

Un mois plus tard, je me rends au cours de « Séminaire pratique d'écriture ethnographique » dispensé par Anne-Marie Vuilleminot. Lors de ce cours, nous devons

apporter quelques pages écrites et je décide de présenter cette partie concernant l'atelier. Madame Vuilleminot relève alors le fait qu'en disant aux mamans que je m'intéresse spécialement aux violences conjugales, je situe la recherche dans une démarche déductive et non plus dans une démarche inductive¹² et qu'il faut donc faire très attention. En amenant ce sujet précis, en disant que je m'y intéresse particulièrement, je peux les amener à parler de cette situation alors qu'elles n'en parleraient pas forcément. En effet, leurs discours ne se concentreraient peut-être pas autant sur la relation avec leur ancien conjoint mais sur d'autres choses qui font sens dans leur vie à ce moment précis, à la Maison Maternelle. Cet atelier est utile car il permet de préciser ma position d'anthropologue et de dissiper le sentiment d'intrusion et de malaise avec les mamans ; en revanche, il serait indispensable d'y enlever la partie sur mes intérêts personnels (dans ce cas les violences conjugales) qui peut influencer la direction prise par ces mamans en entretien. Bien que le sujet de ces violences soit clairement sous-entendu du fait que le terrain se situe en maison d'accueil pour femmes en situation de violences conjugales, l'importance qu'elles accordent à ces situations serait peut-être différente. Ainsi, pour les quatre mamans (Barbara, Bérénice, Daniella et Bachira) qui ont suivi l'atelier (ou son résumé), il est nécessaire de savoir que leur premier entretien a été influencé et aurait pu être tout à fait différent. Pour ne pas reproduire la même erreur avec les autres mamans, je ne fais pas l'atelier avec elles et leur demande simplement si elles acceptent de m'accorder un moment pour discuter (tout en précisant que la discussion sera enregistrée). Avant l'entretien, je leur explique uniquement ce qu'est l'anthropologie et comment elle se pratique. En outre, pour ouvrir la discussion, je leur demande comment elles sont arrivées ici, afin de laisser libre court à leurs réflexions, pensées, et ressentis sans qu'elles ne sachent que je m'intéresse particulièrement aux violences conjugales. Ces entretiens m'ont ouvert les yeux sur ce qui se passait réellement dans cette Maison.

Rester fixée sur ce sujet spécifique crée également un autre biais : considérer uniquement les mamans comme interlocutrices privilégiées alors que l'équipe éducative fait partie intégrante de la vie du Centre. Si je n'avais pas réfléchi à cette remarque, je me serais focalisée uniquement sur les mamans et n'aurais vu le terrain que d'un angle de vue, en ignorant complètement celui de l'équipe. Ainsi, cette réflexion a progressivement replacé cette recherche dans une démarche anthropologique, qui laisse parler le terrain de lui-

¹² La démarche déductive part d'une hypothèse vers son explication pour comprendre des éléments particuliers. Au contraire, la démarche inductive part de données empiriques vers leur explication, pour tenter d'aborder un phénomène plus général.

même. Grâce à elle, l'importance du rôle de maman, de l'équipe éducative, de l'estime de soi en tant que femme ou encore du lien à l'enfant, ont pu émerger de leurs discours. Ce qui importe n'est pas le sujet que j'aimerais investiguer mais ce qui fait sens pour tous ceux qui participent à la vie de cette maison à ce moment de leur vie, dans cet endroit. La place de stagiaire éducatrice que les mamans m'avaient accordée parlait d'elle-même. Je n'aurais pas dû chercher à changer ma place mais accepter celle qui m'avait été donnée et justement chercher à comprendre ce que celle-ci impliquait.

Cette réflexion a donc également permis de définir progressivement et avec plus de précision, le sujet de cette recherche. C'est en effet cela qui a permis de faire émerger de nouvelles observations se rapprochant davantage de ce qui se joue dans ce Centre. Bien que le sujet de la recherche soit « pré-défini » au départ, il s'est avéré être bien éloigné de la réalité. Mes premiers questionnements avant de rentrer sur le terrain sont très naïfs et se concentrent uniquement sur le versant des violences : Comment ces femmes tiennent-elles ? Qu'est-ce que cela implique dans leur vie, dans leurs relations aux autres et à elles-mêmes ? Quel sens accordent-ils (autant les femmes que les hommes) à ces actes ? Les statistiques prouvent que ce sont plus souvent des femmes qui se retrouvent dans cette situation. Pourquoi ? La question du patriarcat, de la domination de la femme, de la notion de violence et de virilité ? Ces interrogations sont dès lors bien éloignées des questions plus précises qui émergeront de ce terrain. Progressivement, la notion de « maman » prend de plus en plus de place, en tant que dénomination mais aussi en tant que place, rôle et identité. L'impulsion de ce sujet particulier se fait dans un premier temps grâce à la réflexion sur l'atelier. Dans un deuxième temps, le premier entretien « sans atelier » relativise largement l'importance de ces situations de violences conjugales et met l'accent sur le rôle de maman et le lien à l'enfant. Chacun des entretiens réalisés avec les mamans relève également l'importance des enfants et de leur bien-être plus que la préoccupation des violences qu'elles ont rencontrées auparavant. A partir de cet instant, le sujet s'impose de lui-même. Les questions de départ changent complètement de direction : bien que ces situations de violences restent une part significative de la vie de ces femmes, elle n'est pas l'unique phénomène inhérent à cette Maison.

Ces violences font lien entre tous les acteurs de terrain. Ce sont elles qui les rassemblent en ce lieu. Elles sont essentielles à la compréhension et à l'analyse de ce terrain et posent donc évidemment questions : À quoi ces femmes ont-elles été confrontées ? Quelles

violences ont-elles affrontées ? Comment ont-elles impacté leur structuration¹³ personnelle en tant que femme ? Comment et avec quelles ressources sont-elles parvenues à sortir de ces situations ? Comment font-elles à l'heure actuelle pour se restructurer ? Cependant, les observations et entretiens « post-réflexion »¹⁴ mettent en avant beaucoup d'autres interrogations. L'inclusion (tardive¹⁵) des membres de l'équipe éducative comme interlocuteurs privilégiés met en avant les questions sur son implication dans ce Centre : Quel est son rôle ? Qu'implique cette notion « d'équipe » ? Quels outils met-elle en place ? Quels enjeux et valeurs sont portés au travers de ces outils ? La place accordée au rôle¹⁶ de maman et au lien à l'enfant dans leurs discours (tant de l'équipe que des mamans) pose également de nombreuses questions : Comment ce rôle devient-il aussi fondamental au sein du Centre ? Quelle place reste-t-il à l'identité de femme ? Quel rôle joue l'équipe éducative dans la construction de cette identité et comment le joue-t-elle ? Ou encore, comment se concentrer à la fois sur sa reconstruction personnelle et le bien-être de son enfant ?

Finalement, ce cheminement de questionnements permet de déceler l'idée de « transition » qui est, en quelque sorte, substantielle de ce parcours de vie en Maison Maternelle. Vous découvrirez aussi comment ce lieu représente un endroit de "ré-ancrage" progressif de ces femmes dans le monde ; un endroit calme et sécurisé, avec une équipe impliquée qui offre la possibilité de s'affranchir de l'ancienne relation, de retrouver confiance en soi et de se restructurer en tant que maman et femme. En résumé, quelle est la place de cette Maison Maternelle et de son équipe éducative dans la restructuration des femmes ayant affronté des violences conjugales et comment représente-elle un endroit de transition et de ré-ancrage dans le monde ?

¹³ Mot du terrain qui s'apparente à la construction de leur personnalité, de leur subjectivité et à la personnalisation au sens de Jamoulle dans son livre « Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise » (2021). Ces notions seront davantage précisées dans la première partie de ce récit.

¹⁴ C'est-à-dire les observations et entretiens menés après la remarque de Madame Vuilleminot sur l'influence du sujet des violences conjugales.

¹⁵ Concernant l'anthropologie du soin, l'auteur Olivier de Sardan (2010) parle d'un biais qui amène parfois les chercheurs à « choisir leur camp » en prenant parti pour les soignés. Cependant, cela a pour effet d'effacer la complexité et l'ambiguïté des situations de soins. Il est donc nécessaire de traiter les données de la même manière, qu'elles proviennent des soignés ou des soignants. Or, je me suis laissé aller dans ce biais pendant les deux premiers mois de terrain ; ce n'est qu'au début du troisième mois que j'ai remarqué que les différents points de vue des « soignants » (des professionnels du Centre) étaient indispensables pour rendre compte des dynamiques qui s'y déroulent.

¹⁶ Comme vous le verrez, il s'agit tout autant de son rôle que de sa place ou de son identité en tant que mère.

Présentations

L'endroit

Rassurez-vous, c'en est fini de parler de moi. Il est temps que les interlocuteurs reprennent une place centrale dans ce récit. Avant d'entrer dans le vif du sujet, une brève présentation de l'endroit et des gens qui y vivent s'impose. La maison d'accueil est gérée par une ASBL fondée en 1937. Elle défend la solidarité et la collaboration à toutes actions en faveur des enfants, des femmes et de la famille en général. En 1950, elle inaugure la Maison Maternelle dont il est question ici. Au départ elle était prévue pour 17 femmes et 10 enfants, dans une optique de dignité de vie et de mise en sécurité de femmes « en convalescence » et de leur(s) enfant(s). Un an plus tard, la section pour les enfants est reconnue par l'O.N.E.¹⁷ et la maison est réorganisée pour pouvoir accueillir une dizaine de femmes et 24 enfants âgés de 2 à 6 ans. En 1989, le terme de convalescence est abandonné au profit du terme de « difficultés psychosociales ». Le nombre de mères pouvant être accueillies diminue à 8 et l'âge des enfants de 0 à 6 ans. Enfin, c'est en 2000 que les choses changent une dernière fois significativement, la compétence des maisons maternelles est transférée à la Région wallonne et prennent la dénomination officielle de maisons d'accueil. Depuis, la Maison a une capacité agréée de 25 lits et est subventionnée pour 21 d'entre eux. En outre, les femmes accueillies peuvent être enceinte et/ou avoir déjà des enfants mais cette fois sans limite d'âge. Ce qui a considérablement participé à élargir le public pouvant être accueilli. Enfin, en 2011, la Maison Maternelle change d'endroit. Anciennement située dans un vieux château, elle déménage dans un nouveau bâtiment construit spécialement pour l'accueillir. Aujourd'hui, la maison a une capacité de 25 lits (10 chambres) pour accueillir des mères (ou futures mères) avec enfant(s) sans distinction d'origine, de nationalité ou de religion. Aussi, chaque famille dispose d'une ou deux chambres en fonction du nombre d'enfants.¹⁸

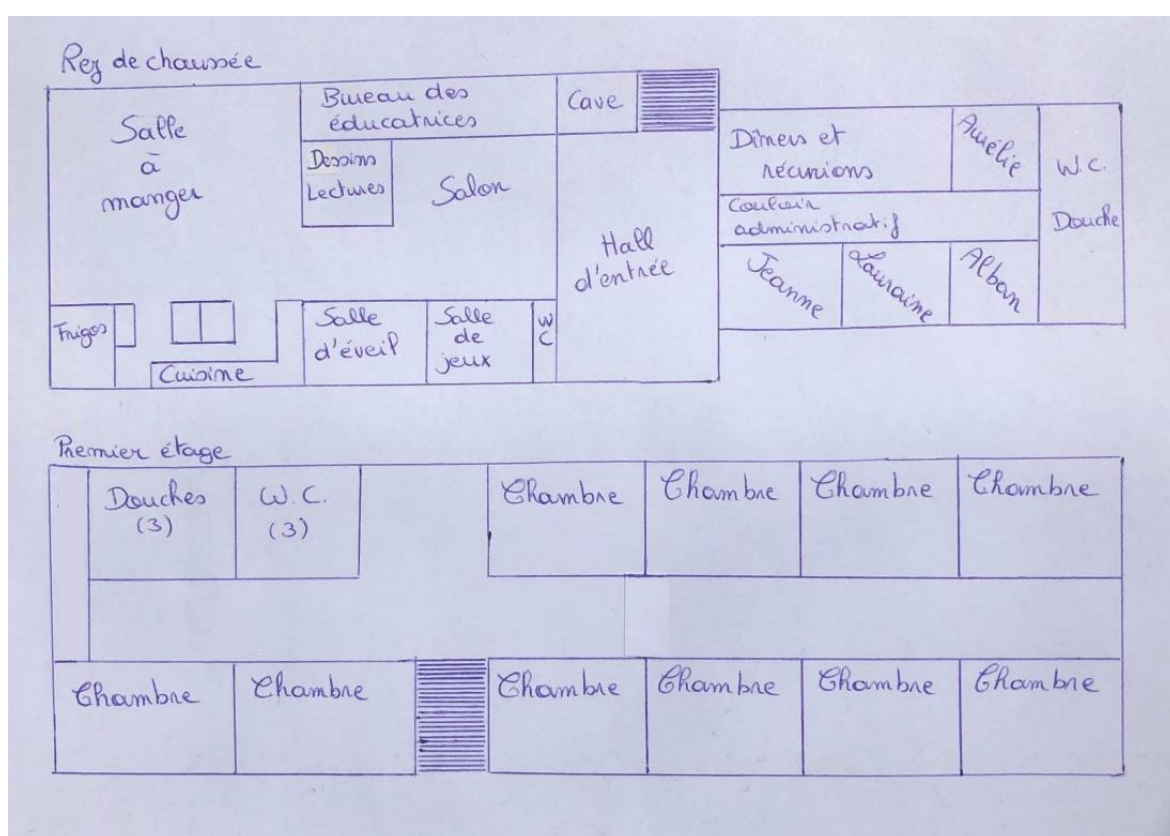
Les trois missions principales portées par ce Centre sont d'assurer un hébergement qui propose un accompagnement adapté pour les soutenir dans la récupération de leur autonomie, d'assurer un environnement adapté à l'accueil d'enfants et, enfin, d'élaborer un projet individuel avec chaque maman pour leur permettre de prendre en charge leur

¹⁷ « L'Office de la Naissance et de l'Enfance est l'organisme de référence de la Fédération Wallonie Bruxelles (Communauté française de Belgique) pour toutes les questions relatives : à l'enfance, aux politiques de l'enfance, à la protection de la mère et de l'enfant, à l'accompagnement médico-social de la (future) mère et de l'enfant, à l'accueil de l'enfant en dehors de son milieu familial et au soutien à la parentalité. » (Définition tirée du site de l'ONE : <https://www.one.be/public/cest-quoi-lone/pageone/>).

¹⁸ Informations provenant du « Projet institutionnel 2020 » du Centre rédigé par l'équipe.

propre destinée. Pour permettre au mieux l'aboutissement de ces missions, l'hébergement est de 275 nuits maximum (environ 9 mois) avec la possibilité d'allonger trois fois cette durée de trois mois supplémentaires. Cette disposition offre un temps d'accompagnement généralement suffisant pour leur permettre de retrouver leur autonomie et ainsi laisser la place à de nouvelles familles qui ont besoin de cet accompagnement. Lorsqu'une chambre est libre, le Centre procède aussi aux accueils d'urgence de femmes et enfants en situation de violences intrafamiliales et/ou conjugales pour les mettre à l'abri quelques jours.¹⁹

Le premier jour de terrain, Aurélie organise une visite du bâtiment pour me familiariser avec les lieux. En voici le plan :



Le bâtiment est moderne, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le couloir d'entrée est assez spacieux et les murs sont peints en bleu clair et bleu foncé. À gauche se trouvent les pièces de vie commune pour les hébergés. Le salon est spacieux et tous les murs sont très colorés : des tons mauves, roses, verts, bleus ou encore jaunes. En plus de deux grandes fresques – représentant une femme d'un côté et des animaux de l'autre – des dessins, bricolages, pancartes, flyers, etc. sont aussi affichés sur chaque mur. On perçoit des odeurs de gel hydroalcoolique, de peinture, de papier ou encore de savon pour bébé. Au fond de

¹⁹ Informations provenant du « Rapport d'activités 2020 » du Centre rédigé par l'équipe.

la pièce se trouve le bureau des éducatrices, une petite pièce très lumineuse et dont les murs sont encore plus chargés de documents informatifs divers, bricolages et dessins d'enfants. Les salles de jeux se trouvent en face : une salle pour les grands avec des livres, des jouets et jeux de sociétés et une salle d'éveil pour les plus petits (0-2 ans) avec des jeux et des activités adaptés à leur âge, comme des tapis de bébé ou des jeux en bois.

Ensuite, nous nous retrouvons dans la salle à manger. C'est une grande pièce, aérée et lumineuse. Dans un coin, la puéricultrice du Centre a installé un parc pour bébé ainsi qu'une zone de jeu pour les petits, délimitée par des plaques de bois et un tapis en mousse. Comme dans le salon, une grande fresque est peinte sur un mur, quelques femmes d'origines et de cultures différentes y sont représentées. Diverses affiches pour une bonne alimentation (les pyramides alimentaires et les légumes de saison) sont accrochées aux grandes portes jaunes de la cuisine et on retrouve le tableau des tâches sur le mur du fond. Avec ces grandes pièces lumineuses, l'intérieur du bâtiment ressemble davantage à une école ou un internat qu'à une maison d'habitation mais les couleurs et dessins présents dans les pièces de vie contribuent à apporter un aspect chaleureux, convivial et accueillant. La cuisine ressemble à une cuisine de restaurant où tous les meubles sont en métal. Il y a trois fours et trois tables de cuisson. Un petit meuble est mis à disposition de chaque maman pour ranger leurs ustensiles, ainsi qu'un plan de travail pour cuisiner. Dans l'arrière cuisine se trouvent trois frigos et trois congélateurs qu'elles se partagent. Les enfants sont à l'école et les mamans sont encore dans leur chambre, il n'y a donc pas beaucoup de bruit ou de mouvement, il fait calme. Vers 11 heures, les mamans commencent à descendre pour préparer le dîner. Les pièces de vie communes s'embaument de bonnes odeurs de nourriture, de frites, de plats épicés et mijotés. Tous les jours vers 11h puis vers 17h, ces odeurs se répandent jusqu'au bureau des éducatrices et donnent faim à tous les professionnels présents. D'ailleurs, cette heure marque aussi la fin du calme, on entend retentir des bruits de casseroles, de couverts, d'assiettes et de cuissons. 17h c'est également l'heure à laquelle les enfants rentrent de l'école. La journée, il n'y a parfois pas un bruit, juste quelques bruits de portes, de télé, de vidéos que regardent les mamans sur leur téléphone ou encore l'une ou l'autre maman qui chante dans sa langue maternelle. Néanmoins, quand les enfants rentrent c'est une toute autre histoire, on entend des bruits de jouets, des cris, des pleurs et des rires jusqu'à l'heure du coucher. La grande porte vitrée offre une vue sur le jardin. Il est assez grand et bien équipé pour les enfants, on y retrouve une grande étendue d'herbe, un module de jeu avec un toboggan, des jeux sur ressort, une balançoire, un bac à sable, de nombreux arbres et plantes, un potager et un poulailler

accueillant trois poules (qui soit dit en passant, adorent s'enfuir chez le voisin). La terrasse, où se trouvent deux tables en bois, étant située à l'arrière du bâtiment, permet aux enfants de jouer avec les vélos et jeux d'extérieur.

De l'autre côté du hall d'entrée se trouve le couloir de l'équipe éducative. Il y a beaucoup moins d'affiches, on retrouve essentiellement des photos encadrées de l'ancien château ou des travaux de construction de ce nouveau bâtiment. Tous les murs sont beiges, les portes sont en bois clair et la décoration est plus sobre et moins colorée ; il y a uniquement dans le bureau d'Aurélie (la psychologue du Centre) que l'on retrouve des éléments colorés rappelant l'esprit des pièces communes. Peu importe le moment de la journée, il y fait très calme. C'est un lieu de travail silencieux, un lieu dédié au travail administratif, aux réunions et au travail thérapeutique d'Aurélie. Quand ils parlent entre eux ou qu'ils s'entretiennent avec une maman, c'est toujours très discrètement et calmement, presque en chuchotant. Les enfants n'ont d'ailleurs pas vraiment le droit de s'y rendre mais quand ils s'y rendent, eux aussi restent calmes et chuchotent sans même que cela leur ait été demandé. Ce couloir est vraiment un endroit à part isolé des bruits, des odeurs de cuisine, de bébés et d'enfants, où règne une ambiance tout à fait différente.

La cave est très grande et comporte beaucoup de pièces : la chaudière, le stockage des produits ménagers, des dons reçus, des jeux d'extérieur et de psychomotricité, des affaires personnelles des mamans, l'atelier de l'homme d'entretien, une partie salle de jeux pour les enfants et enfin, une pièce avec les machines à laver et séchoirs. À l'étage, en face des escaliers, sont stockés tous les lits supplémentaires (en cas de réorganisation des chambres en fonction des nouvelles arrivées). Les couleurs de l'étage sont également plus sobres avec du blanc, beige et taupe. Seuls quelques dessins sont accrochés par-ci, par-là. À gauche, au fond du couloir se trouvent trois douches et trois toilettes que les familles doivent se partager et en face des sanitaires, il y a deux chambres. Tout le côté droit est réservé aux huit autres chambres. Chacune est peinte en blanc mais peut être décorée selon les envies des mamans, elles sont donc toutes très différentes en fonction de la famille qui y vit.

Les interlocuteurs

Après avoir découvert le lieu de ce récit, il est indispensable d'en apprendre davantage sur les professionnels qui y travaillent :

Lauraine et Alban sont les deux gestionnaires de la Maison Maternelle. Ils s'occupent de la gestion des horaires, du personnel, du versant financier, administratif, etc. En bref, ce sont eux qui s'occupent de la direction générale et de la coordination de la maison d'accueil.

Aurélié est la psychologue du Centre, elle propose notamment des entretiens individuels pour apporter un soutien aux mamans et enfants qui en ressentiraient le besoin. Elle organise également divers ateliers et activités avec les hébergés, axés principalement sur les émotions et les impacts des situations de violences conjugales.

Jeanne est l'assistante sociale. Elle aide et oriente les mamans dans toutes leurs démarches administratives, sociales et juridiques (mutuelle, CPAS, allocations familiales, plaintes déposées, actions en justice, procédure de divorce et bien d'autres). Elle évalue les profils des mamans qui font une demande d'hébergement afin d'essayer d'accepter celles qui sont prêtes à collaborer avec eux. Elle aide aussi beaucoup les mamans à trouver un appartement ou un logement social lorsque leur contrat arrive à terme.

Daphné est la puéricultrice. Elle aide, supporte et conseille les hébergées dans leur rôle de maman avec les tous petits (0-2 ans) ou pendant leur grossesse. Elle s'occupe notamment de leur fournir des espaces et des outils (la salle d'éveil par exemple) pour mettre en application les conseils promulgués. Elle prête une grande attention au bon développement psychologique de l'enfant et pousse les mamans à les stimuler le plus possible.

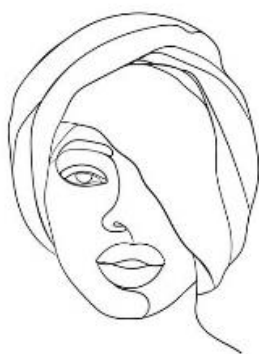
Nathalia, Éline et Claire sont les éducatrices de jour. C'est avec elles que je passe beaucoup de temps car ce sont elles qui sont le plus en contact avec les hébergés. Les frontières de leur rôle professionnel sont assez floues et il leur faut donc faire preuve de polyvalence. D'une part, elles sont là pour fournir un accompagnement aux enfants en leur proposant notamment un cadre stimulant, des activités, des moments de réflexion et de détente ; d'autre part, pour assurer un suivi sanitaire, alimentaire et scolaire dans le cas où la maman n'y parvient pas. Ainsi, en prenant en charge les enfants, elles accompagnent également les hébergées dans leur rôle de maman. Elles suivent régulièrement des formations sur les violences conjugales et intrafamiliales et mènent différentes actions visant à ouvrir la parole, à produire une revalorisation personnelle ou encore à mettre en avant la relation mère-enfant. Ces actions sont en outre toujours mises en place avec l'accord de ces femmes et dans le respect du rythme de chacune d'elles.

Katherine et Clara sont les éducatrices de nuit. Elles arrivent en début de soirée et repartent une fois que les enfants sont partis à l'école. Elles s'occupent de régler les soucis qui pourraient arriver pendant la soirée ou la nuit comme une maman trop bruyante ou une urgence médicale par exemple. Elles veillent aussi au respect des tâches et des horaires. Le matin, elles s'occupent de vérifier si tous les enfants prennent bien leur petit-déjeuner et s'ils sont prêts pour partir à l'école. Enfin, lorsqu'elles sont de garde le week-end, c'est l'occasion pour elles d'organiser diverses activités, ateliers, bricolages et excursions.

Jean-Claude est l'homme d'entretien de la Maison Maternelle. Il vient trois fois par semaine et s'occupe du nettoyage des communs, de réparer ce qui est cassé, de mettre en peinture ou encore de monter et fixer de nouveaux meubles. Il s'occupe également de l'entretien du jardin comme la tonte ou le nettoyage des terrasses.

Si la dénomination « les professionnels » rassemble tous ces gens, ce n'est pas le cas pour celle « d'équipe éducative » (ou équipe tout simplement) qui demande à être précisée. En effet, vous aurez sans doute remarqué son utilisation à plusieurs reprises. Il provient directement des interlocutrices qui se regroupent sous cette même casquette : Lauraine, Jeanne, Aurélie, Daphné et toutes les éducatrices. Elle rassemble donc toutes les professionnelles qui sont régulièrement en contact direct avec les mamans et enfants, qui s'occupent du cadre, de l'accompagnement, du soutien, des conseils et des activités qui leur sont proposées. Elles leur apportent chacune différentes pratiques, différents outils en fonction de leur approche professionnelle. Finalement, cette dénomination écarte uniquement Alban et Jean-Claude qui effectuent un travail plus distancié de la vie quotidienne des mamans. D'ailleurs, ces derniers ne sont pas présents lors des réunions. L'utilisation du pronom « elles » pour désigner l'équipe est donc tout à fait cohérente. Il est aussi important de différencier ce terme à celui « d'éducatrices ». En effet, ces dernières ont un travail tout à fait spécifique au sein de la maison, ce sont elles qui sont le plus souvent présentes dans l'accompagnement des hébergés et, de ce fait, il sera parfois nécessaire de les isoler des autres professionnelles pour plus de précision. En outre, le terme d'équipe éducative n'est pas anodin. D'une part, la notion « d'équipe » traduit la volonté des professionnels du Centre à travailler en collaboration, dans une cohésion de groupe. Elle met en avant l'importance d'être au même diapason face aux hébergés. D'autre part, la notion « éducative » traduit quant à elle tout ce qui est mis en place pour les accompagner, les aider dans leur formation, leur développement d'enfant, de maman ou plus largement, d'être humain.

Vous aurez sans doute également remarqué que les mamans et enfants accueillis à la Maison Maternelle sont parfois appelés « hébergés » par l'équipe ; d'autre fois, ils peuvent être appelés « résidents » (hébergées et résidentes pour ne désigner que les mamans). Ces appellations seront aussi mobilisées tout au long de ce récit afin de simplifier le propos. Cependant, il faut savoir qu'elles sont généralement utilisées par l'équipe dans des cadres plus officiels, dans les documents administratifs ou lors de nos entretiens pas exemple. Dans la vie quotidienne, les dénominations « les enfants » et « les mamans » sont privilégiées. Les éducatrices les utilisent d'ailleurs très souvent, que ce soit pour en parler entre elles ou devant eux. Mais qui sont ces mamans et enfants qui vivent à la Maison Maternelle ?



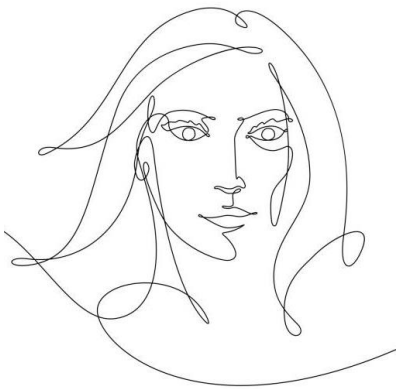
Bachira²⁰ est la première de ce groupe de mamans à arriver au Centre, le 2 juin 2021. Elle est de nationalité belgo-marocaine et est âgée de 44 ans. Bachira est une femme assez discrète. Elle préfère le calme et fuit le conflit. Elle est toujours prête à rendre service aux autres mamans et s'inquiète beaucoup du bien-être de chaque enfant du Centre. Comme elle n'a qu'un enfant et qu'elle ne travaille pas pour le moment, elle a plus de temps libre que certaines mamans et propose donc son aide avec plaisir. Son fils s'appelle Adam et est âgé de 5 ans. Le papa d'Adam et elle ont divorcé peu après sa naissance car elle voulait rester en Belgique pour offrir un bon avenir à son fils alors que lui voulait retourner au Maroc. Quelques années après, une amie lui a fait rencontrer un homme avec qui elle a vécu pendant 8 mois. Si au départ tout se passait bien, ces huit mois se sont transformés en véritable enfer. Elle ne pouvait pas porter les vêtements qu'elle voulait, devait tout faire dans l'appartement et ne pouvait plus parler à aucun homme de peur de sa réaction. Quand elle se retrouva nez à nez avec lui tenant un grand couteau, elle n'hésita plus et alla voir la police. Une assistante sociale l'a alors dirigée vers un centre d'accueil d'urgence qui est ensuite parvenu à lui trouver une place plus durable ici. Après quelques semaines à la Maison Maternelle, elle apprit qu'elle était atteinte d'un cancer du sein. Elle en a beaucoup parlé avec l'équipe et toutes ont fini par conclure qu'il était préférable qu'elle reste le temps de se rétablir. Elle disposait de toute

²⁰ Ce dessin et ceux qui suivent sont empruntés. Ils ne sont pas les portraits exacts des femmes vivant à la Maison Maternelle mais chaque dessin a été choisi pour leur correspondre au mieux. Il m'a semblé important de vous permettre de les visualiser (tout en respectant leur anonymat) afin de faciliter leur mémorisation et ainsi permettre une compréhension plus aisée de ce récit. Les dessins utilisés sont libres de droit et proviennent d'une banque d'images en ligne : https://www.istockphoto.com/fr/search/search-by-asset?assetid=1270308585&asset_type=image.

l'aide et le soutien qu'il lui fallait pour affronter la maladie, s'occuper d'elle et de son enfant.



Élodie arrive à la Maison Maternelle le 29 juin 2021. Elle est de nationalité congolaise et a 37 ans. Élodie est une femme dynamique, joviale et chaleureuse. Elle se décrit elle-même comme une femme ambitieuse. En effet, elle était coiffeuse quand elle vivait au Congo mais en arrivant ici, ce métier ne lui suffisait plus, elle visait plus haut et voulait être infirmière ou aide soignante. Ainsi, la semaine, elle suit une formation d'aide-soignante et n'est donc pas souvent présente. Elle a quatre enfants. Le premier, Michaël, est âgé de 14 ans et son père n'est pas le même que celui des trois plus jeunes (mais elle ne mentionne jamais cet homme). Killian, Mia et Andy, qui ont respectivement 8 ans, 6 ans et 5 mois sont les enfants de l'homme qui l'a confrontée à ces situations de violences. Son quotidien était empli de l'absence de son mari, de menaces d'expulsion de la maison ou carrément du pays. Un mari et un père qui n'était pas présent pour eux, qui partait sans prévenir en ne laissant rien à manger et qui la traitait comme une moins que rien. Comme elle n'avait aucun revenu et aucune connaissance des lois belges en matière d'immigration, elle est restée coincée dans cette relation pendant près de 10 ans. Encore mariée, elle met doucement en place la procédure de divorce avec l'aide de Jeanne.



Daniella arrive le 19 juillet 2021. Elle est de nationalité belgo-portugaise et est âgée de 42 ans. Elle est atteinte d'un léger handicap physique et mental (qu'elle et l'équipe ne précisent pas). Elle n'est pas très grande, a de longs cheveux bruns et de grands yeux noirs. C'est une femme franche et entière qui n'a pas peur de dire ce qu'elle pense. Parfois, elle peut même paraître brusque ou agressive ; si quelque chose ne lui plaît pas, c'est comme ça et pas autrement. Elle a huit enfants mais six sont ici avec elle. Les deux premiers sont nés d'un papa portugais et sont restés au Portugal avec lui. Les deux suivants s'appellent Hasan et Zach, ils ont 16 et 15 ans et sont nés d'un papa pakistanais. Les quatre derniers sont Chani, Amy, Alex et sa jumelle Anna, qui ont respectivement 10, 5 et 4 ans. Leur papa est algérien et c'est à cause de la relation qu'elle vivait avec lui qu'elle se retrouve aujourd'hui en maison maternelle. Avec un accent portugais très prononcé, il est très

difficile de la comprendre et de ce fait, l'équipe a beaucoup de mal à avoir des conversations avec elle. Elles se comprennent sur les détails du quotidien mais ont plus de mal à entamer un travail émotionnel ou thérapeutique. Son mari a eu beaucoup d'insultes et de propos violents envers elle, sur sa manière de s'exprimer, de s'habiller, sur son physique mais aussi envers ses deux grands garçons, notamment sur leur origine pakistanaise. Dès lors, de sa propre initiative, elle a demandé à intégrer la Maison. Elle est pour le moment séparée et attend de pouvoir mettre en route la procédure de divorce.



Enora arrive le 27 août 2021. Elle est de nationalité bulgare et a 49 ans. Elle est assez petite avec des cheveux blonds et des grands yeux clairs. Elle est calme, discrète, timide et réservée ; elle ne parle pas beaucoup et encore moins de choses émotionnelles et personnelles. Elle travaille en tant qu'aide-ménagère à temps-plein et n'est donc pas souvent présente. De plus, quand elle est là, elle ne descend que pour les repas ou par nécessité, elle reste beaucoup dans sa chambre avec son fils Jean âgé de 7 ans. Elle a rencontré son mari, de 10 ans son aîné, en 2011. Au début, il l'emmenait partout et lui offrait de beaux cadeaux, il la faisait rêver. Ils se sont mariés très vite mais petit à petit, Enora a découvert des aspects de sa personnalité qu'elle ne soupçonnait pas. La maison qu'il prétendait être la sienne était celle de sa maman, le travail qu'il prétendait avoir n'existait pas. Elle est ensuite tombée enceinte très rapidement et ils se sont donc retrouvés tous deux sans travail. Pendant près de 10 ans elle s'est heurtée à l'ennui et à l'enfermement de cette maison. Un jour, elle est allée discuter avec une assistante sociale ; celle-ci est alors parvenue à lui ouvrir les yeux sur la situation et à lui trouver une place à la Maison Maternelle où elle met petit à petit en place la procédure de divorce.



Tori arrive le 6 septembre 2021. Elle est de nationalité kenyanne et a 39 ans. C'est une femme grande, élégante et pétillante. Elle est souriante, aimable et toujours prête à écouter les autres. Elle adore la mode et aime s'habiller de manière classe et colorée (surtout en rouge). Elle a beaucoup d'ambitions sur son futur et celui de sa fille, Sarah âgée de 6 ans. Il y a une dizaine d'années, Tori a quitté le Kenya pour se rendre à Dubaï afin d'élargir ses opportunités d'emploi. C'est là-bas qu'elle a rencontré Barney, le papa de Sarah. Si au

départ il lui offrait de somptueux cadeaux, l'emmenait dans les plus beaux restaurants et les plus belles boutiques de Dubaï, son attitude a très rapidement changé : il a commencé à critiquer sa manière de s'habiller, de se coiffer et de parler. Ensuite, ils ont déménagé tous les deux à Bruxelles dans l'appartement de Barney. Peu après la naissance de Sarah, les choses ont empiré : il critiquait constamment son rôle de maman, le remettait en question, il la critiquait elle, son physique, ses centres d'intérêt. Si elle voulait se promener et qu'il ne voulait pas, alors elle ne sortait pas. En lisant ses e-mails et en écoutant plus attentivement les voix au téléphone, elle apprit finalement qu'il entretenait une relation avec une autre femme. Un jour, l'assistante sociale de l'O.N.E. a remarqué que quelque chose n'allait pas lorsqu'elle a amené sa fille en consultation. Elle a donc proposé à Tori de se confier. Cette première prise de parole a dès lors marqué le début du processus qui la mènera à la Maison Maternelle. Aujourd'hui, elle attend la fin de la procédure de divorce pour enfin vivre une vie qu'elle a elle-même choisie.



Bérénice arrive au Centre le 29 septembre 2021 grâce à une demande déposée au SAJ²¹. Elle est de nationalité congolaise et a 41 ans. Elle a fait des études d'infirmière au Congo mais exerce en Belgique en tant qu'aide-soignante. Elle est très serviable, généreuse, souriante, enjouée et douce. Elle a eu trois enfants avec l'homme qui l'a exposée à ces violences : Victorine, Thérèse et François qui ont respectivement 9, 6 et 3 ans. Elle ne s'est jamais mariée avec son compagnon mais ce dernier lui faisait mener une vie impossible, remplie de doutes et de silences pesants. Il partait plusieurs jours sans la prévenir, la laissait constamment seule et rejetait ses propres enfants.

²¹ Le SAJ est le Service d'Aide à la Jeunesse. Suite à la demande de Bérénice (ils ne peuvent intervenir sans la demande ou l'accord d'au moins un parent), une assistante sociale lui a trouvé cette place en Maison d'Accueil afin de mettre rapidement ses enfants en sécurité. L'équipe éducative collabore régulièrement avec les différents professionnels de ce service. Elle lui demande d'intervenir en cas de problématique trop complexe à résoudre au niveau du bien-être des enfants. Le SAJ, plus spécialisé dans ce domaine, analyse la situation et estime ensuite ce qu'il est nécessaire de mettre en place : suivi psychologique, séances de thérapie familiale, placement des enfants, etc.



Barbara arrive le 28 octobre 2021. Au départ logée dans un centre d'aide d'urgence grâce à une assistante sociale, elle arrive peu de temps après à la Maison Maternelle. Elle est aussi de nationalité congolaise et a 47 ans. Sa fille Éléonore a quatre ans et son fils, Henry, est encore un bébé de 4 mois. Barbara est assez petite, elle est chaleureuse, optimiste, à l'écoute et prête à aider les autres mamans n'importe quand.

Elle rit très souvent. Comme elle ne travaille pas à cause d'un problème de santé, elle est régulièrement présente dans les communs. Elle ressent le besoin de parler, de se confier sur sa vie et celle de ses enfants. Son mari dont elle est séparée se prénomme Adrian. Elle met doucement en place les procédures de divorce avec le soutien de Jeanne. Son quotidien pendant huit ans était rempli de cris, d'incertitudes, de privation et surtout, de mise sous tutelle financière. En outre, elle devait s'occuper seule de ses deux enfants, même lorsqu'elle était alitée à cause de son infection.

Les quatre mamans suivantes sont arrivées au Centre au cours des trois mois de terrain. Elles ont chacune pris la chambre d'une maman qui s'en allait continuer sa vie dans son nouveau « chez elle » (ou dans une autre maison d'accueil comme c'est le cas pour Daniella).



Gwenaëlle arrive à la Maison Maternelle le 4 mars 2022 suite au départ de Bérénice. Elle est de nationalité belge et a 31 ans. C'est une femme mince et petite avec de longs cheveux blonds. Elle est douce, calme et déborde d'émotions qu'elle veut partager ; elle parle énormément de ses ressentis et de ce qui se passe dans sa vie. Ses deux grandes filles de 7 et 9 ans sont actuellement

placées dans un centre pour enfants, elle est ici avec Elliot, son petit garçon de 1 an et demi et est enceinte de son quatrième enfant. Gwenaëlle s'est retrouvée en maison maternelle à l'âge de 13 ans avec sa maman, notamment à cause des abus de son père et de son frère. Si elle se retrouve ici aujourd'hui, c'est parce que les services sociaux ont estimé qu'elle n'était pas assez vigilante envers ses filles car son nouveau compagnon est accusé de harcèlement sexuel sur une jeune voisine. Lors de l'enquête pour vérifier qu'il n'avait rien fait à ses deux filles, la police a découvert que c'était en fait leur papa (l'ancien compagnon de Gwenaëlle) qui avait abusé d'elles. Ainsi, ils ignorent si son nouveau

compagnon représente ou non un risque pour les filles. Elle en parle beaucoup et espère que la situation va rapidement s'éclaircir pour qu'elle puisse les retrouver et réunir sa famille. Elle est ici de sa propre initiative mais a fortement été encouragée par le CPAS car si elle ne venait pas ici, Elliot aussi devait être placé avec les filles.



Paola arrive le 8 mars 2022, également suite au départ de Bérénice qui libère deux chambres²². Elle est de nationalité camerounaise et a 28 ans. Son bébé s'appelle Dylan et est âgé de 3 mois. Elle est grande, imposante et pourtant très discrète. Elle ne se confie pas du tout sur son histoire et passe beaucoup de temps dans sa chambre pour terminer d'écrire son travail de fin d'études. Elle est restée quelques mois avec le père de Dylan mais un jour, il a levé la main sur elle. Il ne lui en fallait pas davantage, Paola a pris ses affaires et est arrivée ici à la Maison Maternelle de sa propre initiative. L'équipe n'en sait pas plus sur son histoire.



Simone arrive le 5 avril 2022 suite au départ de Daniella. Elle reprend les deux chambres libérées car elle aussi a deux ados. Elle est de nationalité roumaine, est âgée de 45 ans et est arrivée en Belgique en 2019. Elle a fait des études universitaires et travaille aujourd'hui en tant qu'aide-ménagère à temps plein. Ses quatre enfants s'appellent Stefan, Andréas, Irina, Lucian et ont respectivement 17, 16, 9 et 6 ans. Elle est assez petite et mince. Son visage est fermé, elle sourit rarement et quand elle le fait, cela ne dure généralement qu'une fraction de seconde. Elle ne regarde pas beaucoup les gens, parle tout bas et paraît très timide. Elle ne parle pas du tout français et il faut donc parler en anglais ou passer par ses enfants pour communiquer avec elle. Cela rend sans doute d'autant plus difficile son aisance à parler de choses personnelles. Pour le moment, l'équipe sait uniquement qu'elle a fait face à de grosses violences conjugales physiques et psychologiques de la part de son mari dont elle est à présent séparée. Peu après son arrivée en Belgique, elle a fait appel au Collectif des Femmes²³ qui l'a aidée à assurer sa séparation,

²² L'équipe essaye d'attribuer les chambres en fonction du nombre d'enfants dans la famille. Les familles nombreuses disposent d'une grande chambre, voire de deux lorsque cela est nécessaire (le Centre est tenu par des dispositions légales de fournir aux adolescents une chambre séparée de leur mère et de leurs petits frères et sœurs). Quand cela est nécessaire, l'équipe réorganise les chambres en fonction des nouvelles arrivées afin que chaque famille ait assez d'espace.

²³ « Créé en 1979, le Collectif des Femmes est une ASBL reconnue comme Centre d'insertion socioprofessionnelle en Belgique et dans les pays du Sud, comme Centre d'Education Permanente, Centre

à déposer plainte et à trouver une place en maison d'accueil afin de lui faire quitter la maison familiale au plus vite.



Charlotte arrive le 5 avril 2022 suite au départ d'Enora. Elle est de nationalité rwandaise et a 42 ans. Son fils s'appelle Bastien et a 7 ans. Elle était retournée deux ans au Rwanda pour s'éloigner de son mari avec qui elle est à présent divorcée. L'équipe sait seulement qu'elle est divorcée et qu'il n'y a plus de contact avec le papa. En 2021 elle est rentrée en Belgique, essentiellement pour offrir une meilleure scolarité à son fils qui n'était plus allé à l'école pendant ces deux années. Depuis qu'elle est rentrée, elle ne fait que des maisons d'accueil et des abris de nuit. Arrivée ici par sa propre initiative, elle peut enfin se poser pour une plus longue période qui lui offre le temps de trouver un appartement.

d'Expression et de Créativité par la Communauté française et dans le cadre de l'Action sociale et de l'Egalité des chances de la Région wallonne, comme d'Initiative locale d'intégration. Il est ouvert aux migrants, réfugiés, immigrés, Belges. C'est un lieu de rencontre, de partage et de réflexion favorisant les liens interculturels entre femmes. L'objectif est de les rendre acteurs de leur destinés, de favoriser leur insertion et leur épanouissement via des formations dans une perspective d'égalité des chances. » (Définition tirée du site internet du Collectif des Femmes : <https://www.collectifdesfemmes.be/qui-sommes-nous/>).

Partie I : La vie dans les violences conjugales

Chapitre 1 : Violences plurielles, violences spécifiques

Un petit éclairage théorique sur la notion même de violence semble nécessaire avant de se lancer dans son analyse. Pour les auteurs Meyran (2006) et Dequiré (2019a), la violence peut tout à fait désigner une catégorie floue du sens commun comme un véritable concept. Dans tous les cas, il s'agit d'un terme polysémique très utilisé à l'époque actuelle (dans les médias, les recherches universitaires, les écoles, etc.). Pour eux, la violence constitue à elle seule un domaine de recherche en sciences humaines. Elle est également un des rares sujets à s'inscrire dans la multidisciplinarité en faisant appel à l'histoire, la sociologie, la psychologie ou encore les sciences politiques (lorsqu'il s'agit par exemple d'analyser le problème sur la scène publique). Bien que cette notion soit extrêmement vague et imprécise, l'auteur Meyran (2006) en propose une brève définition : « La violence est un acte consistant à user de la force (physique ou psychologique) de façon à contraindre quelqu'un (ou un groupe) à agir contre sa volonté. » (Meyran, 2006, p.7). Si cette définition est ici retenue, c'est parce qu'elle met en avant la question du libre arbitre. Un acte violent va à l'encontre du « moi » de la personne, de son intériorité, de sa volonté ou de ses choix. Il existe de nombreuses formes de violences mais celle dont il est question ici a pour conséquences d'amener ses femmes à se détacher d'elles-mêmes, à abandonner leur libre arbitre, à effacer leur volonté propre au profit de celle de la personne violente. Avec la force des coups, des mots ou des actes, une personne en amène une autre à agir en contradiction avec ses propres principes.

En effet, la violence n'est pas uniquement quelque chose de physique : des insultes, des cris, des menaces, des discours manipulateurs et la peur qui en découle peuvent tout autant servir à contraindre la personne qu'un coup de poing ou un coup de pied. Comme vous l'aurez sans doute remarqué dans la présentation des interlocuteurs, peu de mamans ont fait face à des coups physiques. Seules trois mamans sur onze ont été confrontées à ce type de violences. Les violences psychologiques ont donc pris plus de place que les violences physiques dans la vie de ces femmes. Lors de l'atelier « Qui suis-je », Daniella, une maman qui n'était pourtant pas très attentive et beaucoup sur son téléphone, accepte directement et avec beaucoup d'entrain la demande d'entretien. Elle continue alors son

discours en insistant sur l'importance, le poids de la violence psychologique à laquelle elle s'est mesurée quotidiennement. Elle affirme que les quelques coups physiques qu'elle a reçus ne sont rien à côté du supplice psychologique contre lequel elle a lutté pendant plusieurs années : « *Et ça s'oublie pas cette douleur-là. Même si on fait semblant que ça va, ça va pas. On y repense.* » (Daniella, extrait de discussion informelle du 09 février 2022).²⁴ Ainsi, même dans le cas où la violence physique est présente, la violence psychologique prend le dessus.

Elle insiste ensuite sur le fait que chaque femme est différente d'une autre et qu'on ne peut pas les comparer, tout comme on ne peut comparer les situations de violences conjugales qu'elles ont rencontrées dans leur vie²⁵. Chacune d'entre elles a lutté contre de nombreuses violences et celles-ci s'exprimaient de différentes manières dans chaque situation. En outre, les violences dépendent également du ressenti de la personne qui se trouve en face ; un acte ressenti comme violent par une femme ne le sera peut-être pas pour d'autres. Il n'existe dans la réalité aucun modèle-type de la violence conjugale, elle peut s'exprimer de bien des façons différentes. Ainsi, la notion de violence psychologique semble bien trop réductrice pour définir et refléter, à elle seule, toutes les violences auxquelles ces femmes se sont heurtées quotidiennement, et pour certaines pendant de nombreuses années. Daphné, la puéricultrice, affirme d'ailleurs que chacune des mamans a également été exposées à de nombreuses autres violences. Pour elle, ces dernières ne sont pas reflétées par cette dénomination, elle prend notamment l'exemple des violences économiques que Barbara a longtemps bravées. Nous allons donc explorer ci-après les différentes violences avec lesquelles ces femmes ont négocié pendant une plus ou moins longue période de leur vie, ainsi que les différents ressentis dus à ces nombreuses violences quotidiennes.

Insultes, humiliations et détérioration de l'estime de soi

Barbara vivait une relation remplie d'insultes et d'humiliations. Adrian était encore en contact avec son ex-femme, il la voyait régulièrement, l'avait souvent au téléphone et Barbara était persuadée qu'il la trompait avec elle. Toutes ses affaires étaient d'ailleurs

²⁴ Les extraits de discussions informelles sont issus de transcriptions mémorielles basées sur diverses discussions et conversations échangées avec l'équipe ou entre ses membres. L'idée générale et les mots importants restent les mêmes que ceux prononcés par les interlocuteurs mais la construction des phrases peut être légèrement différente. Les extraits d'entretiens sont quant à eux issus de transcriptions basées sur des enregistrements audio réalisés dans un cadre formel, défini et individuel, ce sont donc les mots et les phrases exacts des interlocuteurs. Enfin, si certains mots sont entre guillemets dans les discours rapportés, c'est pour signifier qu'il s'agit bien du mot exact prononcé par la personne.

²⁵ À ce propos, l'auteur Meyran (2006) ajoute l'idée selon laquelle la violence psychologique et la violence physique ne peuvent pas non plus être comparées tant elles ne relèvent pas du même ordre.

encore installées chez lui alors que les affaires de Barbara sont restées dans des cartons pendant huit longues années. Il a même pris les vêtements de son ex et les a renflé devant elle. Quand ils étaient au téléphone ensemble, ils leur arrivaient d'insulter Barbara, de « *sale africaine* » par exemple mais aussi de bien d'autres laids mots tels que « *sale porc* » ou « *sale chèvre* ». « *Il n'a peut-être pas été violent en coups c'est vrai, il ne m'a jamais touchée mais la violence verbale et psychologique... J'étais mariée à un fou.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 22 février 2022).

En plus de ces insultes régulières, elle explique les nombreuses humiliations sévères qu'il lui a fait vivre : la fois où il était sur son GSM à l'église, quand il lui hurlait dessus alors qu'elle était en appel vidéo avec sa famille restée au Congo. Cependant, ces faits ne sont que des exemples parmi tant d'autres. « *Les voisins devaient nous conduire en cas d'urgence car je n'avais qu'un accès limité à la voiture qui est garée très loin, j'étais seule et de toute façon, je n'avais pas d'argent pour payer l'essence. J'avais honte, vraiment honte.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 14 février 2022). Certaines fois, elle devait même leur demander de conduire sa fille à l'école quand il n'y avait pas de bus. Ce qui la dérangeait le plus était de leur emprunter de l'argent car son mari ne lui laissait rien. Elle a constamment bravé de lourdes humiliations personnelles et a développé une honte vis-à-vis des personnes qui y assistaient directement ou qui finissaient par être au courant de certaines choses.



« *Je me suis mariée en 2016. Un an plus tard on s'est disputés. Alors il a enlevé son alliance, il a pris un marteau et il a tapé, tapé et tapé encore dessus. Il l'a vraiment aplatie, je n'étais rien du tout. Puis il me l'a jetée au visage, je l'ai récupérée comme preuve. Il a mis la bague de Mona²⁶ à la place et m'a dit : tu crois que je vais me gêner ?* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 27 février 2022).

Comme elle le dit elle-même, ces insultes et humiliations lui faisaient ressentir qu'elle n'était rien du tout, qu'elle ne valait rien. À force d'être insultée et humiliée constamment, elle avait honte de sa propre personne, de qui elle était et de comment elle était. Elle a fini par croire à ces insultes, à se considérer comme telle et ne remettait pas en question toutes ces humiliations tant elle était concentrée à les cacher aux yeux du monde pour tenter

²⁶ Mona est l'ex-femme d'Adrian.

d'effacer ou d'atténuer ce sentiment de honte qu'elle ressentait constamment. Son estime personnelle se détruisait de plus en plus après chaque humiliation. Son estime non seulement mais également toute sa confiance en elle car à force de penser qu'elle n'était rien, elle ne parvenait plus à avoir confiance en ses propres décisions, à se fier à elle-même, à ses instincts et ses ressentis. Daniella – tout comme Élodie, Bérénice et Tori – a aussi rencontré des violences similaires dans son couple. Son mari la rabaisait, critiquait son physique, mettait en lumière chacun de ses défauts, remettait en question son rôle de maman que ce soit en privé ou devant leurs familles et amis. Elle affirme elle aussi que toutes ces insultes et humiliations constantes ont gravement ébranlé son estime et sa confiance personnelle.

Silences et solitude

À l'inverse, l'absence totale (ou presque) de mots est ressentie aussi violemment par certaines de ces femmes. Barbara et Bérénice spécialement, expliquent à quel point les silences de leur mari pouvaient peser sur leurs épaules tout autant que les mots. Lors de notre première discussion, Barbara explique : « *Dans le quartier il faisait bonne figure, il faisait le gentil avec tout le monde, parlait et faisait connaissance avec tous les nouveaux membres mais à la maison, il ne me parlait pas. J'ai plus discuté avec son papa qu'avec lui. Je vivais comme une célibataire, comme si je n'avais pas de mari.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 25 février 2022).

L'absence des mots peut également se révéler être une violence pesante. Ces silences provoquaient en elles un sentiment de solitude. Déjà isolées de leurs amis et leur famille, à certains moments, elles ne pouvaient même plus avoir de discussion avec leur mari. Parfois, cela pouvait durer des jours, voire des semaines sans qu'ils ne leur adressent la parole.

« *Pour moi vraiment je ne prenais pas ça comme de la violence jusqu'à ce que j'arrive ici et qu'on m'a expliqué que c'était violence psychologique et tout ça... Ce que j'ai vécu, je vais dire c'était de la manipulation, de la manipulation parce que le papa de mes enfants lui il était pas violent physiquement, même pas en paroles, il parlait pas beaucoup, ce qu'il faisait c'est que quand il s'énervait, il te parle plus, quand il sort, il est parti, il est parti et il appelle pas.* » (Bérénice, extrait d'entretien du 15 février 2022).

Comme Bérénice le dit, il ne s'agit pas seulement d'un sentiment de solitude, l'enchaînement constant de moments d'insultes et d'humiliations suivis de moments de lourds silences provoquaient également en elle beaucoup de doutes et de questions. Ce qui rend ces silences si violents c'est le fait de ne pas savoir, de n'avoir aucune explication.

Ces silences mettent en doute, posent de nombreuses questions dans l'esprit de ces femmes. Néanmoins, elles sont face à un mur, face à un homme qui ne veut rien dire, rien entendre et ne peuvent donc jamais mettre au clair toutes ces interrogations qui trottent constamment dans leur esprit. Elles sont seules face à leurs tourments.

Manipulations et doutes

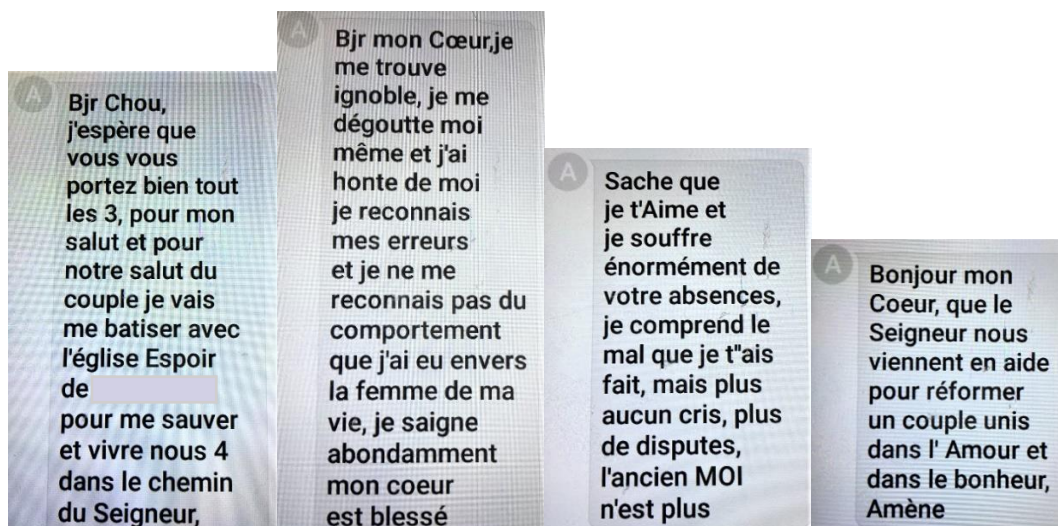
Bérénice considère que ces silences pesants étaient de la manipulation pure et dure. Avec cette réflexion, elle ouvre la porte à une autre forme de violence conjugale, une violence qui utilise les mots ou les silences pour manipuler l'esprit de ces femmes à aller dans telle ou telle direction, à prendre telle ou telle décision.

Dans le cas de Barbara, la manipulation se révèle au travers des discours et mots d'excuses d'Adrian, son ex-mari. À chaque fois c'était pareil, il était « *méchant* » puis s'excusait, disait qu'il allait se faire aider, qu'il allait consulter un psychiatre, qu'il était désolé, ou encore qu'il était ignoble de se comporter comme ça avec l'amour de sa vie et qu'il allait changer, s'occuper d'elle et de leurs enfants. Cependant, elle explique que rien n'y faisait, il recommençait à chaque fois. « *Le plus longtemps qu'il ait tenu c'est quand mon médecin lui a parlé quand je lui ai dit que j'étais à bout et c'était seulement deux jours.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022). Peu après qu'elle soit partie, il continuait à lui tenir ce discours d'excuse par messages. Or, il n'en pensait pas un seul mot : elle a appris qu'au même moment, il avait dit à son frère que si elle revenait, il lui mettait une balle dans la tête et qu'il sortirait très vite de prison. Ces excuses et récidives constantes sont violentes car elles poussent Barbara à douter d'elle-même, à s'en vouloir ou encore à culpabiliser du fait d'avoir pensé qu'il pouvait être « *méchant* ». Alors qu'elle est très croyante, il fait même appel à Dieu et à sa foi pour tenter de la convaincre. Avec ses discours de repentir, il la manipule et instaure constamment le doute dans son esprit pour qu'elle reste (puis pour qu'elle revienne). Ces mots lui redonnent l'espoir qu'il va enfin changer mais il ne change pas.

« *C'est un poème cet homme faudrait en faire un film.* » (Daphné, extrait d'une discussion informelle du 02 mars 2022 entre elle et Barbara à propos de ces messages).

En outre cela continue encore aujourd'hui. Il joue sur la corde sensible de leur amour, de leurs enfants ou de sa foi pour tenter de la convaincre de revenir. Un jour, alors que nous discutons dans la salle à manger, elle explique qu'elle reçoit encore beaucoup de messages depuis qu'elle est partie. Elle veut faire le tri pour que certains puissent apparaître dans ce

récit. « *Il faut que tu les voies ! Tu dois les mettre dans ton travail !* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 15 février 2022). Avec cette notion de « devoir », elle révèle à mon sens l'importance qu'elle accorde à l'utilisation de ces messages pour rendre compte, pour illustrer, une part des violences qu'elle a combattues et qu'elle doit encore combattre aujourd'hui.



Menaces, cris et peur

Le premier entretien réalisé avec Barbara prend un certain temps, deux heures environ. Elle, qui est déjà très ouverte à la discussion, en profite pour expliquer plus amplement les violences qu'elle a dû affronter et auxquelles elle a tenté de résister pendant de nombreuses années. Même en dehors de ce cadre formel de l'entretien, elle n'hésite pas à raconter son histoire. Pour l'éducatrice Nathalia, il est évident qu'elle a besoin de parler, de se confier sur ce qui est arrivé dans sa vie. D'ailleurs, quelques heures après cet entretien, nous entamons à nouveau une longue conversation. Cette fois, son discours s'axe uniquement sur le côté plus sombre de cette relation. Sa manière de parler change, elle parle plus doucement, les traits de son visage semblent tirés et son ton est beaucoup plus sérieux ; lors de nos premières discussions, elle pouvait rire ou sourire à certains moments mais là, rien.

« *Des fois il pétait un câble hein tu sais ! Ça devenait une autre personne, oui vraiment, une autre personne. Il y avait des cris, beaucoup de cris. Il me menaçait beaucoup, il y avait tout le temps des menaces, c'était ça constamment. Et je le voyais, je le voyais, quand son regard changeait je savais qu'une menace allait suivre... Je ne vivais plus.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 14 février 2022).

Les menaces et cris constants faisaient partie de son quotidien. A chaque moment, l'humeur de son mari pouvait basculer. Sans la moindre raison apparente, il devenait une autre personne, une personne que Barbara avait l'impression de ne pas connaître, une personne qu'elle craignait. Il devenait une personne dure, sévère, avec un regard noir, une personne « *méchante* » selon Barbara. Les menaces proférées par son ex-mari provoquaient en elle une peur constante, une peur paralysante, qui l'empêchait de vivre. Elle n'osait plus rien dire ou faire de peur qu'il mette ses menaces à exécution. Ses cris forts, glaçants et récurrents la maintenaient dans un climat de peur constante. Il menaçait de la frapper, de la jeter dehors, de vider ses affaires de la maison ou encore de la renvoyer au Congo. Elle prêtait constamment attention à ne rien dire ou faire qui pourrait provoquer ses foudres, elle devait constamment tout analyser. Chaque regard l'inquiétait, chaque cri, chaque menace emplissait un peu plus son esprit de craintes.

Les menaces constantes et le climat de peur qui en découle faisaient également partie du quotidien d'Élodie :

« Mon mari me menaçait tout le temps ! Il me disait aahhh tu peux rien faire avant cinq ans, tu vas rester avec moi parce que si tu tentes à faire quelque chose, je vais t'expulser, donc je vais demander à ce qu'on te renvoie au Congo et moi je vais rester avec les enfants, je vais montrer au juge que je suis capable de m'occuper de mes enfants parce que on est restés deux années sans toi et c'était comme ça. Donc j'étais vraiment effrayée, je vivais dans la peur, même quand il partait tu peux rien dire, j'avais vraiment peur je te jure. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022.)

Dès qu'elle disait ou faisait quelque chose qu'il n'appréciait pas, son mari la menaçait de la renvoyer au Congo et cela arrivait régulièrement, constamment même. Elle n'avait pas peur qu'il la frappe, elle avait peur qu'il parvienne à l'expulser et ainsi à la séparer de ses enfants. Cependant, bien que leur objet soit quelque peu différent, ces menaces récurrentes instaurent elles aussi ce climat de peur constante et paralysante. Elle n'osait plus rien dire ou faire, elle pesait et analysait chacun de ses mots, chacun de ses actes pour éviter qu'ils provoquent la colère de son mari et la mise en exécution de ses menaces. La violence de ces menaces et de ce climat de peur est incontestable.

Le 22 février, Bachira propose de commencer l'entretien que nous avions prévu. Elle est en train de cuisiner et ne saurait pas vraiment s'arrêter pour le moment et propose donc de le réaliser ici pendant qu'elle prépare le repas du soir pour Adam. Lors de cet entretien, elle explique qu'elle a dû faire face à des choses très difficiles. Elle aussi était confrontée

quotidiennement aux menaces de son compagnon qui provoquaient également une peur incessante et étouffante en elle.

« En 2020 après quelques années seule, une amie me présente un homme très gentil qu'elle connaît, elle disait que j'étais une femme belle et que je devais pas rester toute seule. J'avais pas envie, j'hésitais beaucoup mais elle a mis beaucoup de choses dans la tête alors finalement j'ai dit pourquoi pas. Il a appelé et on s'est rencontrés. Après quelques semaines il parlait déjà de mariage mais ma famille et surtout mon frère qui est ici en Belgique étaient pas ok avec ça. Mon frère il m'a même dit qu'il le sentait pas. Alors, avant de se marier je lui ai proposé de venir vivre chez moi. Au début, il faisait tout, la vaisselle, la lessive, le repas, ... Bachira elle est tombée sur un Superman que mes amies disaient... Un mois après, la première chose qu'il m'a dit, il a remarqué comment moi je m'habille : pourquoi tu es habillée comme ça ? Alors tu sors pour draguer les autres ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Depuis que je sors avec toi je m'habille comme ça, pourquoi ce moment-là t'as pas remarqué comment je m'habille ? Jusqu'à maintenant je draguais les autres ? Tu sais ce jour-là j'étais vraaaiment pas bien... et depuis ce moment-là, il a commencé de me menacer avec la parole. Moi j'ai peur pour Adam et la deuxième chose, je savais pas qu'il y avait des maisons comme ça, maternelle, je savais pas je te jure. Il est resté avec moi huit mois... de menaces. J'ai dit maintenant c'est stop, c'est stop, soit je meurs soit je pars. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 février 2022).

Peu après leur séparation, elle demanda conseil à un avocat mais malheureusement, la plainte qu'elle avait déposée au moment de son départ, ne reçut aucun suivi. Aujourd'hui, après plus d'un an, cet homme continue d'envoyer des messages de menaces à Bachira et surtout à son frère qu'il pense être le principal responsable. Pour elle, les gens qui disent que les femmes qui vivent ça ont beaucoup de courage ne sont pas tout à fait dans le vrai. Elle affirme que derrière, elles y pensent encore énormément et que cette peur les habite encore longtemps après la rupture. Elle explique par exemple qu'en journée elle ne ressent plus cette peur mais que la nuit, elle est encore très présente. Cette peur ne paralyse plus autant à force de se détacher et de s'éloigner de cette relation conjugale mais elle peut rester bien présente et étouffante pendant bien longtemps.

Contrôle et résignation

Toutes ces femmes ont rencontré un certain contrôle de la part de leur mari ou compagnon. Pour Élodie et Barbara, ce contrôle s'exerçait au travers de violences économiques. En effet, ils utilisaient les finances de ces femmes comme moyen de garder

une certaine mainmise sur elle. Élodie lors de notre entretien, raconte comment il parvenait à contrôler ses faits et gestes en contrôlant son accès à l'argent.

« On vivait dans une maison communautaire avec les parents, les sœurs, les frères, les oncles, les cousins, donc c'était très compliqué. Je me sentais pas chez moi, c'était chez les parents de monsieur. Alors des fois il me donnait pas d'argent, parce que les allocations ça passait encore chez lui, avec le covid j'avais pas encore ma carte donc j'avais pas d'argent. Parfois lui il quitte la maison sans te dire, y a une petite dispute il fait ses affaires, il part et il part seulement au bon moment, quand on fait pas de courses et qui a pas de provisions, y a rien et moi j'ai pas d'argent alors le monsieur, la nuit, il fait ses valises, une semaine ou quoi. Y faut que son papa lui crie dessus, l'appelle pour qu'il rentre en disant qu'il peut pas s'occuper de sa femme. Une fois quand j'étais enceinte, j'avais pas le droit d'aller à l'hôpital parce que le monsieur voulait pas payer plus, il attendait que je puisse avoir le papier pour m'inscrire dans sa mutuelle comme ça je vais payer moins. Donc j'ai commencé à aller à l'hôpital et faire des analyses quand j'étais enceinte de quatre mois quelque chose comme ça, presque cinq mois, tu t'imagines ?! Parce qu'il voulait pas payer... Et j'étais malade, malade, malade, malade, tellement j'étais stressée. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Ainsi, elle dépendait de lui pour tout. C'est lui qui décidait si oui ou non elle pourrait nourrir ses enfants, si oui ou non elle irait chez le médecin, si oui ou non elle pourrait faire telle ou telle chose. Finalement, ce contrôle financier exerçait un contrôle sur bien d'autres sphères de sa vie qu'uniquement son portefeuille. Sans argent, elle ne pouvait vivre seule, elle dépendait constamment de lui ce qui ne fit que de renforcer le contrôle qu'il exerçait et qu'il pouvait exercer sur elle. Barbara aussi vivait ces violences économiques et le contrôle auquel elles conduisaient :

« Dès le début, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Quand je n'étais pas encore mariée, il avait sa maison et moi la mienne mais il m'a demandé des sous, dont il me promettait le remboursement, jamais. Il en a encore demandé, encore et encore. Puis un jour, il m'a demandé de venir vivre avec lui, dans sa maison. Et je l'aime donc j'ai été. Il me prenait tout mon argent. Il prenait tous ses congés en décembre et donc en janvier il n'avait plus de sous, il me demandait 1000€. 1000€ tous les mois de janvier, tu te rends compte ?! Quand il allait faire les courses, c'était avec ma carte. Je payais le loyer, le mazout, le revenu cadastral, tout, je devais tout payer. Avec mon salaire de technicienne de surface et repasseuse, je devais subvenir seule aux besoins de ma famille. Lui il donne pas un rond. Il ne donne rien. Et il continue. Il n'a même pas honte. Ses propres enfants. Il n'aime pas payer. Il n'aime pas. Mais de l'argent il en avait ! J'ai jamais vu ses comptes mais une fois il m'a dit qu'il avait envoyé 500€ à son ex parce que soi-

disant elle s'était faite cambriolée... en pleine journée... mon œil oui. J'étais remontée !» (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

Son mari prenait la carte de banque de Barbara quand il sortait et passait systématiquement vérifier ses comptes car il y avait accès. Parfois même, il en profitait pour effectuer des retraits d'argent avec sa carte bancaire. Ça lui arrivait également et régulièrement de vérifier son téléphone pour voir si elle n'avait rien dépensé dessus ou fait autre chose qu'il ne voulait pas. Elle devait constamment faire attention à ce qu'elle dépensait, ne pouvait pas acheter ce qu'elle voulait ; certaines fois, elle ne pouvait même plus s'acheter de médicaments pour elle car il lui laissait trop peu d'argent pour en acheter à elle et ses enfants et les privilégiaient donc eux. Ces violences économiques permettent ainsi d'exercer un contrôle certain sur différents aspects de la vie de ces femmes, elles créent

M'chou j'aimerais bien que tu prenne RDV pour pour l'implantation du deuxième ovocyte qu'il reste pour nous

Ovocyte

Comme ^{Éléonore} vas entrer à l'école c'est le bon moment

Tiens moi informer pour cela dis moi ce que tu en pense ???

une dépendance qui permet de les contrôler et de les maintenir dans ces relations. « Les inégalités économiques, la pauvreté, le manque d'indépendance financière des femmes, restreignent leur capacité d'agir et les exposent à plus de vulnérabilité » (Dequiré, 2019b, p.8).

Toutefois, le contrôle qui s'exerce sur ces femmes n'est pas uniquement lié à ces violences d'ordre économiques et financières. En effet, ces dernières permettent d'instaurer une dépendance et de faciliter la mise en place de ce contrôle mais une

fois mis en place, il s'applique sur de nombreux autres aspects de leur vie. Par-là, il exerce une violence extrême sur la vie de ces femmes. « *C'est lui qui décide, qui impose.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 25 janvier 2022). Dans ce message envoyé par Adrian, on remarque qu'il tente de contrôler jusqu'à sa propre procréation. Finalement, il parviendra à amener Barbara à mettre en route cette seconde grossesse dont elle ne voulait pas. Bien qu'elle soit plus qu'heureuse de son petit Henry, elle n'a pas eu le choix de mettre au monde ce bébé alors qu'elle sentait déjà que quelque chose n'allait pas entre eux.

Tori voyait sa vie entière contrôlée par son mari. Il contrôlait tout : ses vêtements, ses fréquentations, ses sorties, son téléphone, sa nourriture et même sa musique. Aussi, il remettait constamment en question son rôle de maman en lui indiquant ce qu'une bonne maman faisait ou ne faisait pas. Il contrôlait aussi sa fille, l'obligeait à faire telle ou telle

activité, à acheter tel vêtement, à manger tel plat et cela même si elle n'en avait pas envie. Or, Tori le vivait très mal car elle n'a pas la même vision de la parentalité que lui. Pour elle, Sarah doit découvrir et apprendre par elle-même ce dont elle a envie ou pas, ce qu'elle aime ou pas. C'est important pour elle d'éloigner sa fille de cette notion de contrôle à laquelle elle tentait de résister et dont elle a eu tant de mal à se défaire. Chacune de ces mamans a eu beaucoup de difficultés à s'affranchir de ce contrôle. Elles se sont résignées pendant de nombreuses années et y ont fait face jusqu'aux derniers moments de la relation.

En outre, si les violences économiques peuvent faciliter la mise en place du contrôle, d'autres facteurs peuvent également y participer. Pour Daniella, ce contrôle a été mis en place au travers de la religion. Catholique de naissance, elle s'est convertie à l'Islam lors de sa relation avec son deuxième mari, un monsieur pakistanais qui lui avait proposé de se convertir. A ce moment, elle était tout à fait d'accord avec cette idée et s'est alors convertie. Cet homme lui laissait vivre sa religion et sa spiritualité comme elle l'entendait, c'était son choix. Cependant, elle a ensuite rencontré le papa des quatre petits, un monsieur algérien qui, contrairement à son deuxième mari, ne lui laissait pas vivre sa religion comme elle l'entendait. Il la forçait à la pratiquer rigoureusement alors qu'elle n'en avait pas envie. Elle devait porter le voile constamment, ne plus manger ce qu'elle voulait ou encore apprendre la religion musulmane à ses enfants alors que ses valeurs lui dictaient de leur laisser le choix. Finalement, elle ne pouvait plus voir ses amis, sa famille ou même sortir en ville sans son accord. Ainsi, ce contrôle sur sa religion et sa spiritualité a lui aussi fini par s'étendre à de nombreuses sphères de sa vie.

Bien que Gwenaëlle ne soit pas ici à cause d'une situation de violences conjugales à proprement parler (mais pour permettre aux services concernés de lever le flou sur les accusations d'abus sexuel qui planent au-dessus de son ancien et de son nouveau compagnon), elle aussi fait part de ce contrôle qu'elle commence à ressentir de la part de son compagnon actuel. Il l'appelle au moins une fois par jour et ce tous les jours, il refuse qu'elle se paye elle-même son abonnement de téléphone et enfin, il n'est pas d'accord avec le fait qu'elle se trouve un logement seule une fois partie de la Maison, il veut qu'elle revienne vivre chez lui directement. Cependant, ces nouveaux comportements autoritaires inquiètent Gwenaëlle, elle a l'impression qu'il veut la contrôler mais n'ose pas lui en parler de peur de l'offenser.

Les violences, l'extrême fatigue et la souffrance

La combinaison de ces nombreuses formes de violence – les insultes, les menaces, les silences, les manipulations ou le contrôle – et de leurs effets, provoquent une profonde souffrance et une fatigue extrême chez ces femmes.

« Je pleurais, beaucoup, beaucoup, j'avais des larmes tout le temps. Il te tue à petit feu. Tous les jours des menaces et des menaces, t'es rien du tout. C'est ma maison, c'est à moi, toujours dire ça et pourtant c'est mes sous qui achètent des choses à la maison. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 27 février 2022).

Barbara raconte qu'au début de leur relation, il y avait beaucoup d'amour entre eux (elle insiste d'ailleurs sur ce fait à plusieurs reprises). Même pendant, elle l'a beaucoup aimé, malgré ce qu'il se passait. Cet amour toujours bien présent ne faisait qu'empirer la tristesse et l'incompréhension qu'elle ressentait. Elle avouera aussi plus tard être restée toutes ces années à cause de l'extrême fatigue qu'elle ressentait suite aux nombreuses violences et pressions constantes de son mari. Au même moment s'ajoutait la fatigue due à son problème de santé : lors de sa césarienne il y a quatre mois, sa vessie a été sectionnée et a développé une infection qui provoque beaucoup de douleurs. La gynécologue a réalisé l'opération trois semaines avant le terme car elle partait en vacances. Barbara vit mal cette opération qui s'est déroulée elle aussi de manière violente, elle ressort encore plus fatiguée de cet accouchement tumultueux. Cette fatigue due aux violences contre lesquelles elle devait lutter s'ajoute à celle de devoir s'occuper de sa petite fille et de son nouveau-né, seule, sans soutien, blessée et alitée.

Daniella raconte également comment l'amour a été ce qui l'empêchait de partir. Elle ne sait plus vraiment combien mais ils se sont séparés et remis ensemble de nombreuses fois ; elle est même déjà partie dans une première maison d'accueil pour s'en éloigner mais a fini par retourner auprès de lui. Elle l'aimait vraiment beaucoup et n'arrivait pas à partir malgré les violences auxquelles elle devait se mesurer. Pourtant, elle souffrait énormément de cette situation, et comme pour Barbara, cet amour ne faisait qu'ajouter de l'incompréhension. Il criait constamment sur elle, lui disait qu'elle n'était rien, qu'elle ne servait à rien, qu'elle avait un gros ventre ou encore qu'elle n'était pas une femme. Alors, bien qu'elle l'aimait, elle ressentait aussi une profonde tristesse et peut-être même un profond désespoir. *« Ça blesse, ça blesse... Ça donne envie d'hurler toujours. » (Daniella, extrait d'entretien du 02 mars 2022).*

Bérénice devait tout faire à la maison, ses enfants étaient rejetés par leur père. Parfois, elle ne pouvait même pas dormir dans son lit, elle devait rester dans le salon. Aussi, l'ignorance et les silences pesants de son mari faisaient naître des milliers de questions dans son esprit. Elle en était venue à un point où elle réfléchissait et cogitait tellement par rapport à la situation qu'elle ne dormait plus. Elle était dans un état d'extrême fatigue, ne se sentait plus capable de rien, n'avait plus le goût de rien. Les seules choses auxquelles elle pensait étaient son mari et ses enfants. Bachira aussi a connu cette extrême fatigue. La nuit, son compagnon passait énormément de temps sur son téléphone et empêchait Bachira de dormir. La journée, c'est lui qui dormait et elle qui devait s'occuper du ménage, des courses, du repas, etc. alors que si elle avait accepté de faire à nouveau entrer un homme dans sa vie, c'était justement pour qu'il la soutienne. S'ajoutait à cela les nombreuses menaces et insultes qui la forçaient à rester prête à tout, n'importe quand, qui la maintenaient dans une survie éreintante. Quelques semaines après son arrivée à la Maison Maternelle, elle a commencé à ressentir de fortes douleurs dans la poitrine et s'est donc rendue à l'hôpital pour faire des examens. Quelques jours plus tard, la mauvaise nouvelle tombe : Bachira est atteinte d'un cancer du sein.

« Vraiment on a passé une mauvaise période, des fois je dis même à cause de ça moi j'ai attrapé le cancer. Je te jure, avec la souffrance que j'ai souffert avec le type là, j'ai vraiment attrapé le cancer à cause de lui. Il m'a vraiment blessée beaucoup, beaucoup à l'intérieur. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 février 2022).

Pour elle, il est évident que c'est l'horreur contre laquelle elle a bataillé pendant ces huit mois qui a provoqué son cancer. Elle explique à plusieurs reprises que l'extrême fatigue physique et mentale qu'elle ressentait s'est certainement traduite chez elle sous la forme d'un cancer. La souffrance de son esprit était telle qu'elle s'est également répercutée sur son corps et sa santé.

Une prison, un trou, un enfer

« Avant, j'habitais avec mon mari et sa maman mais cette maison, elle est à sa maman donc il y a une grande différence. Moi je ne pouvais pas faire ce que je veux, elle a ses souvenirs dans le salon, elle a décoré à son goût et tout est comme elle veut. Qui étais-je moi ? J'étais qui ? Donc moi j'étais dans une prison, en prison. » (Enora, extrait d'entretien du 5 avril 2022).

Lorsqu'elle a rencontré son mari, Enora était comme dans un rêve. Il l'emmenait partout, visiter les plus beaux endroits de Belgique : Bruxelles, Bruges, Anvers et bien d'autres. Il l'emmenait au restaurant, au cinéma ou encore faire les magasins. Cependant, lorsqu'elle

accepta d'aller vivre avec lui, elle découvrit qu'il n'avait pas de travail et que la maison n'était pas à lui mais à sa maman. En arrivant en Belgique, elle n'avait pas de travail. Elle est rapidement tombée enceinte (moins d'un an après leur rencontre) et n'a pas cherché de travail une fois que Jean est arrivé. Selon elle, c'est probablement sa plus grosse erreur car sans travail, elle n'avait aucune activité qui lui permettait de sortir du foyer et elle ne pouvait subvenir à ses besoins et ceux de son enfant. S'ensuivent des années d'ennui et d'enfermement. Une fois qu'ils ont emménagé ensemble, il ne l'emmenait plus nulle part. Il utilisait le prétexte que sa maman était faible pour justifier qu'ils devaient rester à son chevet et donc, quand il partait c'est elle qui devait rester. Il allait se balader et elle devait rester là. Pendant des mois, elle devait veiller sur la maison car la porte de garage était cassée et restait entre-ouverte, elle ne pouvait plus sortir. Enora a beaucoup de mal de parler d'elle, elle reste focalisée sur son mari et son fils. Après une bonne demi-heure d'entretien, elle a commencé à parler davantage de ce qu'elle ressentait.

« Moi je ne bouge pas, je ne fais rien et je me culpabilise, il fallait quitter beaucoup plus tôt, trouver un travail, avoir une voiture... vivre comme les autres. Qu'est-ce que j'ai fait moi ? J'ai perdu 10 ans. Mais pourquoi ? J'ai perdu ma jeunesse, ah oui moi j'ai 50 ans. Qu'est-ce que j'ai fait moi ? Moi je n'ai rien fait, j'aurais dû faire des cours moi mais je n'ai pas étudié, pourquoi je n'ai pas fait ça ? Je me culpabilise beaucoup. J'ai perdu mon temps ! J'ai été dans la prison et je me résignais. Pourquoi je devais me résigner comme ça... ? Et les jours passaient, l'un après l'autre, toujours les mêmes... » (Enora, extrait d'entretien du 5 avril 2022).

Le mot prison est très fort et reflète au mieux l'enfermement auquel elle s'est heurtée pendant ces années de mariage. Barbara utilise la notion de « *trou* », Tori celle de « *shadow* »²⁷ pour définir cette prison dans laquelle elles tentaient de survivre. Bérénice quant à elle, utilise la notion de « *torture* » pour décrire ce qu'elle vivait dans cette relation. « *Ça m'a torturé, c'était vraiment de la violence quoi.* » (Bérénice, extrait d'entretien du 15 février 2022). Elles souffraient terriblement de cet isolement mais ne pouvaient se défaire de ces barreaux qui s'étaient progressivement dressés autour d'elles. Aucune ne sait réellement expliquer pourquoi, mais jusqu'à leur arrivée au Centre, elles ne parvenaient pas à s'en défaire malgré l'enfer qu'elles vivaient. Beaucoup évoquent l'amour comme explication. Tori, Daniella, Bérénice, Enora, Élodie ou encore Barbara affirment avoir énormément aimé leur mari (ou compagnon) et cet amour les ramenait toujours auprès de lui. « *Il me menaçait beaucoup,*

²⁷ « L'ombre, la noirceur » (Traduction personnelle).

il y avait tout le temps des menaces [...] Mais il y avait beaucoup d'amour aussi, je l'ai aimé, beaucoup... » (Barbara, extrait de discussion informelle du 14 février 2022).

Comme Enora, chacune mentionne également le sentiment de culpabilité qu'elle ressent face au fait de ne pas être parvenue à s'en libérer plus tôt. Aussi, le sentiment de honte qu'elles ressentaient face à ces violences pouvaient participer à exacerber cet emprisonnement. Tori, par exemple, connaissait beaucoup de monde à Dubaï et avait beaucoup d'amis. Pour ne pas entacher sa réputation, elle a préféré s'éloigner, s'isoler, afin qu'ils ne soient pas au courant de ce qui se passait. La honte l'a également poussée à agir de la sorte avec sa famille restée au Kenya. Ainsi, quand elle est arrivée en Belgique, elle n'avait vraiment plus personne pour la soutenir ou même l'écouter.

« It was never good enough. He would try to convince me by his ideas, ideals and dreams. He would project that and that really... had conflict about what I wanted to do or how I was before. [...] He was just planting some seeds so I can't imagine doing anything or asking for help. But I came to realize just all of these was controlling and it was really suffocating me, I felt like I don't have options, there are no options, there are no possibilities for me.²⁸ » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

À partir de ce moment, Tori avait constamment l'impression de suffoquer, il n'y avait aucune perspective d'avenir pour elle, aucune possibilité. Elle était enfermée physiquement et mentalement dans la prison intangible que son mari construisait autour d'elle.

Ainsi, l'idée selon laquelle la violence conjugale a de multiples visages est tout à fait pertinente. Une définition précise et circonscrite de ce phénomène serait à mon sens, impossible. Cette notion renvoie à divers actes, paroles et comportements dans l'esprit des gens. Elle prend diverses formes, représentations, et interprétations dans la réalité. Comme dit plus haut, il n'existe pas de « modèle-type », chaque situation est différente, chaque femme est différente, chaque homme est différent. Il existe de multiples formes d'expression de cette violence et des ressentis qui en découlent. Elle peut s'exercer de telle ou telle manière en fonction des situations. Ainsi, le terme de violences psychologiques semble encore bien trop éloigné des réalités affrontées par ces femmes. Leurs discours révèlent toute la complexité de ce phénomène et nous font découvrir certains des visages

²⁸ « Ce n'était jamais assez bien. Il essayait de me convaincre par ses idées, ses idéaux et ses rêves, il projetait ça et ça a vraiment... c'est rentré en conflit avec ce que je voulais faire ou comment j'étais avant. [...] Il était en train de planter des graines, je ne pouvais même pas imaginer faire quoi que ce soit ou même demander de l'aide. J'ai réalisé que tout cela me contrôlait et cela m'étouffait vraiment, j'avais l'impression de ne pas avoir d'options, il n'y a pas d'options, il n'y a pas de possibilité pour moi. » (Traduction personnelle).

de la violence conjugale qui est finalement un nœud de violences diverses. Dès lors, le terme de « violences plurielles » (Dequière, 2019a) semble être bien plus approprié que celui de violences psychologiques. Ce dernier ne suffit effectivement pas à relever toutes les subtilités, toutes les sphères dans lesquelles s'appliquent les violences contre lesquelles luttent ces femmes. Cette notion mobilisée par la revue « Pensée plurielle » ne l'est pas dans le sens des violences conjugales, ou en tout cas pas uniquement. Elle est mobilisée pour rendre compte de différentes violences qui existent dans le monde ; chaque article analysant l'une ou l'autre violence dans un contexte particulier (la violence à l'antiquité, les violences faites aux femmes, les violences chez les jeunes enfants, les violences intra-communautaires d'immigrés nigériens ou encore la violence politique et administrative). Néanmoins, elle semble coller parfaitement avec les nombreux visages de la violence conjugale qui se donnent à voir dans les différents discours que vous venez de découvrir. En outre, pour compléter cette notion afin qu'elle soit en adéquation avec la réalité de ces femmes, j'ajouterais à cela la notion de spécifique. En effet, chacune d'elle s'est mesurée à des expériences différentes : si l'une a été confrontée à des violences économiques, ce n'était pas forcément le cas pour une autre. Ainsi, en plus d'être plurielles, les violences conjugales sont spécifiques au contexte et aux personnes qui les vivent.

En outre, si Barbara, Élodie et Bérénice – les trois mamans d'origines congolaises – n'ont pas cherché à se libérer plus tôt, c'est aussi à cause de ce que leur famille leur ont inculqué quand elles étaient au Congo. En effet, selon Lise (une stagiaire assistante sociale), elles expliquent que si elles sont restées si longtemps c'est dû à leur culture : « *Les assistants sociaux sont présentés comme des démons qui vont pervertir leur esprit, les rendre célibataires, pauvres et mettre leurs enfants dans les rues. Donc elles n'osent pas faire appel à nous, elles se font complètement une fausse idée. Elles disent aussi qu'elles devraient être encore avec leur homme, que chez elles, on ne quitte pas, on reste et on espère que ça va s'adoucir avec le temps.* » (Lise, extrait de discussion informelle du 24 janvier 2022).

Ces femmes confirmeront ensuite elles-mêmes ses dires :

« *Mais tu sais c'est culturel hein. Au Congo, tu ne quittes pas ton mari. Même s'il est pas gentil ou quoi, tu attends, tu espères que ça va changer et que ça va aller mieux en avançant... mais tu ne divorces pas, c'est la honte. On doit garder ce statut-là, de femme mariée. Et pourtant, on vit un enfer à la maison.* » (Barbara, extrait de discussion informelle du 25 février 2022).

« *Comme toujours en Afrique, tu supportes, tu te dis qui va changer, tu as honte de le dire aux gens, dans ta famille. C'est la honte quand tu parles avec maman, elle dit faut supporter. Lui il appelle ma*

maman pour dire à ma maman que c'est moi la mauvaise, que moi j'ai beaucoup d'amis et que j'écoute mes amis. Et ma maman elle dit tu dois supporter. » (Bérénice, extrait d'entretien du 15 février 2022).

« Y a le papa (du compagnon) qui te dit : Eehhh en Afrique, même si le gars, ton mari, te casse le bras, on te dit ça va aller, on te met des médicaments et tout, on te fait des massages mais vous ici vous venez copier les occidentaux, on te fait un petit truc comme ça et tu dis nooon, il faut rester bein! Tu vois c'était comme ça... » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Certaines coutumes et traditions sont tellement ancrées dans les sociétés qu'elles s'apparentent à des normes sociales. Certaines d'entre elles régissent les rapports de sexe (les mutilations génitales féminines, les crimes d'honneur, la restriction du droit des femmes au sein du mariage) et peuvent parfois amener des éléments d'explication sur les situations de violences envers les femmes. Ce sujet est encore très tabou dans de nombreuses régions du monde. Dans certains pays par exemple, les médecins ou infirmières ne sont absolument pas sensibilisés à cette problématique et à l'accompagnement des femmes qui rencontrent de telles situations. En outre, si le personnel féminin est lui aussi confronté aux violences conjugales, il risque de minimiser les situations rencontrées. En Afrique du Sud, certaines infirmières vont même jusqu'à violenter verbalement ces femmes qui sont souvent stigmatisées et rejetées. De plus, certaines normes sociales n'autorisent pas le divorce, et encore moins l'arrestation policière du partenaire violent.

Ces violences sont inscrites et institutionnalisées par les traditions et les coutumes et s'imposent à travers les croyances et les normes sociales à la population dans une société donnée. Ainsi, les pratiques traditionnelles, les coutumes, les croyances sont transmises et reproduites de génération en génération et perpétuent, au-delà des habitus socioculturels, des préjugés et des stéréotypes sociaux envers les femmes, les maintenant dans une situation de domination masculine. (Dequiré, 2019b, p.8).

Il est à noter que ce lien aux normes culturelles doit être mobilisé avec beaucoup de précautions. Faire appel à la notion de culture ou aux différences ethniques dans l'analyse des violences conjugales peut s'avérer très risqué. En effet, les enjeux culturels qui transitent autour de ces violences peuvent généralement s'ancrer dans un discours raciste ou xénophobe (Delage, 2017). Il faut donc faire preuve de beaucoup de prudence lorsqu'on mobilise cette notion dans l'analyse. Si elle est ici abordée, c'est uniquement car les mamans concernées ont elles-mêmes affirmé l'influence de leur culture dans ces

situations de violences. Barbara, Élodie et Bérénice affirment que « *dans la culture congolaise on reste avec son mari* ». Leur famille et leurs proches leur ont appris à ne pas le quitter, à rester là, à espérer que ça change. Mais paradoxalement, certains de leurs parents n’acceptaient pas cette situation dans laquelle s’était retrouvée leur fille, sœur ou cousine. « *Mais enfin, tu dois te sortir de là qu’ils disaient. [...] Il essaye d’appeler mes parents mais ils veulent plus lui répondre. Ils ont dit : Ce n’est plus mon beau-fils. Pourquoi lui répondre ? Pour qu’il te maltraite encore??* » (Barbara, discussion informelle du 3 mars 2022). Bien que les limites de ce travail ne permettent pas d’explorer davantage cette réflexion, la question de l’ambivalence qui se révèle ici semble tout de même intéressante à soulever.

« La violence, ce sont non seulement des faits, mais tout autant nos manières de les appréhender, de les juger, de les voir (et de ne pas les voir). » (Dequiré, 2019a, p.8). Le couple et la famille ne sont pas seulement des dispositifs dits « intimes », ils sont également sociaux et politiques. Les violences conjugales sont tout autant une problématique personnelle que collective. L’intime de ces violences est lié à des enjeux sociétaux et politiques et rassemble l’espace privé et public. Les auteurs Laufer & Ayouch (2018) affirment même que les interrogations autour de ces violences procèdent à un brouillage des frontières entre l’individuel et le collectif. Ils se demandent comment saisir ces situations au cas par cas tout en articulant un « savoir » plus général les concernant. Il a été établi que ces violences sont spécifiques (les auteurs parlent d’hyper-singularité de ces situations) à chaque cas. Cependant, l’importance de cette spécificité peut parfois amener à ne pas prendre en compte le contexte sociétal, jugé trop général ou trop extérieur. Le savoir à propos de ces violences ne doit pas s’ériger en « discours dogmatique prétendant rendre compte de manière unitaire, voire universelle, d’une réalité singulière. » (Laufer & Ayouch, 2018, p.151-152). Cependant, ne pas tenir compte du caractère global de ce phénomène mène à exempter l’analyse des logiques d’oppression de genre et de la structure de ce système particulier qui se joue au sein des situations de violences conjugales. Ces dernières touchent toutes les cultures, toutes les sociétés et toutes les catégories sociales. Elles affectent de nombreux individus, peu importe leur âge, leur religion, leur nationalité ou leur statut économique. Partir de ce postulat renforce l’idée selon laquelle elles seraient effectivement liées à une domination du genre masculin sur le genre féminin, et même enracinées dans ces rapports de domination. Il est important de comprendre et d’expliquer ces cas spécifiques tout en les replaçant dans des logiques plus globales.

La violence conjugale n'est pas un conflit dans lequel les deux parties peuvent intervenir, elle renvoie à la notion de contrôle et de domination de l'un sur l'autre (de l'homme sur la femme comme c'est le cas pour chacune des mamans de la Maison Maternelle, et aussi pour beaucoup d'autres). Certaines études statistiques ou modèles de compréhension présentent des chiffres qui révèlent cette asymétrie et qui confirment la tendance d'une domination masculine au sein des systèmes de violences conjugales : une femme sur dix est victime de violences conjugales, une femme sur quatre vit des violences conjugales au cours de sa vie, environ 124 femmes meurent chaque année en Californie du fait de leur mari ou compagnon. Ces statistiques²⁹ permettent d'exposer la problématique des violences conjugales en l'inscrivant dans des logiques de domination masculine. Ils rendent intelligible ce phénomène sociétal global encore méconnu pour beaucoup et permettent de l'exposer concrètement aux gens (pour peut-être les interpeller). Le contexte social, conjugal et les rapports de domination entre hommes et femmes différencient les violences conjugales des autres formes de violences (Laufer & Ayouch, 2018).

Bien sûr, les femmes sont capables de choses terribles et il leur arrive de commettre des crimes violents, mais la prétendue guerre des sexes est extraordinairement disproportionnée quand on en vient aux faits. Contrairement au dernier directeur en date du Fonds monétaire international (un homme, donc), celle qui a pris sa place (une femme, donc) ne va pas agresser l'employé d'un hôtel de luxe ; contrairement à leurs homologues masculins, les femmes haut gradées de l'armée américaine ne sont jamais accusées d'agressions sexuelles ; et contrairement à ces joueurs de football de Steubenville, les jeunes femmes athlètes ne sont pas susceptibles d'uriner sur des garçons évanouis, et encore moins de les violer et de s'en vanter ensuite dans des vidéos postées sur YouTube ou Twitter. (Solnit, 2018, p.44).

Évidemment, les violences conjugales faites aux hommes existent aussi dans toutes les sociétés. Toutefois, ce que cet auteur (et beaucoup d'autres) cherche à démontrer c'est que bien qu'elles existent, elles sont beaucoup moins répandues que celles faites aux femmes. L'influence des rapports de domination dans les situations de violences conjugales est rendue évidente au travers de ces réflexions. Bien que l'asymétrie ne soit pas systématique, il est important de situer ces violences dans des rapports de genre. Ces

²⁹ Pour d'autres chiffres et statistiques sur le sujet, je vous invite à consulter le texte de Dequiré « Les violences faites aux femmes dans le monde : une pandémie ? » (2019b).

derniers renvoient à la domination des hommes sur les femmes et aux logiques patriarcales mises en œuvres depuis des siècles (ou même des millénaires) dans toutes les sociétés du monde. Les questionnements autour de cette domination et de cet ordre particulier représentent aujourd'hui des enjeux fondamentaux pour beaucoup et dans lesquels s'inscrivent chacune des femmes accueillies à la Maison Maternelle. Une société fondée sur les droits de l'Homme et la démocratie a pour objectif essentiel l'égalité entre les femmes et les hommes. La violence de genre représente donc en un sens une violation de ces droits d'égalité. Elle affecte donc non seulement les personnes qui sont directement concernées mais aussi l'ensemble de la société : la relativisation de l'influence de la domination masculine dans les situations de violences conjugales peut s'accompagner d'un recul des droits formels des femmes et des hommes comme ce fut le cas avec la dépénalisation de ces violences en Russie en janvier 2017. Cette domination, ces rapports asymétriques doivent être pris en compte (Delage, 2017). Il est donc nécessaire de replacer ces situations de violences conjugales rencontrées sur le terrain dans ces logiques de domination de genre. Bien qu'elles ne soient pas systématiquement inscrites dans de tels rapports, les violences auxquelles ces femmes ont été exposées le sont toutes. La prise en compte de ce contexte permet de réfléchir au problème et de tenter de le « régler » au travers de politiques publiques, institutions et associations tel que le Centre d'Accueil dont il est question dans ce récit.

Pour Héritier (1996), la domination masculine est légitimée au cours de l'histoire par différents mythes attribuant à l'homme un statut supérieur à celui de la femme. Par le biais de multiples formes de violences, les hommes maintiennent une relation de domination, de contrôle des femmes les privant de toute autonomie, niant leurs désirs et leurs droits élémentaires. Les femmes subissent donc ces violences parce qu'elles appartiennent au « genre » féminin [...]. Ainsi les violences apparaissent donc comme des illustrations de ces constructions de relations, dans lesquelles le pouvoir est déterminé historiquement de façon inégalitaire entre les hommes et les femmes. (As cited in Dequière, 2019b, p.27).

Rebecca Solnit est une essayiste originaire de San Francisco. Elle a écrit 13 livres sur des sujets variés comme l'art, le paysage, la marche, la rêverie, la vie publique et, ce qui nous intéresse ici, la condition de la femme, le féminisme, la domination masculine et le patriarcat. Elle milite d'ailleurs beaucoup pour les droits des femmes, et des humains en général. Dans son livre "Ces hommes qui m'expliquent la vie" (2018), l'auteure commence par rappeler le fait que la violence est avant tout autoritaire. Dans ces situations, les

hommes estiment que leur victime n'a ni droit, ni liberté, ni crédibilité alors qu'eux ont tous les droits dont celui de la contrôler ou la maltraiter. Selon elle, même le fait de se plier à leurs exigences ne solutionne pas le problème tant ce désir de contrôle ne peut être assouvi. Il s'agit d'un véritable système de contrôle. En outre, bien que les premiers exemples qu'elle choisit soient des agresseurs et des violeurs à la marge de la société, elle précise que des hommes de statut sociaux ou économiques élevés peuvent tout autant commettre de tels actes. Ces événements sont généralement placés dans la catégorie des "Evènements Isolés" alors que les féministes cherchent à les replacer dans la catégorie des "Phénomènes Sociaux Généralisés" afin de rendre visible les enjeux collectifs qu'ils impliquent et la nécessité de discuter de ce problème sur la scène publique (p133). La domination de l'homme sur la femme est une situation très ancienne et enracinée dans de nombreuses sociétés et institutions. La domination masculine ruine le projet collectif d'une égalité pour chaque être humain de cette planète, peu importe son genre et doit donc nécessairement être mise au centre des préoccupations politiques, judiciaires et institutionnelles. Elle est heureuse de voir que de nombreuses actions et institutions sont mises en place pour une meilleure prise en charge des victimes; elle déplore néanmoins le fait que cela fasse porter tout le poids de la prévention sur les épaules des victimes et non sur celles des auteurs. La violence est en quelque sorte traitée comme une évidence. Elle ne trouve pas normal que les universités par exemple, passent plus de temps à apprendre aux femmes comment éviter les agresseurs plutôt d'apprendre aux hommes de ne pas se comporter comme tels. Le problème fait partie intégrante de nos systèmes judiciaires et politiques (la dépénalisation des violences conjugales, les propos déplacés ou parfois proviol de la part de certains politiciens ou encore les lois anti-avortement presque exclusivement décidées par des hommes) et son analyse doit nécessairement inclure des recherches sur son versant masculin. « À l'instar du racisme, la question de la misogynie ne peut pas être uniquement résolue par celles qui en sont victimes. » (Solnit, 2018, p.167).

Chapitre 2 : Des femmes déstructurées, décousues, dépossédées d'elles-mêmes

Le 26 janvier, alors qu'il n'y a personne dans les communs et que les mamans vaquent à leurs occupations, Jeanne vient avec joie annoncer aux éducatrices qu'elle a déjà trouvé une nouvelle maman, prénommée Gwenaëlle, pour reprendre la chambre de Bérénice qui déménage bientôt dans un appartement. Le jour de la visite des locaux, Gwenaëlle se perd dans la ville à plusieurs reprises avant de trouver la Maison Maternelle. Selon Jeanne, elle semble être une femme « très déstructurée ». Or, dans cette même idée, elle utilise également le terme de « décousue » pour définir l'état dans lequel se trouve certaines femmes accueillies au Centre. En outre, Gwenaëlle véhicule elle-même cette idée en se décrivant comme quelqu'un de « perdue », de « dépaylée ». Comme nous le verrons dans ce chapitre, les violences conjugales auxquelles ces femmes ont été confrontées peuvent mettre à mal leur esprit, leur psyché³⁰ au point de les déstructurer complètement, de les découdre progressivement d'elles-mêmes. La personnalité qu'elles s'étaient construites depuis des années se détruisait de plus en plus, violences après violences. Leur structure mentale s'effondrait morceau par morceau et les personnes qu'elles étaient se décousaient progressivement des personnes qu'elles devenaient, que leur mari façonnaient à coups de violences plurielles selon leurs propres critères.

La question « Comment te décrirais-tu à ton arrivée à la Maison Maternelle et comment te décris-tu maintenant ? », posée lors des derniers entretiens réalisés avec les mamans, a permis d'en apprendre davantage sur le ressenti de ces femmes face à cette déstructuration. Bachira et Élodie particulièrement, la décrivent de manière très parlante :

« Le moment que je suis arrivée ici à la maison maternelle, baaa j'étais perdue... j'ai une tête qui était vraiment... comme heu... on dirait... je réfléchis à rien du tout. Juste le corps qui est là, la tête je sais pas. J'étais perdue, je réfléchis même pas, vraiment j'étais bloquée, ma tête elle était bloquée. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 avril 2022).

« Quand j'étais venue, je te jure, le jour où je suis venue faire l'entretien ici à la maison maternelle, je suis sortie je me souvenais pas de la maison, on m'a fait visiter la maison, je te jure Elisa, quand je suis sortie je me souvenais pas de là où ils m'ont fait visiter, la cuisine, la chambre, même ce que j'ai parlé avec

³⁰ Dans le sens d'intériorité psychologique au sens large, tout ce qui fait d'elles ce qu'elles sont : leur personnalité, leur identité, leurs envies, goûts, ambitions, etc.

Aurélien ou quoi je te jure... Tellement que j'étais pas ici, j'étais ailleurs tu vois ? J'étais vraiment ailleurs, c'est comme si je parle avec toi comme ça et je réfléchis comment je vais rentrer : est-ce que je vais raconter à mon mari, est-ce qui m'attend, est-ce que l'assistance sociale a vraiment appelé les services des sans-papiers, est-ce qu'ils ont appelé... ? Donc tout ce qu'on a parlé, tout ce que j'ai visité, je savais pas. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

La déstructuration est un processus lié aux violences qui se mettent progressivement en place au cours de l'avancée de la relation. Petit à petit, fil par fil, leur être est décousu³¹ et cette déstructuration finit par complètement « paralyser » ces femmes. Elles finissent dans certains cas par ne plus pouvoir penser par elle-même. Bachira et Élodie n'avaient plus aucune capacité de réflexion personnelle, comme dans le vide, elles ne vivaient plus mais se contentaient de survivre. Leur corps physique était en vie mais leur intériorité psychologique, leur personnalité, leur esprit peinaient à rester vivants. Ils étaient comme dans un profond sommeil, éloignés, protégés de la réalité violente à laquelle ils étaient constamment confrontés.

Un jour, Tori en eu marre de cette situation qu'elle vivait avec son mari, elle était curieuse et a voulu voir ce qu'il y avait dans ses papiers et ses mails. Elle a alors découvert qu'il discutait couramment avec une femme avec qui il la trompait manifestement. Aussi, la manière dont il parlait d'elle à cette femme, ses amis ou sa famille étaient très dégradante :

« Him he will be on the sofa, when I come down stairs, he will go upstairs to his office. So one day, I became curious with those papers which on the floor, I became curious. I started reading, he was... cheating on me. [...] Another time, I find how he hated me, how I gain weight... You know, he used to tell me I'm obese, he said I'm obese... He make me feel dirty, he make me feel... undesired. He would count what you eat, what you drink. He was this kind of guy... Then, I was paranoid... When somebody just say hello to me I'm not sure if they know Barney, Barney said something about me, you see? Because of him.³² » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

Ainsi, la mise à mal de l'estime de soi par ces nombreuses insultes accompagne bien évidemment cette déstructuration. A force d'être constamment rabaisée, elle n'avait plus

³¹ Les notions « déstructurée » et « décousue » sont considérées dans cet écrit comme étant des synonymes puisqu'elles se rapportent à la même idée.

³² « Lui, il est sur le canapé, quand je descends les escaliers, il monte à son bureau. Alors un jour, je suis devenue curieuse avec ces papiers qui étaient par terre, je suis devenue curieuse. J'ai commencé à lire, il... me trompait. [...] Une autre fois, j'ai découvert comment il me détestait, comment je grossissais... Tu sais, il me disait que j'étais obèse, il disait que j'étais obèse... Il me faisait me sentir sale, il me faisait me sentir... indésirable. Il comptait ce que je mangeais, ce que je buvais. C'était ce genre de gars... Ensuite, j'étais paranoïaque... Quand quelqu'un venait me dire bonjour, je ne savais pas s'il connaissait Barney, si Barney avait dit quelque chose sur moi, tu vois ? À cause de lui. » (Traduction personnelle).

d'estime pour elle-même, pour son apparence ou sa personnalité. Il était plus facile pour elle de s'oublier que de s'identifier à cette personne qui semblait si laide aux yeux de son mari. L'idée de déstructuration se rapporte donc également à la notion d'oubli de soi. A la fin de leur relation, Tori était devenue l'ombre d'elle-même, plus rien de ce qu'elle faisait ou disait n'était en accord avec la personne qu'elle était avant de rencontrer Barney. La paranoïa, la peur et la non-estime de soi l'ont amenée à déstructurer son être tout entier. Elle a fini par s'oublier au point de ne plus se permettre de manger ou boire ce qu'elle voulait, c'est lui qui décidait ce qui était bon ou pas pour elle. Elle devenait finalement une projection de son mari.

Ces femmes, qui avaient au départ une personnalité bien définie, sont progressivement déstructurées, décousues, au point de ne plus se reconnaître, ne plus être elles-mêmes. Elles s'oublient et oublient qui elles sont. Elles ne sont plus des personnes à part entière, elles ne sont plus des êtres-humains. Selon Rebecca Solnit (2018), elles ont tellement pris l'habitude de ces violences qu'elles ne se rendent même plus compte que cela les limite énormément. Elles n'ont plus conscience du contrôle qui s'exerce sur elle et se maintiennent dans ce système.

« Il avait honte en un sens mais j'étais son objet. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

Dans son livre « Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise », Jamoulle (2021) parle de dépossession de soi, de renoncer à sa liberté d'être humain ou encore de subjectivité comateuse pour définir cet oubli de sa propre personne (dans la même idée, l'auteure Salmona (2017) parle de « devenir étranger à soi-même »³³). Aussi, cette déstructuration peut être assimilée à l'idée de dépersonnalisation et de désubjectivation de cette même auteure. La désubjectivation renvoie à l'anéantissement de la subjectivité, au psychique. Le sujet est détruit progressivement, sa psyché (donc ses pensées et son esprit) se brise en morceaux et même, s'efface. La dépersonnalisation quant à elle renvoie à la destruction de la personne, de sa personnalité, de son identité. D'une part, elle s'éloigne des éléments de construction identitaire qu'elle avait assimilés en elle et d'autre part, elle s'éloigne du monde social qui a participé à cette assimilation. Il existe donc des nuances entre ces deux notions mais surtout des recouvrements. La déstructuration de ces femmes s'apparente donc à mon sens à ces deux notions, Barbara, Tori ou Élodie par exemple ont

³³ Dans son texte « L'impact psychotraumatique des violences conjugales sur les victimes » (2017), cette auteure propose une approche et une analyse psychologique de la dépossession de soi et de l'emprise.

été autant désubjectivée que dépersonnalisées ; Paola en revanche est partie très tôt et a donc pu conserver une subjectivité et une personnalité quasi intacte. La notion de dépossession de soi rassemble la désubjection et la dépersonnalisation sous une même casquette, tout comme le fait la notion de déstructuration qui peut donc également s'y apparenter : ces femmes se dépossèdent progressivement de leur personnalité et de leur subjectivité.

Dans des cas extrêmes, ce processus peut même découdre ces femmes à un point tel qu'elles ne parviennent plus à identifier leurs propres émotions ; comme si elles s'étaient complètement éteintes, comme si elles avaient été passées sous silence et qu'elles ne parvenaient plus à s'exprimer à nouveau. Simone, la maman venue de Roumanie, connaît ce silence émotionnel. Qu'elle soit heureuse ou malheureuse, elle ne semble pas pouvoir identifier ou reconnaître ses émotions. Le 12 avril, elle fête son anniversaire au Centre. Elle a acheté deux gros gâteaux pour l'occasion et les éducatrices lui ont préparé quelques cadeaux. Pendant la fête, les autres mamans lui chantent en chœur « Happy birthday to you » avec beaucoup d'entrain. Plus tard, elle vient remercier l'équipe éducative pour cette petite fête qui lui était dédiée : « *Thank you very much for your gifts and for your kindness, I cried, I have my skin *montre qu'elle a la chaire-de-poule*.*³⁴ » (Simone, extrait de discussion informelle du 12 avril 2022). Je lui réponds alors : « *I think It's too much feelings, you cried because of happiness.*³⁵ » Cependant, elle n'a pas l'air de comprendre, lance un regard perplexe et ne répond rien. Je pense alors que ça doit être à cause de la barrière de la langue ; qu'en plus de ne pas pouvoir communiquer dans sa langue maternelle, je me suis sans doute mal exprimée. Néanmoins, environ une heure plus tard, elle se lève pour parler à tout le monde et je comprends que l'incompréhension ne vient pas de la langue mais bien de la notion même de « happiness » et des émotions liées à ce sentiment : « *Thank you very much. You make me cry... of happiness like anyone said. I didn't realised.*³⁶ » (Simone, extrait de discussion informelle du 12 avril 2022). Elle n'a pas pris conscience de ses propres émotions et encore moins du fait qu'elles pouvaient s'apparenter à un sentiment heureux. Elle n'a pas compris pourquoi elle avait pleuré, comme si c'était la première fois que ça lui arrivait. Elle ne connaît pas ses émotions et a beaucoup de difficulté à les mettre en mots ; et cela se remarque d'ailleurs à nouveau la semaine qui suit lorsqu'elle remercie les éducatrices pour l'organisation de la

³⁴ « Merci beaucoup pour vos cadeaux et votre gentillesse, j'ai pleuré, j'avais ma peau... *montre qu'elle a la chaire-de-poule*. » (Traduction personnelle).

³⁵ « Je pense que c'est trop de sentiments, tu as pleuré de bonheur. » (Traduction personnelle).

³⁶ Merci beaucoup. Vous m'avez fait pleurer... de bonheur comme quelqu'un m'a dit. Je n'avais pas réalisé. » (Traduction personnelle).

chasse aux œufs : *“Thank you very much for everything, for the organization. I really had a great day. I don't even know when I felt like this... good. It's been a very long time since I had such a good time, that I hadn't been so... *souple et fait un grand sourire* »³⁷ (Simone, extrait de discussion informelle du 18 avril 2022).*

Ces femmes décousues ne sont plus vraiment elles-mêmes. Les violences contre lesquelles elles ont longuement bataillé ont tellement déstructuré leur personnalité, leur esprit, leur estime de soi ou encore leurs valeurs et principes qu'elles ont été dépossédées d'elles-mêmes. Ne sachant plus rien faire, dire, ou penser par elles-mêmes, elles sont comme dans un état paralytique. Eloignées de leur être, elles se battent quotidiennement pour tenter de survivre tant bien que mal dans ces relations destructrices.

³⁷ « Merci beaucoup pour tout, pour l'organisation. J'ai vraiment passé une belle journée. Je ne sais même pas depuis quand je ne m'étais plus sentie comme ça... bien. Ça faisait très longtemps que je n'avais pas passé un moment aussi agréable, que je n'avais pas été aussi... *souple et grand sourire* » (Traduction personnelle).

Chapitre 3 : Le processus de sortie ou la libération

« Tu sais une fois que je suis partie, que j'ai décidé que c'était fini et que je ne reviendrais plus ? Et ben là il était désarmé. Moi j'étais sans défense jusque-là mais là c'est lui qu'était désarmé. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

L'élément déclencheur

Pour survivre dans ces violences, pour tenir le coup face à cette déstructuration de leur être, ces femmes s'accrochaient à de petites choses du quotidien. De petites choses qui leur permettaient de sortir de ce mode de survie pendant un temps et de retrouver quelques lueurs de vie, quelques lueurs de la personne qu'elles étaient avant. La formation que Tori suivait au collectif des femmes constituait une échappatoire, un moyen de se retrouver. Elle lui permettait de s'éloigner des violences et de réapprendre à se connaître, à affirmer sa personnalité et les principes qui la constituent. Sa fille était également une accroche et un soutien indispensable. Se concentrer sur la vie de Sarah et sur son bien-être lui permettait de ne plus se focaliser sur les violences de son mari et sur les impacts qu'elles avaient sur sa personne. Pour Enora, son fils était aussi celui qui lui permettait de tenir dans ce mode de vie infernal. Son bien-être était tellement important pour elle que jamais elle n'aurait imaginé l'obliger à grandir sans la présence de ses deux parents. Daniella, quant à elle, s'évadait au travers des réseaux sociaux et des séances de shopping. Pour Barbara (de confession protestante) c'était la prière qui était, en un sens, un moyen de préserver quelques bribes d'elle-même et de son bien-être grâce à l'espoir et à la force spirituelle que cela lui procurait. Les prières la maintenaient dans l'espoir d'un changement sans rupture et c'est ça qui lui donnait la force de rester. En outre, les appels vidéos que toutes passaient à leur famille (restée pour la plupart dans leur pays d'origine), participaient également à apporter un peu de lumière dans leur vie. Elles sont d'ailleurs encore régulièrement en contact avec leurs parents, frères, sœurs et cousins ; tous les jours au Centre, une maman est au téléphone ou en appel vidéo avec un membre de sa famille. Certaines d'entre elles développaient des ruses et des marges pour garder un minimum d'autonomie et ainsi rendre plus supportable la dépossession de soi qu'elles éprouvaient. Le compagnon de Bérénice par exemple, ne supportait pas qu'elle soit au téléphone avec sa famille, elle allait donc se cacher le plus loin possible de lui dans la maison pour passer ses appels sans qu'il ne l'entende. Barbara quant à elle, essayait de se débrouiller pour

parvenir à retirer le plus de sous possible en liquide afin qu'Adrian ne sache plus contrôler l'entière de l'argent dont elle disposait. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait, gérer ses dépenses comme elle l'entendait sans qu'il ne puisse gérer ses comptes comme si elle lui était redevable de quoi que soit.

Cependant, bien que ces accroches et ces ruses leur aient permis de tenir le coup un temps, elles n'ont pas suffi. Elles rendaient la survie moins pénible et leur assuraient quelques parcelles d'autonomie mais n'étaient pas suffisantes pour accepter un tel mode de vie indéfiniment. À un moment donné, chacune de ces femmes (sauf Gwenaëlle) a été confrontée à un mot, un geste, un événement ou un ressenti qui a eu l'effet d'un électrochoc dans leur esprit. Cet élément déclencheur a eu pour effet immédiat de « lever le voile », de leur ouvrir les yeux sur ce qu'elles étaient en train de supporter. Le processus de sortie³⁸ était amorcé. Comme vous le découvrirez dans la suite de ce chapitre, le processus de sortie peut être enclenché par autant d'éléments différents qu'il existe de femmes différentes. L'élément déclencheur non seulement, mais aussi le processus en lui-même diffèrent sensiblement selon ces femmes.

Lorsque son fils a eu 2 mois, après huit ans de relation, Barbara a enfin trouvé la force de dire stop : Son accouchement avait été très difficile. Comme son bébé n'était pas bien positionné, sa gynécologue avait dû effectuer une césarienne trois semaines avant le terme de la grossesse. Suite aux complications, elle souffrait beaucoup et savait à peine marcher mais son mari n'en avait que faire qu'elle doive rester alitée et ne s'occupait ni d'elle, ni de leurs enfants. Pendant deux mois, elle a dû s'occuper seule de sa fille et de son bébé. Alors qu'elle était dans un lit d'hôpital sans pouvoir marcher, elle devait entre autres s'occuper seule d'Henry quand il pleurait, le changer, lui donner à manger et devait faire de même avec Éléonore. Elle avait déjà pensé plusieurs fois à téléphoner à quelqu'un³⁹ mais n'avait jamais eu la force de le faire. Quand je lui demande ce qui l'a empêché d'appeler pendant tout ce temps, elle a répondu que « *l'extrême fatigue* » qu'elle ressentait depuis toutes ces années l'empêchait de faire quoi que ce soit qui aille à l'encontre d'Adrian. Pourtant c'est cette même fatigue, ou plus tôt le trop-plein de celle-ci, qui a été l'élément déclencheur de

³⁸ Il est à noter que la notion de processus de sortie est inspirée du cours de « Séminaire d'enquêtes collaboratives » (et spécialement du processus de déprise qui y est abordé) dispensé par Pascale Jamoulle à l'UCLouvain en 2021 (ce cours se base notamment sur son livre « Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise » paru la même année).

³⁹ Elle savait qu'il existait des numéros de téléphone d'urgence et d'écoute pour les femmes en situation de violences conjugales.

son processus de sortie. Deux mois après son accouchement, la fatigue était telle qu'elle a su que ce n'était plus possible pour elle et ses enfants de vivre dans ces conditions.

Pour Enora, ce trop-plein de fatigue a également été l'élément déclencheur :

« Moi je rentre du travail, j'ouvre la porte pour rentrer et lui il sort pour se promener. Mais c'est quoi ? C'est pas du respect ça... et moi fatiguée, crevée... parce que c'est quand même un travail physique : je devais préparer à manger, je devais faire le ménage, je devais débarrasser... c'est quoi ? C'est pas du respect ça. Ça j'ai dit non c'est pas possible de continuer comme ça, moi je suis pas une servante ici, qu'est-ce que c'est ça ? Quelle est cette vie ? J'ai commencé à me fatiguer, à me déprimer... J'ai dit non je ne suis pas heureuse, c'est pas possible... Et alors, j'ai contacté le collectif des femmes, l'assistante sociale là et on a commencé et j'ai dit non, je ne veux plus. » (Enora, extrait d'entretien du 5 avril 2022).

Après près de dix ans de relation, Tori a ouvert les yeux lors d'une discussion avec son mari. Elle était partie voir sa famille au Kenya avec Sarah qui n'y était encore jamais allée. La petite est tombée malade et a eu de grosses montées de fièvre. Tori, inquiète, a tenté de joindre son mari. Cependant, il n'en avait que faire, il ne demandait aucune nouvelle et répondait à peine à ses messages. Elle n'en pouvait plus de cette situation et pensait que son comportement pouvait venir du fait qu'il voyait une autre femme. Elle lui a donc envoyé un message pour le prévenir que dès le lendemain, il fallait qu'ils aient une discussion sérieuse...

« In the morning, I went to the kitchen, I called him, videocall, oh my god... I couldn't even recognise him, the way he was looking, his body energy, his energy, everything, his body language was so... He was different. The only question I asked him: do you have someone else in your life? Do you have another woman? Do you having an affair? He said why? I explained: your behaviour, everything, I explained! It's out of ordinary, what's really happening? He said: by the way, I wanted you to stay in Kenya, maybe six months, maybe one year... He started to talking like that, I was like why?? He said me: I want to concentrate in my life, I want to concentrate about my business and then he said by the way, you're not the woman I married, your potential, lalala, he started talking all that rubbish. I said really? So me I have been a stranger in this marriage. [...] I told him: just cancel the visa, cancel the ticket, you don't want

*me in your life I will move on with my life.*⁴⁰ » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

Après cette fameuse discussion et une fois rentrée du Kenya, elle a beaucoup pensé à ce qu'il lui avait dit et à son attitude. Elle repensait aussi à sa formation au collectif des femmes qu'elle avait dû abandonner pour partir au Kenya, où on lui avait conseillé d'entamer un travail de réflexion personnelle.⁴¹ Elle est restée un temps dans leur appartement en pensant au bonheur de Sarah mais ne s'y sentait plus à l'aise, elle savait au fond d'elle qu'il fallait partir.

L'élément déclencheur de Bachira a lui aussi été très différent. Huit mois après l'avoir rencontré, un événement a fait prendre conscience à Bachira du danger auquel elle s'exposait et auquel elle exposait son enfant :

*« Le dimanche-là ça été la catastrophe, on s'est disputés, il a frappé la porte... C'était pire qu'avant. Il a commencé de ramasser ses affaires dans le sac et il est sorti. [...] Vendredi comme d'habitude j'ai été travailler, le moment que j'ai terminé je vais passer par l'école pour aller chercher Adam. C'est la première fois, je te jure, depuis je sais pas combien d'années, que je rentre avec mon frère en même temps. J'ai monté devant lui avec tous les sacs et lui est monté derrière moi avec Adam. J'ai ouvert la porte, je suis rentrée pour ouvrir la chambre à coucher et le monsieur il est à l'intérieur et il a fermé la porte. Le moment que j'ai essayé d'ouvrir la porte, il a ouvert avec la clé et il m'a attrapé comme ça *m'agrippe le haut du bras très fermement.* Maintenant tu veux que je parte et tout ça... Avec un grand couteau... et deux bouteilles d'essence et une corde, il a tout dans un sac... En plus, il est pas normal, il a pris quelque chose ou je sais pas mais vraiment il est pas normal. J'ai dit à mon frère s'il te plaît pars avec le petit. Mon frère le moment qu'il a entendu ça, il est rentré. [...] A ce moment-là moi je suis tombée en crise, mon frère a téléphoné à l'ambulance, j'ai été à l'hôpital. Je suis rentrée de l'hôpital, j'ai dit écoute moi j'ai pas appelé la police, comme ça tu restes propre mais laisse-moi tranquille. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 février 2022).*

Cet électrochoc a amorcé le processus de sortie. Le lendemain, il a commencé à dire que jamais il ne partirait d'ici (de l'appartement) donc Bachira lui a dit que s'il ne partait pas,

⁴⁰ « Le matin, je suis allée à la cuisine, je l'ai appelé par vidéo, oh mon Dieu... Je ne pouvais même pas le reconnaître, son apparence, son énergie corporelle, son énergie, tout, son langage corporel était tellement... Il était différent. La seule question que je lui ai posée : as-tu quelqu'un d'autre dans ta vie ? As-tu une autre femme ? As-tu une liaison ? Il a dit pourquoi ? J'ai expliqué : ton comportement, tout, j'ai expliqué ! Ça sort de l'ordinaire, que se passe-t-il vraiment ? Il a dit : en fait, je voulais que tu restes au Kenya, peut-être six mois, peut-être un an... Il a commencé à parler comme ça, j'étais genre pourquoi ?? Il m'a dit : je veux me concentrer sur ma vie, je veux me concentrer sur mon business et puis il m'a dit : tu n'es pas la femme que j'ai épousée, ton potentiel, lalala, il s'est mis à raconter toutes ces conneries. J'ai dit vraiment ? Donc moi, j'ai été une étrangère dans ce mariage. [...] Je lui ai dit annule juste le visa, annule le billet, tu ne veux pas de moi dans ta vie, je vais continuer la mienne. » (Traduction personnelle).

⁴¹ Tori ne précise pas de quel travail il s'agit exactement (thérapeutique, psychologique ou autre ?).

c'est elle qui le ferait. Elle a voulu téléphoner à une assistante sociale mais comme c'était le week-end, personne ne lui répondait. Elle a donc passé la journée du samedi chez sa nièce (la fille de son frère venu également en Belgique) et le dimanche chez sa voisine. Dès le lundi matin, elle a appelé plusieurs numéros de téléphone et est partie porter plainte.

Enfin, Élodie alla jusqu'à risquer de mourir de faim pour enclencher le processus :

« Y a un temps, il est parti et j'avais pas à manger. Sa maman aussi elle avait tout dans le congel mais elle voulait pas préparer, elle dit à sa cousine : ohhh aujourd'hui je suis fatiguée hein, on va pas cuisiner on va acheter les plats tout faits là. Parce qu'elle sait bien que moi j'ai pas d'argent pour aller, elle sait bien. Quand les enfants sont venus y a Mia qui pleurait de faim, tu vois elle pleeeure, je veux manger mais j'avais rien... Comme y avait quelqu'un de la famille un jour il a dit, y a le restaurant habituel qu'on mange gratuit et tout moi j'ai dit ça va, je vais aller chercher. Et puis, il s'est moqué de moi, il disait que je connais pas la police, j'aurais pas le courage d'aller parler, j'étais nouvelle donc je pourrais pas. Alors, quand je suis partie j'ai été à la police et j'ai demandé que je suis pas venue porter plainte mais que je suis juste venue pour vous demander quelque chose pour manger ou un restaurant ou quoi et ils ont essayé de me demander. Après je voulais pas dire parce que j'avais peur, je me suis dit si j'essaye de parler ici à la police mais c'est direct je suis au Congo, ils vont me refouler et je vais laisser mes enfants et je suis enceinte donc j'avais peur. Il me dit nooon on te fera rien mais j'étais là effrayée ; après ils ont appelé l'assistante sociale des victimes qui est venue. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Ainsi, que ce soit l'extrême fatigue, la tromperie, la terreur ou encore la faim, chacune de ces femmes ont eu besoin d'un électrochoc, d'un élément déclencheur qui a levé le voile qu'elles avaient devant les yeux et qui leur cachaient la réalité de ce qu'elles vivaient. Dans chaque cas, le rôle des émotions et du surplus émotionnel joue un rôle considérable dans l'amorçage de ce processus de sortie.

Seule Gwenaëlle n'a pas eu besoin de cet élément déclencheur pour entamer le processus de sortie. En effet, son cas est différent des autres mamans. Elle ne pouvait plus rester dans son appartement (un logement social de la commune) à cause d'un avis d'expulsion qu'elle avait reçu. Aussi, à causes des accusations sur son ancien et actuel compagnon, elle devait obligatoirement venir en maison maternelle si elle voulait conserver la garde d'Elliot. Ses deux filles étant placées en centre, elle a tout fait pour rester avec son fils.

Si la notion de processus est ici mobilisée, c'est parce que cette sortie peut être longue, difficile et composée de nombreuses étapes. L'élément déclencheur, celui qui « lève le

voile », peut d'ailleurs être considéré comme la première étape de ce processus mais une fois entamé, il ne fait que commencer. Après avoir ouvert les yeux, ces femmes doivent commencer à prendre leurs renseignements sur les possibilités qui s'offrent à elle, à entamer diverses démarches administratives, à passer des coups de téléphone, etc. En plus de ces démarches, elles doivent aussi par la suite entamer un travail personnel de revalorisation et d'estime de soi. Après s'être fait déposséder d'elles-mêmes, elles doivent prendre le temps – seule ou avec l'aide de professionnels – d'apprendre ou de réapprendre à posséder leur corps, leurs pensées, leurs envies ou même leurs besoins. Aussi, ce processus ne suit pas un modèle spécifique et les étapes qui le composent peuvent être très différentes en fonction des histoires. Comme on l'a vu plus haut avec Gwenaëlle, même la première étape (l'élément déclencheur) n'est pas systématique. Certaines femmes passeront davantage de temps sur telle ou telle étape et d'autres pourraient en réaliser moins (en ne passant pas par « l'étape assistante sociale » par exemple). Il peut également être semé d'embûches, être composé d'allers et de retours, s'étaler sur un temps long et être très difficile à mettre en place. Comme nous le verrons dans le chapitre huit, lever le voile ne mène pas en un claquement de doigt à sortir de ces relations, il y a encore beaucoup à faire par après pour se défaire complètement de ce qui a été instauré pendant des années.

Les ressources

Le jour où Barbara a ouvert les yeux, elle est allée voir sur internet et a trouvé un centre d'accueil dans son village. Elle s'y est rendue mais il était fermé. Elle a alors téléphoné au numéro indiqué sur le bâtiment et est tombée sur une assistante sociale. Cette dernière lui a expliqué que sans porter plainte, elle ne pouvait rien faire mais Barbara avait peur d'aller voir la police. Son mari lui avait déjà dit que si elle allait porter plainte, elle se ferait directement « *remballée* » car ce sont ses amis qui travaillent au poste de police et qu'ils ne la croiraient jamais. L'assistante sociale a donc téléphoné à un autre commissariat et a dit à Barbara qu'elle devait y aller, qu'ils l'attendaient et qu'ils savaient. Les policiers ont enregistré sa plainte et elles ont pu entamer les démarches pour l'éloigner des violences. Elle a commencé par passer trois jours en maison d'accueil d'urgence, deux semaines dans une autre maison maternelle pour finalement arriver à la Maison Maternelle dont il est question ici. Ainsi, cette assistante sociale l'a conseillée, appuyée et dirigée vers les services qui pourraient l'aider au mieux à sortir de la prison que son mari lui avait construite. Si elle n'avait pas été là pour rassurer, attester de ce qui se passait et pousser Barbara dans sa

prise de conscience, cette dernière aurait probablement abandonné le processus. Pour beaucoup de ces mamans, l'aide reçue par des ressources⁴² extérieures est indispensable pour qu'elles parviennent à quitter leur mari et leur foyer.

La ressource clé d'Élodie a également été une assistante sociale, sans qui elle n'aurait jamais pu continuer le processus qu'elle venait d'entamer. Les deux policiers qui l'ont reçue le jour où elle n'avait plus rien à manger ont eu aussi un rôle très important. Ils ont commencé par la rassurer puis ont insisté pour qu'elle parle, pour qu'elle leur raconte ce qu'il se passait. De là, ils ont contacté l'assistante sociale qui l'a aidée dans ses démarches de sortie.

« Après, on a parlé avec elle (l'assistante sociale appelée par les policiers) et j'ai dit je vais pas porter plainte, je vais rien dire contre mon mari et tout, vraiment j'étais toute pâle, j'ai dit je veux pas qu'on m'expulse, je veux pas rentrer chez moi au Congo et sans mes enfants, je veux pas et si je rentre comment je vais revenir ? Il a dit je peux rien faire avant cinq ans. Après, elle a appelé une amie juriste et elle m'a pris rendez-vous dans un restaurant de mutuelle. On est passés avec les enfants, on a mangé et on a ramené aussi à la maison et c'est comme ça qu'on a commencé avec elle à se voir, à se rencontrer et puis elle m'a pris en rendez-vous et on a vu que j'avais fait le regroupement avec un enfant de 6 ans donc y a pas de problème. Je te jure que j'ai fait que pleurer, j'arrivais pas à y croire mais elle m'a tout expliqué. Quand le monsieur est rentré quelques jours après, il a commencé encore avec ses menaces : tu crois quoi que je vais me gêner ? Si tu tentes quoi que ce soit, tu me connais pas ! Puis moi je lui ai dit je connais déjà tout et je connais mes droits. Quels droits tu connais hein ? ! Ici c'est pas le Congo ! Moi j'ai dit je connais j'ai été chez l'assistante sociale, et quand j'ai dit ça il a dit : Qu'est-ce que tu vas faire ? Ces gens-là ils vont t'amener à la mort, ils vont te ruiner la vie ! Mais j'ai dit je connais déjà mes droits, je connais que tu peux pas m'expulser, je sais que j'ai fait le regroupement avec Killian. Qui t'a menti comme ça ? ! Mais c'est toi qui m'a menti, c'est toi et maintenant je sais que tu peux pas m'expulser ! » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Une fois le voile levé, elles ont généralement besoin d'un soutien, de ressources pour leur permettre de continuer au mieux ce processus de sortie qu'elles ont entamé. Une personne qui atteste et qui prend en charge la femme, la dirige vers des institutions, des professionnels. Cependant, bien que les assistantes sociales soient des ressources

⁴² Il est à noter que la notion de ressource (ainsi que le sens qui lui est attribué ici) provient du cours de « Séminaire d'enquêtes collaboratives » dispensé par Pascale Jamouille à l'UCLouvain en 2021 (ce cours se base notamment sur son livre « Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise » paru la même année).

considérables, d'autres personnes peuvent également participer à amener ces femmes à mettre en route le processus de sortie et elles sont parfois plusieurs.

« C'est important les ressources extérieures en tant que femme aussi, avoir des amis, du soutien, de la famille, ça aussi c'est hyper important au niveau psychologique et ça permet aussi de se sentir mieux dans son rôle parental. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Tori par exemple, ne serait probablement pas parvenue à quitter son mari sans l'aide de sa grande sœur et de l'employée de l'ONE⁴³. Elle parle souvent de cette dernière et affirme régulièrement que c'est grâce à elles deux qu'elle est parvenue à sortir du trou. La discussion qu'elle a eue avec son mari (en d'autres termes, l'élément déclencheur) a été suffisante pour la convaincre de partir mais pas assez pour concrétiser cette décision. D'un côté, la dame de l'ONE lui avait proposé de réaliser un travail personnel au Collectif des Femmes avant qu'elle ne parte au Kenya. Après son retour et cette fameuse discussion, elle repensait constamment à cette dame qui lui avait proposé son aide, qui avait remarqué quelque chose et qui voulait l'accompagner dans ce processus. Elle est alors retournée la voir pour lui annoncer qu'elle était prête. C'est ainsi que cette dame est allée l'inscrire (la réinscrire⁴⁴) au Collectif. Elle lui a également présenté une amie qui parlait bien anglais pour que Tori puisse se confier et discuter dans sa langue maternelle.

"I came back to Belgium but I really had a conversation with myself. I knew I don't want to live like this anymore. For the first time, I went through depression. But I was starting to work on myself, ONE invited me like few months before I said I can go to Kenya. I was thinking to this, to myself, let me work on myself, let me be better for Sarah because she was having anxiety. Me I had anxiety!"⁴⁵ (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

D'un autre côté, elle raconte aussi que cette prise de conscience n'aurait sans doute pas été possible sans la conversation qu'elle a eue avec sa sœur juste avant de revenir de son voyage au Kenya :

⁴³ Tori ne précise pas quelle profession exerce cette dame (médecin, infirmière, assistante sociale ?).

⁴⁴ Tori s'était déjà inscrite pour suivre une formation au Collectif avant d'organiser son voyage au Kenya mais elle est restée là-bas plusieurs mois et son inscription avait donc été résiliée.

⁴⁵ « Je suis revenue en Belgique mais j'ai vraiment eu une conversation avec moi-même. Je savais que je ne voulais plus vivre comme ça. Pour la première fois, je suis passée par la dépression. Mais je commençais à travailler sur moi-même, l'ONE m'a invitée quelques mois avant que je dise que je pouvais aller au Kenya. Je pensais à ça, à moi-même, laisse-moi travailler sur moi-même, laisse-moi aller mieux pour Sarah parce qu'elle souffrait d'anxiété. Moi-même j'avais de l'anxiété! » (Traduction personnelle).

« I explained to my sister, to my older sister, I explained. She was like: Tori... You don't need to fear him, just remember who you are, he's just a man. This fear, he knows, that's why he control you. As some point, maybe I needed to hear that. I was already aware but maybe I needed her to repeat those things, those words just to pinch myself. She said: every time he tells you everything or he asks something or he just telling you his decisions, you always say ok ok ok ok ok. You need to stand up for yourself, be strong... I needed to hear that from my loved one.⁴⁶ » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

La famille peut en effet être un soutien considérable, une autre ressource clé qui permet à ces femmes de ne pas abandonner ce qu'elles ont commencé souvent seules. Sans son frère, Bachira aurait probablement été trop terrifiée pour faire quoi que ce soit. Au départ, elle ne voulait pas aller voir la police car elle avait trop peur des représailles. Cependant, il avait envoyé des messages de menaces à son frère pendant tout le week-end et ce dernier lui a donc dit : *« Celui-là il va pas te lâcher Bachira, va à la police. »* (Bachira, extrait d'entretien du 22 février 2022). Alors elle y est allée, son frère était parvenu à la convaincre en une phrase. La police lui a proposé de retourner chez elle et de changer les serrures mais sans accompagnement, c'était inconcevable, elle allait mettre sa vie et celle de son fils en danger. Elle a donc appelé plusieurs numéros de téléphone pour finalement tomber sur une assistante sociale. Celle-ci lui a d'abord trouvé une place dans une maison d'accueil pendant deux semaines, puis dans un hôtel⁴⁷ pendant deux mois et enfin une place beaucoup plus durable⁴⁸ ici, à la Maison Maternelle.

Les enfants peuvent également constituer une ressource importante pour ces mamans. Cependant, il s'agit d'une ressource très ambivalente. En effet pour Tori et Enora, ils sont ceux qui ont participé à leur sortie mais ils sont également ceux pour qui elles sont restées pendant toutes ces années :

« En fait, tu sais ce qui m'a poussé vraiment à prendre la grande décision ? Parce que avec les années j'hésitais, j'hésitais, j'hésitais, je me suis dit Jean est petit, il a besoin de deux parents. Je ne veux pas faire souffrir l'enfant, il a besoin vraiment des deux parents, c'est ça que je me disais. Je vais supporter,

⁴⁶ « J'ai expliqué à ma sœur, à ma sœur aînée, j'ai expliqué. Elle était comme : Tori... Tu n'as pas besoin d'avoir peur de lui, souviens-toi juste de qui tu es, c'est juste un homme. Cette peur, il la connaît, c'est pour ça qu'il te contrôle. D'un côté, j'avais peut-être besoin d'entendre ça. J'étais déjà au courant mais j'avais peut-être besoin qu'elle répète ces choses, ces mots juste pour me pincer. Elle a dit : chaque fois qu'il te parle ou qu'il demande quelque chose ou qu'il te dit juste ses décisions, tu dis toujours ok ok ok ok ok. Tu dois te défendre, être fort... J'avais besoin d'entendre cela de la part de mon être cher. » (Traduction personnelle).

⁴⁷ Avec la pandémie du Covid-19, beaucoup de situations de violences conjugales ont été exacerbées. Les demandes d'hébergement d'urgence ont énormément augmenté et donc, certains hôtels ont accepté de fournir gratuitement des chambres pour accueillir ces femmes.

⁴⁸ Le contrat de base d'un hébergement à la Maison Maternelle prévoit un séjour de neuf mois, avec possibilité de l'allonger trois fois de trois mois (avec justification ; par exemple, Bachira a pu rester jusqu'à la rémission de son cancer).

non c'est pas grave que je souffre, je vais supporter. Mais lui il pouvait pas vivre comme ça, sans rien faire, sans rien voir. » (Enora, extrait d'entretien du 05 avril 2022).

« I was so sad. It was so heavy on my chest. I don't want to lose my daughter, to be like him. I couldn't take it because she's giving me the boost, she has giving me the light in my darkest hours.⁴⁹ » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

Son enfant était sa lumière dans ces heures sombres, c'est grâce à elle si elle tenait le coup et c'est pour son bien-être qu'elle ne voulait pas partir. Néanmoins, c'est aussi grâce à elle et au lien qui les unit que Tori a eu la force de partir. Elle a compris qu'elle serait encore plus malheureuse en restant qu'en partant, elle avait besoin de découvrir elle-même ce dont elle avait envie et besoin sans que son papa ne lui dicte sa vie. Ce fut également le cas pour Bachira qui ne partait pas car c'était important pour elle d'offrir à son fils la possibilité d'avoir une figure paternelle, un modèle masculin dans sa vie. Seulement, dès qu'elle a compris la violence dont cet homme était capable, il fallait qu'elle mette à tout prix son fils à l'abri et c'était devenu ça le plus important.

Bien qu'elles aient généralement besoin de ces ressources, ces femmes peuvent y parvenir seules dans certains cas. Tout comme les différentes étapes du processus auquel elles participent, les ressources ne sont pas forcément systématiquement présentes dans ces parcours de sortie. Daniella s'est par exemple présentée de sa propre initiative à la Maison Maternelle. La relation qu'elle entretenait avec son dernier mari était tellement différente des deux premières qu'elle comprit que quelque chose n'allait pas. Elle était amoureuse et avait beaucoup de mal à le quitter définitivement, elle avait déjà essayé à plusieurs fois mais finissait toujours par y retourner. C'est pourquoi elle a fait une demande à la Maison Maternelle, pour parvenir à s'isoler assez longtemps de lui. Paola est également partie d'elle-même. Un jour, il a levé la main sur elle. Elle n'a pas hésité une seconde, c'était le premier coup mais aussi le dernier, elle allait s'en assurer. Déterminée et convaincue de la personne qu'il était en réalité, elle s'est mise à la recherche de maisons d'accueil. Une fois trouvée, elle a fait ses cartons et est partie sans se retourner.

⁴⁹ « J'étais si triste. C'était si lourd sur ma poitrine. Je ne veux pas perdre ma fille, être comme lui. Je ne pourrais pas le supporter parce qu'elle m'a donné la force, elle m'a donné la lumière dans mes heures les plus sombres. » (Traduction personnelle).

Le processus de sortie comme une véritable libération

« Pile au moment où je suis venue visiter, j'ai dit abbb j'ai trouvé mon endroit. A Bruxelles, je sortais pas, j'étais coincée, j'avais peur hein parce qu'il a commencé à téléphoner à mon frère pour me menacer moi. Du moment que je suis arrivée ici, j'ai commencé de sortir avec Adam, balader un petit peu, comme on dit vraiment, j'ai trouvé la liberté. Moi je suis comme une aiguille dans une botte de foin qui a trouvé le chemin pour sortir. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 février 2022).

Bachira parle ici de liberté retrouvée. La relation, la prison, dans laquelle elle se trouvait l'en avait complètement privée. Elle n'avait plus (ou du moins très peu) de liberté de penser, d'agir, de parler, de vivre tout simplement. Le processus de sortie participe aussi à leur rendre cette liberté confisquée. En outre, Bachira n'est pas la seule à transmettre le bonheur d'avoir recouvré sa liberté, Barbara insiste également sur ce sentiment.

« Il m'a même demandé de déchirer ma bible. Henry avait 2 mois quand je suis sortie de cet enfer. J'étais libre. Je m'en voulais, je m'en voulais d'être restée mais j'étais enfin libre. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

D'ailleurs, lors d'un atelier de parole sur les violences conjugales organisé par Aurélie et Claire, elle a insisté sur l'importance de cette notion pour définir son ressenti. Lorsqu'une maman nommait une émotion, Aurélie tentait de trouver un mot plus précis ou un synonyme afin de « vérifier » que c'était bien cette émotion-là dont il était question. Barbara était d'accord avec chacune des reformulations, elle disait « oui, oui » sans pousser la réflexion plus loin. Cependant, quand elle a dit qu'elle s'était sentie « libérée » et qu'Aurélie l'a reformulée en « soulagée », elle n'était pas d'accord du tout : « Non, non, non, non, non ! J'étais libérée, c'était une libération. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 03 février 2022). C'est donc bien une véritable libération qu'elle a ressentie une fois le processus de sortie entamé.

Cependant, cette libération ne survient pas forcément au moment du départ. Pour Tori par exemple, il a fallu attendre près d'un an pour qu'elle dise se sentir vraiment libérée ; non seulement de sa relation mais aussi des pensées et réflexions qui ne l'avaient pas quittée depuis son départ.

Lors de notre entretien du 03 mars, elle commence à raconter son histoire en français mais je remarque qu'elle cherche beaucoup ses mots et lui propose donc de le faire en anglais (sa langue maternelle). Elle qui n'est pourtant pas la plus bavarde, a raconté son histoire pendant plus de quatre heures. Elle était contente de pouvoir le faire dans sa

langue car c'était beaucoup plus facile pour elle de s'exprimer correctement et cela lui permettait de pousser plus loin ses réflexions. Après cet entretien, Tori ne me parlait plus qu'en anglais et de ce fait, parlait aussi beaucoup plus (si elle n'était pas bavarde, c'était uniquement parce qu'elle n'est pas tout à fait à l'aise avec le français et l'utilise donc uniquement en cas de nécessité, pas pour discuter). Le dernier jour de terrain, elle est venue me dire au revoir et a insisté à plusieurs reprises sur le fait que l'entretien lui avait fait un bien fou : pour la première fois, elle a pu raconter son histoire dans sa langue, avec un vocabulaire qu'elle connaît et qu'elle maîtrise, avec une personne en face qui la comprend. Elle a pu exprimer chaque émotion, chaque ressenti de manière plus précise, elle a enfin⁵⁰ pu poser des mots sur ses sentiments. Cela l'a aidée à se « *libérer* » de toutes les pensées et réflexions qu'elle gardait en elle. En outre, le fait qu'il se soit écoulé un an entre son départ et cette libération illustre une nouvelle fois leur côté « processuel ».

⁵⁰ Tori avait déjà eu l'occasion de raconter son histoire en anglais grâce à l'amie de l'assistante sociale du Collectif des Femmes mais ne l'avait plus jamais expliquée dans sa langue depuis. En outre, à ce moment, elle n'avait pas encore l'expérience, la réflexion et le recul qu'elle a acquis en Maison Maternelle.

Chapitre 4 : Restructuration, raccommodage et repossession de soi

« I used to say ok ok ok ok, but this time I was not ok!⁵¹ » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

Comme vous l'avez vu, les violences que ces femmes combattent provoquent chez certaines d'entre elles une profonde déstructuration personnelle. Elles sont décousues, dépossédées d'elles-mêmes. Toutefois, il semble qu'une certaine restructuration⁵² s'opère en parallèle du processus de sortie. L'idée de raccommoder, et non de recoudre, est préférable car elle rend compte du fait que ces femmes resteront marquées à jamais par ces expériences traumatisantes. Elles tentent toutes de se restructurer personnellement mais ont été tellement décousues, qu'elles ne seront jamais recousue complètement. Comme sur un vêtement, le raccommodage peut ne pas être parfait et laisser des traces.

*« Je me mets un peu des limites, je me mets des stops. Quand je dis haaa je ne sais pas où ça se trouve alors je ne peux pas y aller. Mais il faut pouvoir découvrir, il faut pouvoir aller, il faut pouvoir oser. Parce que moi je me sens encore comme ça *mets ses mains devant ses yeux*. » Moi : « Avec des œillères ? »
« Oui, oui c'est ça, exactement. [...] Tu vois je me sous-estime et c'est une très grande erreur. Mais peut-être ça, le fait que je me sous-estime m'empêche d'avancer, parce que mon mari me sous-estimait et c'est resté dans ma tête, planté. C'est maintenant que je dois sortir du trou. Je ne dois pas me sous-estimer et ouvrir les œillères. Je dois à tout prix les enlever. » (Enora, extrait d'entretien du 02 avril 2022).*

Enora est consciente du fait qu'elle n'ose pas mais elle veut oser. Elle se pose de nombreuses questions sur sa personnalité (ses besoins, ses envies) et ses perspectives d'avenir (ses ambitions, ses projets). Aussi, elle commence à se convaincre elle-même de sa valeur et de sa capacité à s'ouvrir au monde. En un sens, elle reprend petit-à-petit possession d'elle-même. Elle commence à se redéfinir en tant que personne à part entière, à restructurer son esprit, sa personnalité, à raccommoder ce qui a été décousu. De nombreuses mamans montrent des signes et des indices qui permettent de penser qu'elles ont entamé cette restructuration progressive dès leur départ – et pour certaines avant même leur départ, c'est d'ailleurs peut-être elles-mêmes qui sont à l'origine de l'élément

⁵¹ « D'habitude, je disais ok ok ok ok, mais cette fois, je n'étais pas ok ! » (Traduction personnelle).

⁵² À l'instar du concept de déstructuration, celui de restructuration peut être apparenté aux concepts de repersonnalisation et de resubjectivation proposés par Jamoulle dans son livre « Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise » paru en 2021.

déclencheur. Tori et Barbara ont notamment entamé leur redéfinition en tant que personne peu avant de quitter leur mari :

« I was telling him I was just tired. You try to put me in a box. Like the way you talk to your clients you try to convince me this is the way to go... I'm a person, you cannot do that anymore. And then he was like I'm sorry, I will change. That was the word: I will change, I will change sorry... But he never changed.⁵³ » (Tori, extrait d'entretien du 03 mars 2022).

« Il m'insultait de sale africaine, de sale porc, et même de sale chèvre. Tu te rends compte ? C'était tout le temps. Puis un jour j'ai dit en criant : c'est toi la chèvre, c'est toi le sale porc ! Il a crié... Il a dit comment tu oses ? ! Mais moi je lui ai dit que j'étais pas un robot ! Que j'étais un humain qui avait des émotions et que j'avais droit au respect et que s'il me respectait pas moi non plus je n'allais pas le respecter ! » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

Barbara n'en pouvait plus de ces insultes et a, pour la première fois depuis leur mariage, remis en avant ses propres émotions. En refusant d'être traitée comme un robot, elle a repris conscience de sa place d'être humain à part entière. Elle a repris possession de sa subjectivité, de sa place en tant que sujet et non plus en tant qu'objet. Tout comme Enora, elle a repris possession d'elle-même et a entamé le début d'une longue restructuration de son être décousu. Le mardi 22 février, Nathalia explique aux éducatrices qu'Adrian a encore téléphoné à Barbara. Il criait beaucoup et essayait de la manipuler à propos des mesures prises par le juge en disant des choses comme : *« Oh chou je ne peux pas payer ça moi tu sais. Il faut qu'on s'arrange entre nous, qu'on négocie. »* Elle continue en disant que même si ça a chamboulé Barbara *« elle s'est pas laissé démonter, elle lui a dit : Non ! C'est la loi, c'est comme ça »*. (Nathalia, extrait de discussion informelle du 22 février 2022). Plus tard dans la journée, alors qu'il règne un calme plat dans le salon, Barbara entre brusquement et dit d'un air exaspéré, et même désespéré, que son mari l'a encore appelée ce matin :

« Il m'a appelée pour régler ça entre nous, à l'amiable, mais moi j'ai dit non c'est la loi. Arrange-toi au tribunal avec le juge mais pas avec moi. Le divorce sera fait à l'amiable parce que je veux pas que ça parte en vrille mais pas ça. Après il me dit tout énervé : Tu veux divorcer ? Tu veux divorcer ? ! Je veux voir le jugement. Je veux voir ce que tu as déclaré parce que tu as menti ! Je ne t'ai jamais touchée ! Je n'ai jamais été violent ! Tu veux la guerre ? Qu'il me dit. Et là il continue en criant : je vais porter plaaainte ! [...] Il me dit d'abandonner les pensions alimentaires, que je ne me rends pas compte de l'argent que ça va lui

⁵³ « Je lui disais que j'étais juste fatiguée. Tu essayes de me mettre dans une boîte. Comme la façon dont tu parles à tes clients, tu essayes de me convaincre que c'est la voie à suivre... Je suis une personne, tu ne peux plus faire ça. Et puis il a dit je suis désolé, je vais changer. C'était le mot : je vais changer, je vais changer désolé... Mais il n'a jamais changé. » (Traduction personnelle).

coûter. Je ne sais pas faire ça moi. Mon avocate m'a dit que c'était la loi et que je pouvais pas refuser. Alors je lui ai dit, je peux pas faire ça moi c'est à toi de le faire. Si tu veux pas payer 150€ par enfant et bien c'est toi qui doit aller dire au juge, je sais pas faire ça moi. Mais c'est tes enfants. Je les ai pas faits toute seule et depuis qu'ils sont dans mon ventre je m'en occupe seule.» (Barbara, extrait de discussion informelle du 22 février 2022).

Quelques mois après son départ, elle avait assez restructuré sa personne pour parvenir à dire non à son mari et à rester sur ses positions malgré les menaces proférées. Les trois extraits d'entretiens qui suivent sont les réponses d'une question posée aux mamans : « Comment te décrirais-tu à ton arrivée à la Maison Maternelle et comment te décris-tu maintenant ? ». Ils ne nécessitent à mon sens, guère d'explications supplémentaires car leurs propres mots illustrent au mieux la restructuration qu'elles ont entamée depuis leur départ (et avant) :

« Par rapport à maintenant, y a beaucoup de changement, je me sens en sécurité. Je me sens comme... mon cœur est en train de se réveiller, il était endormi et maintenant, il commence de se réveiller. Je sens les choses maintenant, je sens que je mange, je sens ce que je mange, avant non ; même j'ai pas envie de manger, j'ai pas envie de faire rien, vraiment... Mais maintenant, il y a un grand changement par rapport à avant et maintenant. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 avril 2022).

« Alors... A mon arrivée, une jeune femme renfermée, complètement dépaysée, perdue... Maintenant bah j'avance sereinement et je me suis retrouvée en tant que femme et beaucoup plus épanouie en tout cas. » (Gwenaëlle, extrait d'entretien du 13 avril 2022).

« Now, I am really living what I already planned and I live for me. Just, I put me first, and then of course, Sarah will always come first but when I talk about me I can just be me as a woman, I can choose what I want to wear and be feel... good, you see? I can take care of myself. If I feel I would like to cook a meal for Sarah, I can just cook and we eat something that enjoy me and Sarah, you see? I don't have that shadow which was over there to correct... it's really a big relief. I cans just be me and breathe, I cans live, I can decide, I can plan and make it happened. I can be whatever I want to be and not looking over my shoulder. I feel lighter! Lighter and happier, that's the difference. [...] I could try to go to school, I can make these or that, I can decide.⁵⁴ » (Tori, extrait d'entretien du 08 avril 2022).

⁵⁴ « Maintenant, je vis vraiment ce que j'ai déjà planifié et je vis pour moi. Je me fais passer en premier, et bien sûr, Sarah passera toujours en premier mais quand je parle de moi, je peux juste être moi en tant que femme, je peux choisir ce que je veux porter et me sentir... bien, tu vois ? Je peux prendre soin de moi. Si je sens que j'aimerais cuisiner un repas pour Sarah, je peux juste cuisiner et nous mangeons quelque chose qui nous plaît à moi et Sarah, tu vois ? Je n'ai pas cette ombre qui planait constamment au-dessus de moi pour me corriger... c'est vraiment un grand soulagement. Je peux juste être moi et respirer, je peux vivre, je peux décider, je peux planifier et faire en sorte que cela se produise. Je peux être ce que je veux être et ne

Un jour du mois de mars, alors qu'Enora et Tori discutent ensemble dans la cuisine, Tori répète trois fois la même phrase en moins de cinq minutes : « *Once you dream, anything is possible.*⁵⁵ » (Tori, extrait de discussion informelle du 14 mars 2022). Alors qu'elle n'imaginait plus aucune perspective d'avenir, elle s'ouvre à nouveau au possible et prend conscience que de nombreuses possibilités s'offrent à elle. Elle peut à nouveau être elle-même, faire ses propres choix et construire le futur dont elle a envie. Elle était dépossédée d'elle-même et reprend progressivement possession de sa personne. Son père avait lui aussi remarqué que sa fille n'était plus elle-même depuis un long moment et qu'elle commençait seulement à redevenir comme la personne qu'elle était avant de se laisser atteindre par ces violences :

« *My dad one day, I was talking to him and he said: Tori, you know what? I can see you now. Because you have changed. I could not recognise you. I felt like something was eating you up from inside but I don't see that anymore. Now I can see you, I can see my daughter. I can just see the glow on your face, I can recognise you now. My dad told me. And then one day I was talking to my mum, she said: you know what Tori? Now I see you... the same thing!*⁵⁶ » (Tori, extrait d'entretien du 08 avril 2022).

Le dernier week-end du mois de janvier, les 4 plus jeunes enfants de Daniella vont chez leur papa. Cependant, elle n'aime pas que ses enfants aillent chez lui, elle aurait préféré mettre en place des « espaces-rencontres »⁵⁷. Cependant, bien qu'elle soit contre, elle explique que c'est pour elle l'occasion d'être « *enfin tranquille* » un samedi entier pour gérer ses lessives, le rangement de sa chambre, aller faire des courses ou tout simplement se reposer. Ensuite, elle explique que son ex-mari l'a appelée pour lui confirmer le versement de la pension alimentaire. Or, elle ne veut pas de ses sous, elle reçoit déjà de l'argent et si elle a besoin d'aide, elle le demandera bien elle-même. Elle s'est remariée pour refaire sa vie et non pour dépendre d'un homme financièrement. Elle est fière d'être indépendante, d'avoir mis en place les démarches pour parvenir à subvenir seule à ses besoins et ceux de

pas regarder par-dessus mon épaule. Je me sens plus légère ! Plus légère et plus heureuse, c'est la différence. [...] Je pourrais essayer d'aller à l'école, je peux faire ceci ou cela, je peux décider. » (Traduction personnelle).

⁵⁵ « Une fois que tu rêves, tout est possible. » (Traduction personnelle).

⁵⁶ « Je parlais un jour à mon père et il m'a dit : Tori, tu sais quoi ? Je peux te voir maintenant. Parce que tu as changé. Je ne te reconnaissais pas. J'avais l'impression que quelque chose te rongait de l'intérieur mais je ne le vois plus. Maintenant je peux te voir, je peux voir ma fille. Je peux juste voir la lueur sur ton visage, je peux te reconnaître maintenant. Mon père m'a dit ça. Et puis un jour je parlais à ma mère, elle m'a dit : tu sais quoi Tori ? Maintenant je te vois... la même chose ! » (Traduction personnelle).

⁵⁷ Ces « espaces-rencontres » sont proposés afin de permettre aux enfants de passer du temps avec le parent qui n'a pas obtenu leur garde (ici, le papa). Ils s'organisent dans différents locaux en dehors des foyers parentaux et sont surveillés par des professionnels (psychologues, éducateurs). Ils offrent donc un cadre sécurisé qui permet aux enfants de voir leur papa, tout en leur évitant (à eux et leur maman) de se confronter seuls à cet homme violent.

ses enfants (demande de revenu au CPAS, allocations familiales, allocations de mutuelle pour handicap), et ne veut surtout pas perdre cette indépendance nouvellement retrouvée.

« Y a des choses que je veux pas et que je dois faire mais ça m'embête, parce que j'aimerais faire ce que moi j'ai décidé et pas lui ou les autres. » (Daniella, extrait de discussion informelle du 09 février 2022).

Lise explique que ce qui embête le plus Daniella, c'est quand on lui impose les choses. Si elle décide, alors il n'y a pas de soucis. Le besoin d'indépendance grandissant qu'elle ressent accompagne manifestement cette restructuration. En affirmant son indépendance, elle affirme aussi sa liberté, ses propres besoins et envies, pas ceux que son mari estimait être les siens. Elle ne veut plus suivre les dires de personne, ne plus s'écraser devant quelqu'un et encore moins devant un homme. Par l'affirmation de son indépendance, elle cherche à reprendre possession d'elle-même, de sa personnalité et de sa subjectivité.

Gwenaëlle parle aussi de ce besoin d'indépendance qu'elle ressent. Lorsque Nathalia lui propose de lui verser l'argent qu'elle reçoit du CPAS toutes les semaines (et non plus tous les mois) pour l'aider à gérer son budget, elle refuse car c'est important pour elle d'essayer de se débrouiller seule. *« Je préfère d'abord voir moi si j'arrive à gérer et personnellement, si je vois le mois prochain que ça va pas alors je ferai comme ça. Je préfère essayer comme ça. » (Gwenaëlle, extrait d'entretien du 24 mars 2022).*

Avant d'arriver au Centre, elle devait constamment demander de l'argent à son compagnon car elle n'avait pas de revenus, elle ne recevait que les allocations familiales. Même si son compagnon acceptait généralement, elle est contente de pouvoir aujourd'hui bénéficier de son propre revenu grâce au CPAS. Elle peut maintenant gérer son budget comme elle l'entend. Elle dit que c'est « *con* » mais pour la première fois, elle est allée s'acheter de beaux sous-vêtements, chose qu'elle n'avait jamais osé demander à son compagnon. Ici, elle est indépendante financièrement et est donc de ce fait, plus indépendante dans de nombreux autres domaines (courses, transports, organisation, hobbies, etc). Aussi, cela nous montre une nouvelle fois à quel point l'aspect financier joue un rôle important dans le contrôle qui s'exerce sur elles.

Soudain elles ont des clés qui leur permettent de comprendre ce qu'elles ressentent, d'expliquer des comportements qui sont en fait des stratégies de survie, et de pouvoir en sortir, de ne plus être piégées par certaines réminiscences de leur mémoire traumatique qui leur imposent une pseudo-réalité, et de pouvoir faire le tri entre ce qu'elles sont et ce qui les colonise. (Salmona, 2017, p.18).

Partie II : La vie au sein de la Maison Maternelle

Chapitre 5 : Implication de l'équipe éducative

Les questionnements concernant l'équipe éducative ont été tardifs. Au départ du terrain, les questions s'attachaient uniquement aux violences conjugales vécues par les mamans. Cependant, au cours du troisième et dernier mois de terrain, une évidence apparaît : l'équipe éducative fait partie intégrante de ce terrain et ses membres doivent donc être considérés comme des interlocuteurs privilégiés. Indéniablement, leurs réflexions et interprétations font sens et sont tout autant constitutives de ce qui se déroule à la Maison Maternelle. Bien qu'elle ait été tardive, cette prise de conscience a permis de révéler l'implication de l'équipe et son importance sur le terrain.⁵⁸

Les membres de l'équipe (et les éducatrices plus particulièrement) proposent différentes actions auprès des familles accueillies. Dans le projet institutionnel de 2020, l'équipe identifie neuf missions principales qui sont en quelque sorte, le résumé des actions menées et de ce qu'elles visent à développer : être un lieu d'écoute et de sécurité ; aider les mamans au niveau de leurs démarches administratives, sociales et juridiques ; les ouvrir vers l'extérieur en leur proposant diverses animations, en élaborant et renforçant des ressources externes ; proposer des ateliers en interne autour des problématiques liées entre autres aux violences conjugales, au renforcement de l'image de soi et au bien-être ; proposer des ateliers plus éducatifs en collaboration avec diverses structures (planning familial, maison médicale) ; les aider à élaborer un projet personnel leur permettant de prendre en charge leur avenir ; les accompagner dans la mise en pratique des démarches liées à leurs projets ; préparer la grossesse des futures mères et les soutenir ; enfin, les accompagner dans l'éducation de leurs enfants et favoriser la relation mère-enfant quand cela s'avère nécessaire. Pour les missions plus spécifiques (comme les problèmes médicaux ou ceux liés à un éventuel mauvais traitement sur un enfant), le Centre collabore

⁵⁸ Il aurait été nécessaire de considérer les membres de l'équipe comme des interlocuteurs privilégiés dès le début du terrain. Au lieu d'être explorées durant trois mois, ces questions n'ont été explorées qu'un mois. Pour pallier cette inclusion tardive, j'ai consacré la dernière semaine de terrain à réaliser des entretiens avec les éducatrices de jour et les deux gestionnaires.

avec d'autres institutions et associations spécialisées dans ces problématiques : la Croix-Rouge, la police, le SAJ., S.O.S. Enfants, les services de post-hébergement, etc. L'équipe collabore également avec diverses structures pour organiser des animations, activités et excursions pour les hébergés : lecteurs de contes, professeurs de danse, esthéticienne à domicile, etc. Ils font également appel aux supermarchés et grandes surfaces de la région afin de fournir de la nourriture moins chère aux mamans. Ils bénéficient également de dons de jouets, vêtements, meubles, etc. En plus d'organiser ces activités et d'assurer le bon déroulement de chaque mission, l'équipe tente de se renouveler constamment afin de s'adapter aux nouvelles problématiques qu'elle peut éventuellement rencontrer ; chaque membre de l'équipe (et surtout les éducatrices) suit donc régulièrement des formations centrées sur les violences familiales. Elles sont très impliquées dans la vie du Centre et mettent également de nombreux outils et techniques en place. Ceux-ci servent d'une part à l'équipe elle-même et d'autre part aux mamans et familles accueillies.

Outils et techniques mis en place pour une meilleure cohésion d'équipe

« Le bien-être de l'équipe est important parce que nous on pense pas beaucoup à notre bien-être aussi. Au fur et à mesure avec les années, parfois on néglige un peu l'équipe et voilà il faudrait parfois mettre des choses en place pour l'équipe. » (Éline, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

« Bon alors, au niveau de l'équipe moi c'est vraiment qu'il y ait... ça c'est clair, c'est qu'il y ait une bonne collaboration, une bonne entente ; que même si elles sont pas toujours d'accord entre elles, on n'est pas toujours d'accord entre nous et ça c'est tout à fait normal mais que en tout cas, un, les mamans ont pas à être au courant des désaccords qu'il peut y avoir entre les personnes dans l'équipe, et que il y ait vraiment une cohésion d'équipe, ça pour moi c'est super important. » (Lauraine, extrait d'entretien du 21 avril 2022).

« D'un point de vue équipe, une bonne cohésion avec justement le fait que on puisse se dire les choses, qu'on puisse aller dans la même direction. Par rapport au quotidien qu'on puisse tous répondre de la même façon, qu'il y en ait pas un qui dise oui et l'autre non, et là on en vient aussi à ce qu'il y ait une bonne communication entre nous c'est très très important. Le respect de l'autre aussi et qu'on puisse tout se dire sans se fâcher parce que bah évidemment on arrive toutes avec notre éducation, nos valeurs, nos bagages et des fois on peut être pas forcément en accord avec certaines façons de faire, certains accompagnements, bah je pense que c'est bien de pouvoir le dire, donc ne pas avoir peur de le transmettre à un ou plusieurs membres de l'équipe et que celui qui l'entend puisse l'entendre aussi. Pour cette bonne

cohésion d'équipe je pense qu'il faut une ouverture d'esprit, de la communication, de la remise en question. Et je pense qu'on est une équipe qui fonctionne, où on est tous dans cette dynamique-là. » (Nathalia, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Ces différents professionnels évoquent ici ce qui leur importe le plus dans la dynamique d'équipe. Chacun révèle dans son discours que la collaboration et la cohésion d'équipe sont indispensables pour assurer un accompagnement optimal. Pour les maintenir, différents outils ont été et sont encore aujourd'hui mis en place.

Le premier jour de terrain, Aurélie ouvre son ordinateur et se rend sur le logiciel du Centre appelé « Lara ». Il est conçu pour permettre une meilleure communication entre les membres de l'équipe afin de gérer au mieux les différentes actions menées auprès des hébergés. On y retrouve la fiche d'identité de chaque hébergé et l'équipe prend le temps, chaque jour, de prendre note de ce qui s'est passé pendant la journée : s'il est survenu un incident, si un médecin a donné de nouvelles instructions ou encore les rendez-vous prévus. Toutes les informations sont ainsi réunies au même endroit, ce qui permet d'assurer un suivi plus clair et rigoureux.

Le lendemain a lieu la première réunion d'équipe. Celle-ci se déroule deux fois par mois, à raison de trois heures par réunion. « À l'ordre du jour : tous les points permettant l'accompagnement optimal de nos mamans et de leurs enfants dans l'idée d'un mieux-être et d'une mise en autonomie future adaptée à la situation de chaque configuration familiale. » (Équipe éducative de la Maison Maternelle, Projet institutionnel, 2020, p.12)⁵⁹. Ainsi, toute l'équipe se réunit afin d'aborder le cas de chaque maman et de chaque enfant (son évolution depuis la dernière réunion, les choses importantes qui se sont passées dans leur vie, leurs rendez-vous médicaux, leur parcours professionnel, scolaire, etc.) ainsi que différents points sur l'organisation générale du Centre (nouveau partenariat, activités proposées par d'autres institutions, portes ouvertes d'autres centres, etc.). Cette réunion est très importante pour l'équipe car elle permet de centraliser toutes les nouvelles informations, de se remettre en tête les rendez-vous importants, de ne pas oublier les documents administratifs importants ou encore de se remettre à jour en cas d'absence. Elle permet ainsi à l'équipe d'être sur le même diapason face aux hébergés afin de faciliter la collaboration avec ceux-ci. Elle est également le moment de proposer de nouvelles idées

⁵⁹ Document interne au Centre.

(pour les hébergés ou l'équipe), d'organiser des événements et activités, d'exprimer ses désaccords ou de tenter de solutionner une problématique difficile à résoudre.

Dans le courant du mois de mars, l'équipe ajoute à cela des « réunions-relais », plus courtes mais plus ponctuelles. Il s'agit de faire une petite réunion d'environ une heure tous les matins avec les professionnels présents.

« Je m'occupe pas du pédagogique mais ce que je remarquais, justement parce que j'ai pas la tête dans le guidon on va dire, ce que je remarquais c'est que, vu que tout le monde ne commence pas en même temps et donc ce que j'ai remarqué et c'est flagrant ici, c'est que les gens arrivent et hop ils s'arrêtent chez Jeanne, ils s'arrêtent chez Lauraine, puis il s'arrête près d'Aurélié et puis de chez Aurélié tout le monde repartait chez les éducs et recommençaient. Et donc, il y avait une multitude de micro-réunions, de répétitions d'informations, de remontées d'informations et on constatait qu'un moment donné bah les gens remontaient l'info en général mais pas de manière assez précise ou du moins, la remontait avec son ressenti. Et donc, au bout du maillon quand il était 13-14h, cette information ne correspondait plus précisément à ce qui avait été dit au relais de 8h du matin, entre celle de nuit et celle qui commençait. » (Alban, extrait d'entretien du 20 avril 2022).

Les autres membres de l'équipe (du moins celles avec qui j'ai eu un entretien) sont du même avis qu'Alban. Claire ajoute :

« En fait, la grande réunion du mardi elle est intéressante parce que on voit sur le long terme les rendez-vous des mamans mais y a rien à faire, une fois qu'on est dans le quotidien on oublie parfois ce qu'elles ont prévu et donc ça (les réunions relais) permet quand même de recenser les informations et d'avoir tout ce qui faut pour la journée donc à ce niveau-là c'est super intéressant. [...] Pour pouvoir optimiser notre temps, pour savoir clairement quoi faire de la journée, ne pas oublier des informations importantes et pour éviter justement la perte de temps en allant voir Jeanne pour qu'est-ce qu'il en est de l'administratif de cette maman ? Qu'est-ce qui s'est passé ce week-end ? Et avoir finalement aussi des répétitions entre les différents intervenants que tu vas voir et donc simplement, dans un but d'économiser le temps et que ce soit plus rentabilisé et aussi éviter après ces discussions plus informelles qui peuvent découler. Donc ça permet ça aussi, de vraiment rester sur un truc de réunion : on s'attarde sur ce qui est important et on ne divulgue pas d'informations non-pertinentes. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Un autre point très important, outre la collaboration et la cohésion, est la remise en question. Ces réunions-relais permettent également d'avoir davantage de moments pour s'exprimer sur les difficultés ou désaccords rencontrés. Elles sont conçues pour permettre une analyse quotidienne des éventuelles nouvelles problématiques et donc une adaptation

rapide et efficace des outils mis en place et des actions menées. L'auteure Bouve (2007) affirme qu'il est essentiel que les professionnels de ces institutions portent un regard curieux, renouvelé et inventif sur leurs pratiques et leurs discours.

« Y a des publics plus difficiles que d'autres. Alors aujourd'hui on a un groupe facile mais on a connu des groupes assez durs. Alors parfois, j'ai un peu du mal à entendre : oui mais on n'est pas capables alors on va orienter l'hébergée ailleurs. J'ai l'impression qu'on veut pas taper sur le clou, ou se dire : je me réinvente, personnellement, en tant que professionnel(le) du milieu pour justement peut-être mettre d'autres pistes d'interactions avec l'hébergée ou d'autres outils qui vont accrocher l'hébergée à être captée et à se remettre dans le droit chemin. J'aime bien que les équipes se réinventent en permanence pour apporter un maximum et que chaque hébergée qui sorte de chez nous ait acquis quelque chose et soit porteur quand elles sont à l'extérieur. Dans chaque être humain y a un minimum que tu pourrais améliorer je pense, ou rendre un peu plus solide on va dire. » (Alban, extrait d'entretien du 20 avril 2022).

Les membres de l'équipe sont invités à se remettre constamment en question et à adapter la pratique de leur métier en fonction des particularités des hébergés. Pour inciter à cette remise en question, chaque année, le projet institutionnel et le règlement d'ordre intérieur sont discutés en vue d'une éventuelle modification en fonction des changements institutionnels, de l'environnement social ou encore des nouvelles problématiques rencontrées. Aussi, les éducatrices expliquent qu'une fois par an, elles ont une « évaluation » en présence d'Alban et Lauraine : un moment pour faire le point (personnel et professionnel) sur l'année qu'elles viennent de vivre à la Maison Maternelle.

« Une fois par an, tu fais un peu une évaluation de ton parcours en Maison Mat., de tes objectifs, de ce qui est compliqué, plus difficile, plus facile ou de ce que tu aimerais mettre en place comme projets. Et c'est aussi éventuellement à ce moment-là qui y a les retours aussi de la direction sur ton travail. C'est vraiment une discussion c'est pas du tout comme on pourrait l'entendre, une évaluation tu vois où on va te dire : ça c'est pas bien, ça c'est pas bien fait. C'est plutôt voilà, suggérer des choses en collaboration en se disant que voilà ça on a vu que c'était plus compliqué est-ce que ça te dirait plutôt de changer et que toi tu t'attardes sur ce côté-là de la problématique. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Outils et techniques mis en place pour les femmes accueillies

La demande d'accueil est généralement téléphonique et se fait souvent par l'intermédiaire d'une assistante sociale. Lors de ce premier contact, l'équipe analyse la demande afin d'évaluer si elle est en adéquation avec les missions définies. Si ce n'est pas le cas, la personne est réorientée vers des services plus adéquats. Si c'est le cas, un rendez-vous est

fixé avec la maman concernée pour un entretien et une visite de l'institution en vue d'une éventuelle admission. Ces femmes et enfants arrivent fragilisés et en souffrance, la première étape est donc de les mettre en confiance, de leur offrir un cadre de vie bienveillant. À ce moment, ils ne sont pas encore en mesure d'envisager des projets d'avenir. Après quelques jours, les professionnelles du Centre commencent à proposer diverses activités aux nouveaux hébergés.

« Notre rôle est de jouer les gens de terrain, pour encadrer un public en difficulté, pour les écouter, les épauler, communiquer avec eux. [...] Puis est né le dynamisme de faire des activités, on s'est dit : on n'est pas un hôtel où on a des hôtesse qui donnent la clé, chambre 7 et puis ton job est fini. Non, il faut nourrir tout ça pendant la journée, faut occuper le temps des gens intelligemment. » (Alban, extrait d'entretien du 20 avril 2022).

Les premiers jours sont un temps d'adaptation au milieu d'accueil. Ils servent à établir un lien de confiance avec l'équipe et à apaiser ces femmes. Par la suite, il est indispensable de mener diverses actions. Pour entamer le travail qui va être développé avec la maman durant son séjour, l'équipe commence par discuter de sa situation. Au terme de cette discussion, une éducatrice de référence pour la famille est désignée. Le rôle de cette dernière est de se concentrer sur ces hébergés en particulier afin de repérer plus aisément les problèmes et actions à mener en conséquence. Pour commencer, l'équipe établit un projet d'accompagnement individuel pour la maman. Il est réalisé en collaboration avec elle et en prenant en compte ses différentes attentes et capacités. Il est aussi discuté en réunion d'équipe et peut changer d'orientation au cours du séjour pour s'adapter à chaque nouvelle situation. Ce projet consiste à assurer aux mamans une assistance pédagogique, financière, sociale, administrative et judiciaire afin qu'elles puissent régulariser leur situation et évoluer dans la gestion de leurs difficultés. Établir un tel projet sur le long terme offre également à ces femmes la possibilité de redevenir les actrices de leur propre destin et participe donc à leur restructuration.

Outils pour la vie en communauté

Ce matin, il ne se passe pas grand-chose. Les mamans sont dans leur chambre avec les enfants, en formation ou au travail. Les éducatrices présentes sont dans le bureau et discutent du conflit entre Gwenaëlle et Daniella à propos des tâches (chaque maman doit effectuer des tâches ménagères, leur répartition est expliquée plus loin dans le chapitre). L'équipe a établi une règle concernant ces dernières : elles doivent obligatoirement être réalisées entre 20h et 21h tous les jours. Les douches doivent donc être prises avant cette

heure pour être ensuite nettoyées. Cependant, Gwenaëlle explique que Daniella a lavé ses enfants après 21h et qu'elle a donc tout sali à nouveau. Le lendemain, elle n'a pas pu commencer avant 20h45, elle s'était levée très tôt et était donc très fatiguée. Comme les heures sont précisées dans le règlement, elle se sent tout à fait légitime de demander aux éducatrices de les faire respecter. Les règles de vie en communauté sont indispensables. Lorsqu'une maman ne les respecte pas, ça casse la dynamique de bonne entente et ça crée des conflits.

En outre, Gwenaëlle a beaucoup de mal à tisser des liens avec Daniella. Parfois, elle n'ose pas descendre car elle sait que Daniella se trouve dans les pièces communes. Ce qui l'embête le plus dans son comportement, c'est sa manière de s'adresser aux enfants. Elle peut être brusque, voire agressive lorsqu'elle s'adresse à eux. Quand il s'agit de ses propres enfants, cela chamboule Gwenaëlle qui ne comprend pas comment elle peut leur parler de cette façon. Ça lui fait mal au cœur mais comme il ne s'agit pas de ses enfants, elle ne peut pas intervenir. En revanche, ce qui la dérange vraiment, c'est quand elle se permet de parler de la même manière à Elliot, d'autant plus qu'elle cherche à lui offrir un climat de calme et d'amour. Quand ça arrive et qu'elle en est témoin, ça la met hors d'elle. Cependant, elle se dit que Daniella sera bientôt partie et préfère l'éviter au maximum en attendant son départ plutôt que de discuter de ce problème avec elle. Bien que ce dernier pèse beaucoup sur Gwenaëlle, elle préfère l'ignorer et se tenir loin d'elle plutôt que de créer des conflits. Les mamans du Centre ont des sensibilités, des valeurs et des manières de faire qui peuvent s'avérer très différentes les unes des autres et ces différences peuvent être difficiles à négocier et peuvent impacter le vivre-ensemble. Les personnes accueillies ont également des parcours de vie différents et proviennent de toutes cultures et régions du monde. Pour les éducatrices, il est important de soutenir les mamans dans leur apprentissage « de règles de vie en communauté, du savoir-vivre ensemble et du respect de l'autre. » (Équipe éducative de la Maison Maternelle, Projet institutionnel, 2020, p.14).

Avec la pandémie de covid-19, la vie en communauté s'en est vue d'autant plus complexifiée (jusqu'à la fin du premier mois de terrain, quand les réglementations gouvernementales se sont assouplies). Certaines règles ont été adaptées et de nouvelles ont été ajoutées : se laver les mains, respecter les distances, porter le masque dans les communs, mise en place d'horaires personnels pour les douches et la cuisine ou encore, mise en quarantaine en cas de contact à risque. Comme les mamans vivent dans le même lieu avec six autres familles, ces règles n'ont pas de sens pour elles. Lors des rappels de celles-ci par Nathalia, elles acquiescent mais font également comprendre qu'elles en ont

marre de respecter ces réglementations qu'elles jugent absurdes. Elles se déconcentrent à plusieurs reprises, lèvent les yeux au ciel, parlent beaucoup entre elles et écoutent à peine Nathalia.

La vie en communauté peut donc s'avérer extrêmement compliquée. Pour que la cohabitation se déroule au mieux, les membres de l'équipe éducative ont mis en place (et mettent encore en place) de nombreuses règles de « *savoir-vivre* » sur lesquelles elles insistent régulièrement : bien que les éducatrices soient là pour accompagner et conseiller les mamans, ces dernières doivent préparer seules le repas pour elles et leurs enfants (ou à plusieurs si elles ont un arrangement entre elles) et gérer leur budget ; toutes les personnes vivant ou travaillant au Centre doivent respecter les convictions religieuses et idéologiques des autres (l'heure de fermeture des cuisines est par exemple adaptée pendant le Ramadan afin de permettre aux personnes de religion musulmane de s'alimenter après 20h ; chaque femme est responsable de l'ordre et de la propreté de sa chambre, si ce n'est pas respecté, les éducatrices vont tenter de sensibiliser la personne à l'hygiène et à l'importance de vivre dans un endroit propre et sain. Outre ces quelques exemples, de nombreuses autres règles ont été mises en place. Elles sont toutes rassemblées dans le règlement d'ordre intérieur que chaque maman est tenue de lire dès les premiers jours de son arrivée.

En plus de ces réglementations, Nathalia anime le « *conseil (ou réunion) des hébergées* » tous les lundis soir. Il a lieu dans la salle-à-manger, sans la présence des enfants et est obligatoire pour toutes les hébergées. Elles y abordent les propositions d'activités, les événements extérieurs, les problèmes techniques et d'intendance, les informations sur les animations prévues, les réunions à thèmes, les ateliers, les activités et enfin, la répartition des tâches ménagères (chaque maman a une zone des communs à nettoyer pendant une semaine et puis ça tourne). Elles abordent aussi tous les problèmes qui peuvent survenir suite à la vie en communauté et aux soucis de cohabitation. C'est un moment où les mamans cherchent ensemble, avec l'éducatrice, des solutions aux difficultés rencontrées.

Outils thérapeutiques

Comme vous l'aurez compris, les situations de violences conjugales peuvent avoir de lourds impacts. Ces femmes arrivent déstructurées, décousues et certaines ont besoin d'entamer un travail thérapeutique avec une psychologue pour se restructurer personnellement et émotionnellement. Aurélie, la psychologue, propose des entretiens individuels pour que ces mamans puissent exprimer ce qu'elles ont vécu, libérer leurs

émotions et réfléchir à celles-ci afin d'être mieux outillées quand elles partiront de la Maison Maternelle. À travers ces entretiens, les mamans peuvent aborder les différentes problématiques liées aux situations de violences conjugales et tenter de les résoudre avec l'aide d'une professionnelle.

Aussi, un jeudi sur deux en fin de matinée, Aurélie et Claire (éducatrice mais psychologue de formation) organisent un « *atelier violences conjugales* » (un groupe de parole collectif autour des violences conjugales) pour les mamans qui en ressentiraient le besoin. Les thèmes diffèrent d'atelier en atelier : les émotions, les stratégies de protection, les impacts sur les enfants, la déculpabilisation, etc. Souvent, elles amènent les mamans à ouvrir la discussion en utilisant différents supports, comme des films ou des dessins, à partir desquels elles leur posent plusieurs questions. Le premier atelier observé sur le terrain porte par exemple sur les émotions. Les mamans doivent identifier les émotions qu'elles ont pu ressentir à certains moments de leur vie : la rencontre de leur ex-mari, le départ de cette situation de violences ou l'arrivée à la Maison Maternelle. Il n'y a aucune obligation mais l'équipe préfère que les mamans y participent pour libérer leur parole et prendre ainsi conscience de leurs émotions, des situations qu'elles ont vécues et ce qu'elles impliquent.

Outils de revalorisation et estime de soi

L'image et l'estime que ces femmes ont d'elles-mêmes ont été mises à mal. Les violences qu'elles ont affrontées leur ont fait perdre toute confiance en elles. Ainsi, ces entretiens et ateliers sont également mis en place afin de permettre à ces femmes de se sentir revalorisées. À travers ces échanges, elles peuvent reprendre confiance en elles, en leur statut de femme et de maman. Ils visent à entamer un travail sur leur restructuration personnelle en leur permettant de se sentir plus fortes et de prendre conscience de leurs ressources. Le travail de l'équipe autour de l'estime de soi est également mené de façon journalière et au cours des « *ateliers bien-être et esthétique* ». En effet, les autres jeudis, des ateliers bien-être sont organisés : massage, coiffure, céramique, poterie, maquillage, huiles essentielles, etc. Pour l'équipe, il est important qu'elles reprennent soin d'elles-mêmes pour se restructurer et ré-affronter le monde. Aurélie voulait que les mamans aient également un moment au calme pour se retrouver en tant que femme, se restructurer sans pour autant aborder ces situations difficiles à évoquer.

Le 24 février, pour l'atelier bien-être des mamans, Aurélie et Claire n'ont rien préparé car le CPAS organise des ateliers de création d'objets en céramique dans leurs locaux. Barbara, Bérénice et Bachira y participent et s'asseyent à la même table pour commencer leurs

réalisations. Elles papotent, se demandent des conseils, se font des compliments sur leurs œuvres et rient beaucoup. Toutes trois disent que c'est vraiment très relaxant comme exercice, que ça demande de la concentration et que c'est chouette pour se détendre.

Le 08 mars, à l'occasion de la journée internationale des droits des femmes, Nathalia et Éline organisent un atelier de revalorisation. Daniella, Bachira, Enora et Barbara y participent mais les autres sont absentes. D'abord, Nathalia explique ce qu'est la journée des droits de la femme, comment le concept est né, le processus qui l'a fait apparaître et son histoire en général. Puis, elle demande à chaque maman de s'écrire une lettre à elle-même pour s'exprimer ce qu'elle ressent et ce qu'elle a sur le cœur. Chacune la lit ensuite à haute voix. C'est un moment riche en émotion, tout le monde pleure. Même Enora s'ouvre complètement alors qu'elle est généralement peu loquace et qu'elle ne participe pas beaucoup aux ateliers à cause de ses horaires de travail. Elle prend l'exercice au sérieux et finit elle aussi par se laisser aller dans l'écriture de ses émotions.

Toutes ces actions menées auprès des hébergées participent à maintenir ces dernières dans le processus de sortie et de restructuration qu'elles ont entamé. Elles offrent différents cadres dans lesquels sont proposés une multitude d'outils afin que les mamans puissent les réutiliser plus tard si elles en ressentent le besoin. Les conseils et apprentissages proposés dans ces activités, ateliers pratiques, thérapeutiques et de revalorisation sont la boîte à outil de leur restructuration personnelle. Grâce à cette dernière, elles peuvent progressivement acquérir différentes pratiques et savoirs-faires qui faciliteront la gestion de leur vie et celle de leurs enfants.

« Il faut à la fois les accompagner mais en même temps, il faut aussi leur donner des outils pour qu'elles puissent s'en sortir après toutes seules. Mais voilà, je trouve que l'équipe met plein de chouettes choses en place avec les ateliers et tout ça qui sont mis en place, que ce soit des choses plus ludiques avec Éline ou que ce soit les groupes de paroles, fin voilà je trouve qu'elles font vraiment du très chouette boulot, vraiment. » (Lauraine, extrait d'entretien du 21 avril 2022).

La définition du métier d'éducateur proposée par l'auteur M. Lemay a ici beaucoup de sens :

Dans le cadre d'une équipe plus ou moins élargie, il vise par sa manière d'être et sa manière de faire à constituer un lien privilégié de création, d'expression, de réalisation, d'identification et de projection permettant, par sa présence affective, efficace, influente et significative, de proposer à un sujet en difficulté un champ

d'expressions sociales l'invitant à se définir et à se redéfinir dans son identité personnelle vis-à-vis d'un groupe social donné. (As cited in Cambon, 2009, p.19).

Principes fondamentaux portés au travers de ces outils

Nécessité de l'autonomisation

Comme vous l'avez vu, les réunions-relais mises en place facilitent la communication des informations et la cohésion d'équipe. Leur objectif réside également dans la volonté d'améliorer l'organisation concernant les différents rendez-vous (ou les départs, les arrivées, les anniversaires et autres événements) des mamans et enfants afin d'améliorer à son tour la dynamique d'autonomisation qui leur est destinée. En discuter tous les jours permet de garder en mémoire les rendez-vous du jour et du lendemain et de mettre des choses en place (ateliers, préparer les documents administratifs avec elles, leur fournir un calendrier ou un agenda, leur montrer les trajets en train ou en bus, etc.) pour aider les mamans dans leur organisation quotidienne et les accompagner, leur montrer comment faire afin qu'elles puissent le refaire seule par la suite et ainsi gagner en autonomie.

« Notre rôle à nous en fait c'est de vous stimuler à l'autonomie ». (Nathalia, extrait de discussion informelle du 14 mars 2022).

Cette nécessaire autonomie est systématiquement placée au centre de chaque réflexion concernant les problématiques rencontrées. Chaque action, chaque activité organisée est pensée en fonction de cette autonomie. Elles doivent fournir des apprentissages, des techniques et des pratiques que les mamans pourront réutiliser pour se débrouiller seule une fois parties du Centre. Par exemple, si une maman a des problèmes avec son budget, les éducatrices vont mettre en place différentes aides : tableaux de dépenses, épargnes obligatoires ou encore, l'accompagner et la conseiller durant ses achats. Elles ne vont pas en faire la gestion à sa place et ne seront pas toujours derrière elle pour surveiller ses comptes. L'objectif est que, progressivement et dans la mesure du possible, la maman apprenne à gérer elle-même ses dépenses.

Le mardi 22 mars au matin, alors que le silence règne dans le bureau, le téléphone se met à retentir. Bachira appelle Nathalia pour lui demander si un membre de l'équipe peut venir la chercher en fin de journée, à la sortie de son rendez-vous à l'hôpital. Si elle prend le bus pour rentrer, elle ne sera pas là à temps pour aller chercher Adam à l'école qui devra aller à la garderie. Étant donné que la garderie est justement une solution pour pallier ce genre d'imprévu, Nathalia refuse. Elle veut maintenir cette maman dans l'apprentissage

progressif d'une autonomie quotidienne et complète. Pour ce faire, Bachira doit justement mobiliser les solutions extérieures au Centre qui s'offrent à elle.

« Et comment elles feront quand elles seront toutes seules chez elle ? Qu'on ne sera plus là pour aller les chercher ? Ça sert à rien de faire tout pour elle, plus tard elle devra se débrouiller, prendre le bus ou trouver quelqu'un pour venir la chercher donc il faut qu'elle commence maintenant à apprendre à se débrouiller sur ce genre de choses ». (Nathalia, extrait de discussion informelle du 22 mars 2022).

Selon Nathalia, faire les choses à la place de ces femmes ou accepter la moindre de leur demande ne les fera pas évoluer et ne participera pas à leur restructuration personnelle. Si elles ne font rien par elles-mêmes, elles n'assimileront jamais les outils et apprentissages qui leur permettront de vivre seules, sans accompagnement. Face à ces demandes « d'assistance », les membres de l'équipe éducative (et Nathalia spécialement) se posent donc constamment la question de cette autonomisation primordiale. Elles veulent que les mamans se rendent compte que dans quelques mois, elles seront seules avec leurs enfants et n'auront plus le soutien constant d'une équipe de professionnelles pour les guider, les conseiller ou les soulager dans leurs occupations. Il est inconcevable de les rendre plus dépendante qu'à leur arrivée. Un rôle important de l'équipe est donc de montrer, d'apprendre et d'offrir de nombreux outils, techniques, pratiques et savoirs-faires aux mamans afin qu'elles puissent se les réapproprier et ainsi parvenir à vivre seules.

« Je trouve qu'on a un rôle à jouer avec les parents justement, la maman. Quand elles arrivent ici, pour moi, même si c'est trois mois, c'est notre rôle de tout tout leur donner pour qu'elles aient le plus d'outils possibles pour partir tu vois, comme les autonomiser et arrêter de faire tout pour elle. Il faut que tu sois une adulte responsable maintenant, que tu puisses appeler l'école pour inscrire ton enfant, faut que tu puisses prendre un bus, faut que tu puisses... Fin tu vois, on a tendance à tout faire à leur place et mais là on leur apporte quoi en fait ? » (Nathalia, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Confiance et inclusion

Le lundi 04 avril, une nouvelle maman arrive au Centre en fin de journée. Elle s'appelle Simone, a quatre enfants et ne parle que roumain et anglais. Nathalia est rapidement désignée comme étant son éducatrice de référence. Cependant, elle ne parle pas anglais et rencontre donc beaucoup de difficultés pour entrer en communication. Elle ressent un certain blocage, une fermeture face à cette nouvelle maman. Aurélie tente de la rassurer et lui explique que ce sentiment est probablement dû à la barrière de la langue qui n'est pas facile à gérer pour Nathalia. Elle a besoin d'un interprète pour se faire comprendre (et la comprendre) et a donc beaucoup de difficultés à instaurer la relation de confiance si

importante dans les premiers jours. Heureusement, elle passe régulièrement par ses enfants (qui parlent tous français) pour se faire comprendre et peut donc entamer la création de liens de confiance avec eux.

« Ça m'énerve de ne pas parler anglais tu sais. Dans mon métier je me rends compte que c'est un vrai frein. Ça crée une barrière dans tes relations. » (Nathalia, extrait de discussion informelle du 04 avril 2022).

Pour que Simone se sente directement à l'aise dans le groupe, Nathalia demande à Tori de traduire toute la réunion du soir en anglais. Elle doit comprendre et sentir qu'il est important pour l'équipe qu'elle se sente incluse dans la dynamique de la Maison Maternelle. La notion d'inclusion est indissociable de celle de confiance : il est indispensable qu'elle se sente intégrée pour accorder sa confiance à l'équipe et ainsi se laisser accompagner et soutenir dans ce parcours qu'elle entame. L'équipe fait preuve d'empathie, est constamment à l'écoute des mamans et les incite à participer au plus d'activités possibles. Aussi, elle les accepte telles qu'elles sont, avec leurs bagages, leur religion ou leurs origines. Sans ces liens de confiance et cette inclusion à la Dynamique de la Maison Maternelle, elles ne font plus appel au soutien proposé par l'équipe et le travail mis en place risque donc d'être inefficace, voire de s'écrouler.

Ces principes de confiance et d'inclusion sont si importants pour Nathalia et les autres membres de l'équipe qu'elles ne supportent pas qu'une maman puisse les mettre en doute. Paola doit déménager ses affaires dans une plus petite chambre pour laisser la place à une nouvelle maman qui a un enfant plus âgé et qui a donc besoin de plus d'espace. Bien qu'elle en ait été avertie dès le premier jour, elle prend très mal la nouvelle et se confie à Nathalia sur ses ressentiments. Elle explique qu'elle en a marre de la discrimination et qu'elle veut donc partir. Daniella et Bachira auraient selon elle les plus grandes chambres parce qu'elles ne sont pas noires. Nathalia est abasourdie et blessée par ses propos. Elle insiste sur le fait que ce n'est absolument pas le cas et ça lui tient beaucoup à cœur que Paola le comprenne. L'équipe éducative est là pour accompagner et soutenir chacune d'elle, peu importe ses origines. Si Daniella et Bachira ont les plus grandes chambres, c'est parce que Daniella a six enfants et que Bachira a besoin de beaucoup d'espace pour elle et son fils à cause de son cancer. Nathalia essaye de pousser la discussion vers le positif et de montrer que la dynamique du Centre rejette toute forme de discrimination. C'est important pour elle de déconstruire cette idée car elle prête attention à ce qu'il n'y en ait pas, ni de la part de l'équipe, ni de la part des autres hébergés.

Lors de la réunion du lendemain, Nathalia explique au reste de l'équipe ce qui s'est passé. Toutes ressentent la même chose, elles sont blessées et déçues d'être vues comme des personnes discriminantes. Cette accusation remet en question leurs valeurs et principes professionnels non seulement, mais également personnels. Elles se donnent corps et âme dans leur travail et cette accusation est donc insupportable pour elles. Catherine évoque même l'idée selon laquelle elles sont vues dans ces moments comme des personnes sans cœur, inhumaines, qui ne se préoccupent guère des hébergés.

Catherine : « Ab non hein on est pas humaine! »

Aurélié : « Mais c'est horrible! »

Lauraine : « Ab moi je l'ai là hein ! Ça me rend furieuse cette accusation, c'est tout à fait contraire à l'équipe. »

Nathalia : « Si on était racistes, on travaillerait pas ici quoi... » (Extrait de discussion informelle du 29 mars 2022).

Importance de la collaboration

« Là c'est des mamans bienveillantes, super propres, etc. Mais y a des groupes où ça se passe moins bien, où elles nous manquent clairement de respect et là on doit mettre des avertissements quoi. » (Nathalia, extrait de discussion informelle du 05 avril 2022).

Lorsqu'elles sont face à des femmes qui ne respectent pas le règlement ou qui ne se tiennent pas au projet individuel établi, les éducatrices leur adressent un avertissement. Au bout du troisième, elles estiment que la collaboration avec la maman concernée devient impossible et qu'elles ne sauront donc plus lui apporter leur soutien, ni l'accompagner dans sa restructuration. Il est donc préférable qu'elle s'en aille afin de laisser la place à une maman prête à collaborer. Lorsque la fin de séjour est signifiée, la personne en est informée par Lauraine, la directrice et reçoit un courrier notifiant la date de fin du séjour et les motifs de cette expulsion. Les délais de départ sont toujours prévus pour laisser le temps à la personne de trouver une autre solution d'hébergement (avec l'aide de l'assistante sociale).

Le lundi, la réunion des hébergées est censée commencer à 20h. Cependant, il arrive souvent que certaines mamans ne descendent pas à l'heure. Nathalia est agacée quand les mamans ne sont pas prêtes à temps car elles savent que tout (devoirs, douches, soupers, mise au lit des enfants) doit être fait avant 20h. Le premier jour de terrain, Daniella arrive avec plus de 15 minutes de retard à la réunion. Pour Nathalia, c'est inacceptable et surtout irrespectueux envers elle et les autres mamans qui n'ont pas forcément envie de finir plus

tard. Lors du dîner du lendemain, l'équipe en parle beaucoup : elle coupe la parole, sa chambre est sale, elle ne range pas les affaires de ses enfants, ne les surveille pas, ne respecte pas les horaires et passe son temps sur GSM au lieu de gérer ses tâches. Au fil du terrain, je remarque qu'il y a beaucoup de tensions entre l'équipe et Daniella.

Un vendredi du début du mois d'avril, j'aide Daniella à ranger et nettoyer sa chambre pendant toute une après-midi. Le soir même, elle est à nouveau dans un état « *catastrophique* ». Nathalia prend donc les choses en main et passe toute la journée du dimanche à nettoyer à nouveau sa chambre. Le soir même, quand Clara veut aller admirer le travail réalisé, elle n'en revient pas, la chambre n'a l'air ni rangée, ni nettoyée. En quelques heures, la chambre était à nouveau sale et encombrée. L'équipe est très agacée par ce comportement pourtant, Daniella ne vit pas ça comme un manque de collaboration, son discours est tout à fait différent :

« C'est difficile avec six enfants, avec deux ados et quatre tout petits, ils rangent pas eux. Elles comprennent pas, elles sont tout le temps sur mon dos mais c'est pas facile. Avec mon handicap et ma formation qui me prend encore plus de temps qu'avant... ». (Daniella, extrait de discussion informelle du 09 mars 2022).

Parfois, l'incompréhension entre l'équipe et la maman devient si importante qu'elle rend le travail réalisé au Centre extrêmement compliqué, tant pour l'équipe que pour la maman. Cette divergence grandissante ne favorise de toute façon pas sa volonté de collaboration. C'en est donc trop pour Clara qui, après y avoir mûrement réfléchi, lui adresse son troisième avertissement. Son contrat prend donc fin sans possibilité de prolongation. Jeanne, Lauraine, Aurélie et Lise lui annoncent la nouvelle et commencent à organiser son départ. Jeanne lui trouve une place dans une autre maison d'accueil de la région. L'équipe pense que dans cette maison, elle sera mieux encadrée et ses enfants aussi : les repas sont préparés tous les jours par des professionnels et les éducateurs vérifient et rangent les chambres tous les jours avec les hébergés (qui ne sont d'ailleurs plus uniquement des femmes et des enfants car elle accueille également des hommes).

« C'est vraiment dommage pour les enfants hein mais quand y a pas de volonté, de collaboration de la part de la maman, c'est pas possible de les garder. Faut donner la chance à une autre maman qui est motivée et prête à collaborer. Elle se fout de nous Daniella... » (Éline, extrait de discussion informelle du 09 mars 2022).

Chapitre 6 : Attention centrée sur le rôle de maman

Au début du mois d'avril, quelque chose me frappe : l'utilisation du mot « maman ». À chaque fois que je parle de ces femmes, j'utilise ce mot « maman ». Dans les jours qui suivent, je prête donc davantage attention à cette dénomination au sein de la Maison Maternelle et remarque qu'elle est omniprésente. Par exemple, quand un enfant (ou une maman) parle d'une autre hébergée, il l'appelle « *maman Bachira* » ou « *maman Barbara* ». L'équipe utilise également cette dénomination lorsqu'elles en parlent entre elles, aux enfants (« *Va demander à maman Élodie* »), lorsqu'elles en parlent de manière groupée ainsi que pour nommer les activités et ateliers (*Atelier mamans*). Elles sont parfois appelées les hébergées mais dans les faits, c'est assez rare. Ce terme est davantage utilisé dans les comptes rendus de réunion et pour parler de l'ensemble des hébergés, les enfants y compris. La notion de « maman » est donc régulièrement mobilisée dans la dénomination de ces femmes. Le rôle – et même l'identité – qui lui est associé occupe une place centrale au sein de la Maison.

« On est toutes des mamans, c'est normal, on est toutes des mères, des mamans, on veut le meilleur pour nos enfants donc moi si on m'appelle maman ça ne me dérange pas, c'est... au contraire, c'est une fierté ! Moi ça ne me dérange pas du tout, pas du tout. Ici on est des résidents, des hébergés tu vois, mais qu'on m'appelle résidente, hébergée ou maman moi ça ne me dérange pas. Qu'on m'appelle maman Barbara, ça ne me dérange pas du tout. Je suis toujours maman, je resterai maman et je suis fière d'exercer ce rôle de maman. [...] Je veux pas retrouver un homme. Ma priorité là c'est mes enfants. Je vais m'occuper d'eux, trouver un chez nous et me concentrer sur mon rôle de maman. » (Barbara, extrait d'entretien du 22 avril 2022).

Pour les mamans elles-mêmes, il est évident que ce rôle et cette identité sont très importants. Barbara est fière de pouvoir s'identifier en tant que mère et d'exercer ce rôle dont elle a toujours rêvé. Comme vous le verrez dans le chapitre suivant, beaucoup de ces femmes font passer leur casquette de maman avant tout le reste. Elles font passer le bien-être de leurs enfants avant le leur et tentent de remplir au mieux ce rôle. En outre, elles réapprennent ici à l'exercer tout en restant en accord avec leur personnalité, leur intériorité.

« I think I started to reflect on being a mother than rather than feeling sorry or guilty. I could be fully me at a mother without having a shadow over me like before when somebody was questioning my role as a parent. »⁶⁰ (Tori, extrait d'entretien du 8 avril 2022).

Elles redéfinissent progressivement quelle maman elles veulent être pour leurs enfants et pour elles-mêmes. Tout en restructurant leur identité de femmes, elles restructurent également leur identité de mère. L'extrait d'entretien suivant avec Barbara révèle comment l'importance accordée à ce rôle au sein du Centre lui a permis de se ré-identifier en tant que telle. Avec l'aide et le soutien apportés pour y parvenir, elle est maintenant en accord avec la maman qu'elle veut être et devenir.

« Quel rôle a joué la Maison Maternelle dans ce changement ? »

*« Un rôle... je dirais en tout point, tu vois ils ont joué un rôle comme parent par exemple, des conseils et j'ai eu aussi des ateliers qui m'ont beaucoup aidée. En tout cas, avec presque tous les éducateurs, j'ai eu à parler, à sortir ce que j'avais en moi, avec des stagiaires aussi qui m'ont aidée. Vraiment beaucoup beaucoup l'aide, j'ai eu l'aide psychologique, administrative, l'écoute... En tout cas j'ai eu tout et puis avec mes enfants aussi, tu vois tu es là, tu prends aussi mon bébé *rires*, tu m'aides aussi ! J'ai eu beaucoup d'aide en tout cas, ça m'a fait du bien, ça m'a fait vraiment beaucoup de bien. » (Barbara, extrait d'entretien du 22 avril 2022).*

En plus de proposer du soutien, des conseils, une participation à diverses activités et un apprentissage de techniques et pratiques liées au rôle de mère, l'équipe focalise également son attention sur ce rôle lors des réunions d'équipe du mardi. Elle fait systématiquement un point sur chaque maman, sur les problématiques qu'elles rencontrent, sur leur situation et leur évolution dans ce rôle et cette identification. Elles y discutent des situations de ces mamans et bien sûr, de leurs enfants. Ainsi, l'attention que porte l'équipe éducative à cette notion est certes moins évidente mais tout de même bien réelle. Le rôle et l'identité de maman occupent une place centrale – et je dirais même substantielle – dans la dynamique de cette Maison Maternelle.

« J'ai récemment remarqué la récurrence du mot « maman » dans la vie du Centre et j'aimerais savoir ce que tu en penses ? »

⁶⁰ « Je pense que j'ai commencé à réfléchir au fait d'être une mère plutôt que de me sentir désolée ou coupable. Je pouvais pleinement être moi en tant que mère sans avoir une ombre sur moi comme avant quand quelqu'un remettait en question mon rôle de parent. » (Traduction personnelle).

« Bah moi j'aime pas de dire résident... fin voilà ici c'est des résidents oui mais je ne sais pas, c'est pas un mot que je... Je trouve que maman voilà c'est le mot. Elles sont avec des enfants donc pour moi c'est des mamans voilà. On a tous une maman et je crois que le mot maman c'est important pour tout le monde. Quand quelqu'un se sent pas bien en soit, c'est quoi la première chose à laquelle y pense ? Il pense à sa maman. On parfois quand quelqu'un pleure, le premier mot qui lui vient à la tête c'est maman en fait. On pense toujours à sa mère. Donc pour moi c'est un mot ici qui a du sens, qui est important. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Le 14 avril, Alban vient jusqu'au bureau et demande aux éducatrices de trouver deux divans de seconde main pour remplacer ceux qui se désagrègent dans le salon commun. Elles lui avaient suggéré cette idée afin d'offrir aux hébergés un espace de vie plus accueillant, un salon chaleureux dans lequel elles s'installeraient avec plaisir. Nous cherchons quelques jours avec Claire et finissons par trouver deux divans en cuir bleu pour un prix dérisoire. En allant les chercher, nous discutons avec Alban de l'omniprésence de la dénomination « maman ». Comme il s'occupe exclusivement de l'aspect administratif et financier du Centre, il est moins présent dans le quotidien des mamans et pourtant, il confirme l'énorme importance accordée à ce rôle au sein de la Maison Maternelle :

« Ab oui ça c'est sûr la place de maman, enfin du rôle de maman a une place ultra importante. Tu sais bêtement moi dans mes papiers c'est la caisse maman, le compte maman,... Et puis sans ça elles viennent pas ici en fait, c'est leurs enfants et le fait qu'elles soient mamans, ou qu'elles vont bientôt l'être, qui est leur ticket d'entrée ici à la Maison Maternelle. On accueille que des mamans avec enfant(s) donc oui on essaye de travailler beaucoup ce rôle. » (Alban, extrait de discussion informelle du 14 avril 2022).

Importance de lui laisser ce rôle

« Y a aussi toute la question de l'intrusion, parce que y a une certaine intrusion par rapport à la place de la maman aussi tu vois. Donc dans quelle mesure est-ce que on doit laisser la maman gérer ça toute seule ? Dans quelle mesure est-ce qu'on peut se permettre d'intervenir en tant que professionnels extérieurs ? Tu vois, c'est aussi toute la limite... Alors y a toujours des éduc qui vont être plus interventionnistes, d'autres qui vont l'être moins. Voilà c'est le genre de choses qui vont toujours poser question. » (Lauraine, extrait d'entretien du 21 avril 2022).

L'importance que l'équipe accorde à ce rôle peut être à double tranchant. Elles doivent faire attention de ne pas prendre leur place, de rester en retrait pour leur permettre de s'identifier à leur rôle de maman et de pouvoir l'exercer pleinement. Bien que les membres

de l'équipe soutiennent la restructuration à travers diverses actions, elles doivent constamment laisser le choix à la maman de se restructurer comme elle l'entend. La puéricultrice peut par exemple donner des conseils sur l'alimentation, l'hygiène, les soins ou encore préparer les grossesses avec les futures mamans mais bien qu'elle conseille vivement, la maman a toujours le choix de suivre ou non ses recommandations.

Lorsqu'un membre de l'équipe outrepassé malencontreusement cette limite, cela crée rapidement des tensions. Gwenaëlle arrive dans les communs avec un air fâché. Je me dirige donc vers elle et lui demande ce qu'il se passe. Elle se confie alors et explique qu'elle ne se sent pas à l'aise avec Daphné, la puéricultrice. La veille, elle a remarqué que son fils Elliot était malade et a donc directement prévenu les éducatrices pour que les autres mamans en soient averties. Cependant, elle explique que Daphné l'a immédiatement contredite en disant qu'il n'était pas malade ; remarque qu'elle n'a pas du tout acceptée : *« C'est mon fils, je sais quand même s'il est malade ou pas ! »*. Ce matin, Daphné lui a demandé de changer le pantalon d'Elliot qu'elle estimait trop grand. Pour Gwenaëlle, ce n'était pas grave car il n'allait pas sortir de la Maison aujourd'hui mais Daphné a insisté et elle s'est donc sentie obligée de lui changer. Ensuite, elle a recommencé en affirmant à Gwenaëlle qu'elle devait absolument acheter une poussette-double ; elle se sent donc également obligée de l'acheter alors qu'elle trouve ça trop cher et peu pratique. Gwenaëlle continue son explication en affirmant que c'est une personne très gentille et sans doute bienveillante mais que *« ça passe pas »*. Les conseils insistants de Daphné lui donnent finalement l'impression qu'elle ne peut pas exercer pleinement son rôle de maman comme elle l'entend. Elle accepte et prend note de tous les conseils mais ne veut pas être constamment contredite dans ses choix qui doivent être respectés. Ces derniers peuvent être orientés mais pas totalement remis en question.

« Moi je n'ai pas fait des enfants, je suis pas venue ici pour qu'on prenne mon rôle en fait. Et je pense qu'il y a pas qu'avec moi qu'il y a ce problème-là. J'ai vraiment l'impression qu'à chaque fois que je vais dire quelque chose, elle va dire le contraire. C'est plus comme ça moi que je ressens les choses. Mon but c'est justement de me sentir bien et de continuer à faire mon rôle de maman mais sans pour autant qu'on me mette des bâtons dans les roues comme elle le fait quoi. » (Gwenaëlle, extrait de discussion informelle du 24 mars 2022).

Alban affirme qu'il faut faire preuve de prudence avec le fait d'accorder une place centrale au rôle de maman. Il faut mettre une barrière, leur laisser leur place de mère tout en essayant de les cadrer, toujours les remettre au centre de ce rôle de parent afin de ne pas

leur « voler ». Pour lui, l'équipe doit faire attention à ne pas outrepasser la « *légitimité parentale* » des mamans. La réflexion de Claire à ce propos est également très enrichissante :

« La parentalité c'est aussi le fait de vivre... la manière dont tu vis le fait d'être parent. C'est pas d'éduquer sur comment faut faire, c'est aussi comment tu le sens, avoir conscience qu'il y a une grosse pression de la société qui dit que voilà la parentalité ça doit être génial. Du coup ça c'est super difficile à vivre pour les mamans lorsque c'est plus compliqué et donc pouvoir aussi rétablir ça, pouvoir leur dire que oui la société met de grosses pressions à ce niveau-là, qu'il est hyper compliqué, et ça faut le valoriser, parce qu'on est dans une société individualiste, il est hyper compliqué de faire passer les besoins d'un enfant avant les siens aussi tu vois donc il faut pouvoir déjà trouver cet équilibre, lui dire qu'il n'y a pas de bonnes ou mauvaises mamans. Finalement, la parentalité y a pas de théorie, fin y a pas de choses... On va jamais évaluer, chaque maman a son éducation et sa manière de faire en fonction de son vécu, de sa personnalité, de son tempérament, de la personnalité de l'enfant, c'est vraiment un tout que tu mets dans un bol. [...] Chaque maman arrive avec son backup tu vois et moi je pars du postulat que si elle agit comme ça avec ses enfants c'est qu'il y a une raison, qu'elle aussi doit pas être bien, qu'elle a dû également avoir une éducation compliquée. Et du coup, c'est aussi pouvoir rassurer parce que une fois que tu diminues toutes les pressions par rapport à la parentalité, elles se disent ok y a pas de bonne façon de faire mais peut-être qu'elles se mettaient également la pression. Leur estime au niveau de leur sentiment de compétence en tant que maman aussi est hyper important, c'est-à-dire que voilà, si t'as pas un bon sentiment de compétence, d'office tu vas avoir l'impression de tout mal faire avec tes enfants. Et ça c'est aussi hyper fort à relativiser et à renforcer chez elles, c'est leur sentiment de compétence parce que je pense que ça passe par là avant tout pour retrouver le goût à la parentalité, pour enlever toutes ces pressions, c'est se sentir compétente dans son rôle. Et donc nous on a une tâche assez compliquée du coup de pouvoir les aider dans leur parentalité, parce que nous, d'un œil extérieur et évidemment professionnel, on voit que c'est un peu compliqué mais on ne va jamais aller leur dire frontalement : tu fais mal les choses, ça va pas. Evidemment y a les besoins primaires qui sont hyper importants mais de manière plus subtile essayer de montrer qu'il faut des moments de qualité, qu'il faut de l'attachement, qu'il faut être présent dans les émotions, dans les choses un peu plus subtiles pour rassurer justement ton enfant et le sécuriser. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

À mon sens, cet extrait d'entretien ne nécessite pas d'explications supplémentaires. Il parle de lui-même et révèle l'importance de leur laisser ce libre arbitre. L'équipe propose des techniques et pratiques qui vont les guider mais ne cherche pas à les modeler dans un rôle de « bonne » maman ; elle tente de les aider sans pour autant prendre leur place ou remettre en cause leur parentalité. Même s'il n'est pas toujours facile de voir où est la limite, ses membres tentent au maximum de leur laisser le dernier mot.

« Ce qui est important pour moi aussi c'est justement la liberté des mamans, la liberté de choix, de faire des choix. [...] C'est très important de laisser la place à la maman, de pas lui faire de l'ombre et de surtout pas remettre en question sa parentalité devant les enfants, ça c'est la base. » (Nathalia, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Les interventions de l'équipe doivent être entourées de prudence car c'est uniquement sur base de la légitimité accordée à leur expérience professionnelle qu'elles sont mises en place. D'autant plus que cet accompagnement vise à les mener à devenir des mères « *adéquates* », qui prêtent attention aux besoins fondamentaux de leurs enfants, à leur développement, leur socialisation et leur bien-être.

Le discours sur la parentalité dessine un modèle normé et « technique » de l'« être parent » en fonction duquel se mesurent les écarts que les dispositifs de soutien à la parentalité s'emploient à réduire. Corrélativement, il tend à éluder et à exclure les questions subjectives et la complexité de ce qui fait l'humain : la parole, la réalité psychique, le sujet et la question de son désir. (Thévenot, Chevalérias & Spiess, 2012, p.81).

L'équipe tente donc de les replacer constamment au centre de ce rôle afin qu'elles puissent en garder le contrôle. Les éducatrices et autres professionnelles prêtent attention à ne pas outrepasser les limites, à ne pas les forcer à se soumettre à certaines injonctions sociales et à mettre en avant ces constitutifs de l'humain (parole, réalité psychique, sujet, désir). L'équipe accorde une place essentielle à la collaboration et à l'accord de la maman lors de leurs différentes interventions. Aussi, comme elle peut faire ressentir un décalage par rapport à ces injonctions, les éducatrices insistent beaucoup sur le fait que les mamans ne doivent en aucun cas se sentir coupables (cela est également essentiel pour les maintenir dans une dynamique de revalorisation personnelle). La maternité est faite de doutes, d'incertitudes et de choix. Si la dimension de l'accompagnement est évidemment nécessaire, la maternité n'appartient pas aux professionnelles et c'est finalement aux mamans seules de décider quelles mères elles veulent être et devenir (Conrath & Ouazzani, 2019 ; Vozari, 2012). L'auteure Bouve (2007) affirme que la relation entre les professionnelles et les parents doivent rester de l'ordre de l'échange, de discussions enrichissantes et non de l'obligation ou de la méfiance.

Être mères signifie qu'à moins d'être des monstres, elles trouvent en elles-mêmes, de façon naturelle et spontanée, à la fois l'obligation morale, les sentiments et les compétences leur permettant d'assurer, dans quelque condition que ce soit, la

survie de leur enfant. Les mères sont alors enjointes à n'écouter personne d'autre qu'elles-mêmes [...]. (Vozari, 2012, p.111).

Un entre-deux femme mère

A priori, cette dénomination est assez spécifique de la Maison Maternelle dont il est question dans ce récit. Dans les faits – et pour offrir le meilleur accompagnement possible – son utilisation quotidienne et presque systématique peut s'avérer délicate.

« Oui c'est vrai on les appelle les mamans. Mais que ici bein. Dans l'autre maison où je travaille ils nous interdisent de les appeler les mamans, ce sont les résidentes. Parce que ce sont des femmes en fait, ce ne sont pas que des mamans et elles ne devraient pas être uniquement réduites à ce rôle. Donc je ne les appelle pas les mamans mais les résidentes ici aussi, ou alors les dames ou mesdames. Je n'aime pas non plus quand on les appelle « les filles » c'est infantilisant, c'est directement l'idée de la fille de ... Et « les mamans », elles ne sont pas que ça. » (Daphné, extrait de discussion informelle du 11 avril 2022).

Bien que la notion de maman occupe une place centrale dans la vie du Centre, l'équipe veut également permettre aux hébergées de se retrouver en tant que femmes, de se restructurer personnellement, de reprendre possession d'elles-mêmes en tant que personnes à part entière. Les remettre constamment dans leur rôle de maman est donc tout à fait en contradiction avec cette volonté et nécessite donc beaucoup de précautions. L'équipe, tout comme les hébergées, sont constamment dans un entre-deux entre cette identité de femme et cette identité de mère. Les discours de Lauraine, Claire et Nathalia le révèlent d'ailleurs à merveille :

« J'ai récemment remarqué la récurrence du mot maman dans la vie du Centre et j'aimerais savoir ce que tu en penses ? »

« Je pense que dans beaucoup de maisons maternelles c'est comme ça qu'on les appelle mais en fait c'est une bonne question. En fait, ce serait mieux de pas les appeler comme ça je pense, vraiment, mais c'est vrai que ça s'est mis en place comme ça et que ça reste. Mais les valoriser dans leur statut de femme et leur redonner confiance et travailler sur leurs identités propres plutôt que de toujours les renvoyer à leur rôle de maman je crois que c'est quelque chose qu'il faut faire aussi. [...] Mais c'est vrai que (le rôle de maman) c'est quelque chose qu'on travaille beaucoup aussi puisque y a beaucoup de choses à travailler à ce niveau-là. En fait y a vraiment beaucoup de choses à travailler à deux niveaux, la parentalité c'est hyper important mais y a aussi effectivement, leur statut de femme et de femme qui a été victime de violences

conjugales, de femme qui doit se reconstruire et reprendre confiance en soi et fin voilà... Les deux sont super importants et c'est lié quoi. » (Lauraine, extrait d'entretien du 21 avril 2022).

« C'est hyper important de les valoriser aussi dans leur identité féminine, dans leur identité de femme. C'est comme toi dans un burnout professionnel, tu vas tout miser sur ta casquette professionnelle alors que tu as plusieurs rôles, tu as le rôle d'amoureuse, tu as le rôle dans ta famille, tu as ton rôle en tant que femme, au niveau des amis, tu vois t'as différentes casquettes, différentes identités et quand t'en privilégies qu'une et que ça se passe mal, il est hyper important d'essayer de travailler justement sur les autres identités. Et donc, l'identité de femme ici est aussi super importante parce qu'elles ont besoin, après ce qu'elles ont vécu également, de se sentir en tant que femmes, de se sentir belles, valorisées dans leur corps, valorisées... » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

« Ce ne sont pas que des mamans, ce sont aussi des femmes parce que c'est vrai que ce mot maman on les enferme finalement dans cette bulle : bah voilà t'es une maman et on en oublie qu'elles sont aussi... Bon après dans notre accompagnement, il est indispensable quand même de ne pas oublier ces moments femmes parce que tu es une maman mais tu es une femme aussi. On privilégie aussi ces moments qu'elles ont à s'octroyer comme les moments esthétiques quand l'esthéticienne vient, on les sollicite justement à s'inscrire à des formations, à pouvoir sortir à l'extérieur aussi quand les enfants ne sont pas là, à ne pas s'oublier en tant que femmes donc on fait aussi des ateliers bien-être pour les mamans, violences conjugales, etc. » (Nathalia, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Ainsi, les activités et ateliers mis en place autour de la revalorisation personnelle participent à offrir aux hébergées des endroits et des moments où elles peuvent prendre soin d'elles uniquement et déposer leur casquette de maman. Claire affirme qu'il faut pouvoir les écouter et leur permettre de se restructurer en tant que femme afin qu'elles soient ensuite plus disponibles à assumer leur rôle et identité de maman. Elles doivent se concentrer sur elles, en tant que femmes tout autant qu'en tant que mère. L'équipe et les mamans jonglent avec ces deux identités qui vont de pair.

Ces femmes manifestent souvent une volonté de bien faire doublée d'une certaine anxiété, à travers lesquelles elles expriment des dispositions féminines attendues et reconnues par l'institution : souci de l'enfant, de son bien-être, respect des procédures permettant son épanouissement, don de soi, propension à exprimer ses sentiments, à échanger avec le nouveau-né. (Camus, 2012, p.83).

La notion de maternité n'est donc pas anodine. Elle implique une multitude d'enjeux pour la femme. L'équipe mobilise souvent celle-ci et intervient autant sur la valorisation

personnelle que sur ces capacités maternelles se rapportant au féminin. Selon Camus (2012), une certaine idée de la « bonne mère » est ancrée dans notre société. Elle transforme la maternité, censée être une expérience sensible et personnelle en une corporéité à maîtriser, à objectiver. L'équipe, comme les mamans, sont constamment dans une ambivalence entre cette identité de femme et ce rôle de mère qui lui est lié. Les conseils et le soutien de l'équipe sont forcément orientés par cette idée, tout comme la manière dont ces femmes vivent leur maternité. Cette dernière, et même le rôle de parentalité en général, impliquent des prérogatives fortement liées au genre féminin. Ainsi, les interventions de l'équipe ciblées sur ces questions reproduisent donc cet ordre du genre qui impose cette idée de la « bonne mère » (Vozari, 2012). Tout en tentant de se restructurer personnellement et psychiquement en tant que femme, elles doivent également se restructurer en tant que mère en étant influencées par les injonctions sociales liées à cette idée, et forcément présentes dans les discours et actions d'accompagnement de l'équipe.

Le fait que les demandes sont portées principalement par des mères et traitées dans un espace professionnel où les femmes sont très largement majoritaires, autrement dit, le fait qu'il s'agit de femmes qui répondent à d'autres femmes n'est pas pris en compte non plus. Le fait de ne pas considérer le genre entérine la réalité de cette asymétrie d'implication dans la famille au lieu de la transformer. (Herman, 2017, p.61)

Cet entre-deux femme-mère est constamment influencé par les éléments culturels et sociaux que ces femmes intègrent au cours de leur vie. Cette expérience maternelle dévoile des aspects problématiques de la féminité et du genre. Il n'y pas une seule bonne réponse à la question de savoir ce qu'est une femme ou une « bonne mère » (Thévenot, Chevalérias & Spiess, 2012). Chacune structure cette maternité-féminité selon sa propre histoire.

Finalement, il est impossible de ne pas penser ces deux dimensions en même temps tant elles sont liées l'une à l'autre. Ces deux questions que l'on peut rejoindre ou disjoindre sont au cœur de la vie de ces femmes, de l'accompagnement de l'équipe mais aussi du social et du politique (elles impliquent toutes deux des questions éthiques, religieuses ou encore juridiques (Conrath & Ouazzani, 2019)). Selon Thévenot, Chevalérias et Spiess (2012), les femmes qui vivent quelques temps dans une institution comme la Maison Maternelle sont

plongées dans un monde qui pense pour elles leur accomplissement dans un modèle de maternité auquel il s'agit de se conformer, les femmes sont particulièrement mises en difficulté par la tension qui s'opère en elles, entre les dimensions du collectif et de l'intime. Être femme, devenir mère recouvre, dans chaque culture et pour chaque femme, des réalités psychiques toujours éminemment singulières. Il s'agit d'un rapport à une histoire individuelle et collective, où les modèles peuvent s'enrichir mais aussi s'affronter. (Thévenot, Chevalérias & Spiess, 2012, p.81).

Accent mis sur la favorisation du lien mère-enfant

Le mercredi 03 février, Daniella doit se rendre au Décathlon avec Zach pour lui trouver de nouveaux vêtements de *football*. Claire a organisé la journée pour qu'ils puissent passer un moment ensemble, elle y voit l'occasion pour eux de resserrer leurs liens qui semblent si fragiles. Au moment où elle est sensée partir, Claire arrive dans les communs, énervée et demande aux éducatrices si elles n'ont pas vu Daniella. Éline lui répond alors qu'elle est partie à Bruxelles en fin de matinée (donc peu de temps avant le moment où elle devait partir avec Zach). Pour Claire, psychologue de formation, le lien entre la mère et l'enfant doit constamment être entretenu et solidifié. Avec un tel comportement, elle a l'impression que Daniella ne s'en soucie pas vraiment : « *Elle sabote, elle ne veut pas qu'il soit heureux.* » (Claire, extrait de discussion informelle du 03 février 2022).

Pour les vacances de Printemps, Aurélie a trouvé un partenariat avec une association qui permet aux mamans d'emmener leurs enfants faire des activités culturelles à moindre prix : visite de musée, balade découverte, excursion à la mer, etc. À la moitié des vacances, elle est déçue de n'avoir encore reçu aucun retour. Elle demande donc à Nathalia de les relancer à la réunion des hébergées du soir. Elle lui demande de les motiver pour ne pas qu'elles ratent cette belle opportunité. Selon Aurélie, il est indispensable que chacune des mamans présentes au Centre passe plus de temps avec ses enfants. Cette proposition leur offre la possibilité faire une activité avec eux, de passer un moment de qualité et de découverte qui pourrait participer à renforcer ces liens fragilisés.

« Une chose aussi très importante pour moi, c'est de travailler le lien maman-enfant et la parentalité en tant que telle. [...] Même nous au niveau de notre posture il faut faire attention, leur expliquer qu'il y a pas de bonnes ou de mauvaises mamans, qu'elles doivent pas se comparer entre elles parce que ça c'est compliqué aussi je pense, de travailler ça et de voir abb là avec cette maman elle gère bien sa relation avec

son enfant et moi j'ai un peu plus du mal, ça c'est vraiment quelque chose de compliqué. [...] Elles arrivent ici et elles sont quand même dans un lien instable avec leurs enfants parce qu'elles ont pas été, malheureusement, disponibles. Ça dépend les cas hein mais imaginons si elles viennent de grosses violences conjugales, elles ont vraiment été sur leur survie et elles ont vraiment essayé de survivre pendant quelques temps et inconsciemment, oui en étant là pour les besoins primaires de l'enfant mais l'attachement n'était finalement pas présent parce que maman ne peut pas être disponible pour tout le monde tant qu'elle essaye de survivre quoi. Et donc, ils arrivent d'office avec un lien d'attachement assez instable, avec des traumatismes et ça, ça complique la chose. Et y a rien à faire, malgré toutes les histoires que les mamans vivent, lorsqu'elles arrivent ici elles sont toutes quand même de manière générale dans quelque chose à travailler au niveau du lien.» (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Ce lien a été mis à mal par les situations de violences que ces mamans ont affrontées. Vidées de toute énergie, elles étaient en mode survie, en mode automatique pour répondre aux besoins primaires de leurs enfants (alimentation et hygiène) mais étaient tellement déstructurées personnellement et émotionnellement qu'elles ne pouvaient en faire plus. Prendre soin d'eux, les câliner, leur donner de l'amour devenait pour certaines d'entre elles extrêmement difficile voire impossible. Comme les relations mère-enfant ont également été mises à rude épreuve, il est primordial de pouvoir également travailler cet aspect ; au travers des activités notamment mais également des conseils quotidiens et des entretiens individuels mère-enfant (axés sur ce sujet en particulier) proposés par Aurélie. À travers le regard et l'écoute, les éducatrices tentent d'évaluer le comportement de la mère face à son enfant (sa façon de tenir l'enfant, de le regarder, de lui sourire, de lui parler) et les liens affectifs qui les unissent. Cette évaluation est réalisée pour tenter de trouver des solutions aux problématiques, en lien avec ces composantes du lien mère-enfant qui pourraient affecter le bien-être de l'enfant (et par extension, celui de sa maman) (Vozari, 2012).

Chapitre 7 : Importance du bien-être des enfants

Pour l'atelier violences conjugales du jeudi 07 avril, Aurélie organise une activité axée sur l'expression des émotions. Elle rassemble les mamans présentes (Gwenaëlle, Barbara et Charlotte) autour d'une table de la salle-à-manger et dépose un grand nombre d'images devant elles. Ces images représentent des choses diverses et variées : on y retrouve des photos artistiques, des paysages, des personnages, des dessins, des œuvres abstraites, etc. Une fois que les mamans ont bien observé, Aurélie leur demande de n'en choisir qu'une : *« Celle qui vous parle le plus, celle qui résonne le plus en vous »*. Après l'avoir choisie, elles doivent la coller sur une feuille blanche et identifier le ou les émotions qui se rapportent à cette image et à ce qu'elles ressentent en l'observant. Enfin, elles doivent écrire un petit texte (adressé à elles-mêmes) afin de creuser cette émotion ressentie. Aurélie leur demande de laisser libre court à leur imagination, de laisser aller leur plume pour enfin, si elles le souhaitent, partager ce texte avec le reste du groupe. Chacune choisit une image en résonnance à leurs enfants. Ce sont eux qui comptent le plus, eux qui ont changé leur vie et qui leur ont donné la force de survivre. Leurs propres émotions, celles qui dominent leur intériorité, sont liées à leurs enfants. Ces derniers et leur bien-être sont essentiels aux yeux de leurs mamans. Voici les images choisies et les textes écrits par ces mamans :



Emotion

→ Amour pour mes enfants

↳ qui nous conduit à persévérer, à être courageux, à se soutenir mutuellement pour un avenir incertain.

↳ La maison maternelle nous a beaucoup aidés :

- à ne pas avoir peur,
- à avoir confiance en nous,
- à prendre notre envol pour les jours avenir.

- ...

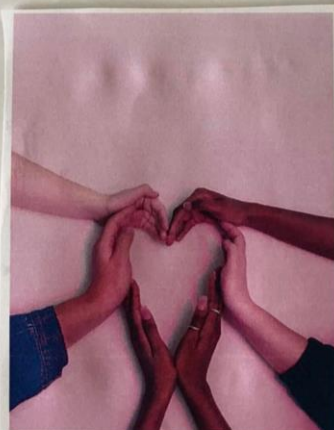


L'Amour

Beaucoup d'Amour

Mes filles chéries,

maman vous aime très très fort ainsi que votre petit frère et le futur bébé mon amour pour vous est bien plus fort que l'épreuve qu'on est occupé à traverser et rien y personne ne cessera cet amour que j'ai pour vous.



Impacts des situations de violences conjugales

Jusqu'à 11h, comme d'habitude il n'y a aucune maman dans les communs. Ensuite, Barbara (qui est toujours la première à descendre) arrive pour préparer le repas. Avant de s'y mettre, elle raconte qu'Éléonore n'a pas dormi de la nuit. Elle doit voir son papa aujourd'hui à 15h en appel vidéo (en attendant le procès du divorce, ils ne peuvent pas se voir physiquement) mais ça l'a angoissée toute la nuit car elle ne veut pas le voir. Elle n'est d'ailleurs jamais à l'aise face à lui et a besoin qu'une éducatrice ou une autre maman soit avec elle pour parvenir à lui parler.

« Il supportait pas ses enfants, ses propres enfants... Quand Éléonore pleurait il avait envie de la frapper. Il tapait les portes, les assiettes,... Ses yeux sortaient de sa tête ! [...] Elle sait qu'il est méchant, elle le sait. Elle ne veut plus le voir, plus lui parler... Elle a beaucoup absorbé tout ça. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

Barbara relève ici une idée très intéressante. En effet, bien que ces violences étaient dirigées vers leur mère, les enfants étaient présents : ils ont vu et entendu sans même pouvoir comprendre ce qui était en train de se passer. Ils ont pour la plupart ressenti les émotions lourdes et négatives de leur maman. Ainsi, l'idée que les enfants « absorbent » les violences est tout à fait pertinente. Lorsqu'ils arrivent au Centre, les enfants sont renfermés, vulnérables, instables émotionnellement ; en d'autres termes, ils sont amochés par les situations dont ils ont été longtemps témoins. Même s'ils n'ont rien subi « directement », ils se sont imprégnés des émotions et ressentis de leur maman. Henry, son bébé en est un exemple éclairant :

« Il ne dormait pas, il ressentait ma souffrance, il pleurait pleurait pleurait. Maintenant il dort parce qu'il se sent en sécurité. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 11 janvier 2022).

Quelques jours plus tard, Nathalia joue avec Henry dans la salle d'éveil. Si au départ il ne réagit pas beaucoup aux stimulations, d'un coup, il se met à éclater de rire. Nathalia n'en revient pas et est très surprise. « Tu as changé Henry, on ne te reconnaît pas ! » (Nathalia, extrait d'entretien du 27 janvier 2022). Elle explique ensuite cette surprise : quand Henry est arrivé au Centre, il n'était pas le bébé calme et souriant qu'il est aujourd'hui. Il pleurait constamment et ne supportait personne d'autre que sa maman. Son évolution est clairement visible, il s'ouvre de plus en plus au monde et autres. Deux semaines après, Nathalia discute justement de ce même sujet avec Daphné, la puéricultrice, qui confirme ses impressions :

« Pour moi, le bébé de Barbara il a eu deux naissances. Henry est vraiment né quand il est arrivé ici au Centre. Avant, ça se voyait sur son visage que c'était un bébé très stressé. Il pleurait beaucoup, il avait le visage fermé, le teint terne, même gris tu vois... il avait le visage tout fripé. Sa maman n'allait pas bien et donc il sentait le stress de sa maman évidemment. Elle ne riait plus. Elle ne riait jamais. Maintenant elle rigole ! Elle part en éclat de rire, elle sourit et rit souvent, j'adore moi, j'adore quand elle est comme ça ! Et au niveau des habits aussi ça se voit, quand elle est arrivée elle ne se préoccupait pas des vêtements maintenant beaucoup plus. » (Daphné, extrait de discussion du 15 février 2022).

Les enfants témoins des violences conjugales de leurs parents sont directement impactés par ces faits (d'autant plus s'ils sont très jeunes). Ils sont parfois lourdement traumatisés, et ce même avant leur naissance, dès le troisième trimestre de la grossesse. Si la mère vit des situations de violences lors de sa grossesse, son bébé sera submergé en continu par son stress et se trouvera en grande souffrance physiologique cardio-vasculaire, et neurologique. Si le père continue d'être violent avec la mère à sa naissance (ce qui arrive dans la grande majorité des cas), la relation mère-enfant en sera d'autant plus perturbée (Savard & Zaouche Gaudron, 2011 ; Salmona, 2017).

Un nouveau-né traumatisé présente un état de souffrance et de stress, responsable de pleurs incessants, de troubles du sommeil et de l'alimentation, et d'états de dissociation traumatique qui rendront le bébé très peu réactif et perturberont son développement psychomoteur et affectif. Pleurs, troubles du sommeil et de l'alimentation seront des facteurs augmentant encore plus le risque de maltraitance. (Salmona, 2017, p.6).

Aujourd'hui Barbara parvient à rire de l'absurdité des situations auxquelles elle et ses enfants étaient confrontés :

*« Attends, je vais te faire rire ! Une fois, Éléonore a demandé à son papa de goûter un bout dans son assiette, il a crié : Je ne peux même pas manger tranquille dans ma maison !! Et il est parti avec son assiette ! *Eclate de rire*. » (Barbara, extrait d'entretien du 11 janvier 2022).*

Cependant, elle tourne ces faits en dérision depuis peu. Avant d'entamer sa repossession d'elle-même et de parvenir à en rire, elle était emplie d'une profonde souffrance qu'elle faisait inconsciemment ressentir à ses enfants. En plus de ressentir les émotions de leurs mamans, ils étaient également confrontés aux émotions négatives de leur papa. Les violences sont difficiles à observer, à comprendre et assimiler dans leur esprit d'enfant. De ce fait, comme ils absorbent ces émotions négatives sans même en avoir conscience,

ils peuvent arriver à la Maison Maternelle avec des séquelles psychologiques et émotionnelles.

Aurélie, dès le premier jour du terrain dit quelque chose de très marquant alors qu'elle parle d'Éléonore, la fille de Barbara : quand elle s'ouvre aux autres elle est super mais elle peut « s'éteindre » en un claquement de doigt. Ce mot « éteindre » est significatif quant au poids de ces impacts. Elle parle beaucoup et sourit très souvent mais d'un coup, elle arrête de parler, baisse la tête et ne réagit plus à ce que les éducatrices lui disent. Ces dernières ne comprennent pas ce qui déclenche cette « fermeture » au monde extérieur car cela peut arriver n'importe quand. Dans ces moments, seule sa maman parvient à lui ré-ouvrir la parole. En outre, elle n'est pas la seule que l'équipe considère comme un enfant renfermé, les trois adolescents le sont également. Ils sont rarement présents dans les communs et ne parlent presque pas. Selon Lise, le développement d'un tel comportement viendrait peut-être du fait que leur père leur interdisait tout : rire, parler, penser, vivre. L'absorption de ces violences (et les impacts psychologiques et émotionnels qui en découlent) peuvent donc se traduire chez certains enfants par un renfermement sur eux-mêmes, une fermeture au monde.

Elle peut également se traduire par des comportements et des discours violents. La violence absorbée peut être reproduite telle qu'elle a été vécue, vue et entendue. Killian peut par exemple faire preuve de violence verbale. Alors qu'une éducatrice joue avec Henry dans la pièce éveil, il rentre en trombe dans la pièce avec un air fâché et les sourcils froncés. Il reste assis là quelques minutes les bras croisés. Il regarde le bébé et d'un coup, se met à crier :

« Moi j'aime pas les bébés ! Ça sert à rien, ça joue pas et ses jouets ils servent à rien. Je vais casser tous les jouets de bébé sur la Terre ! Je vais les casser et le bébé aussi je vais le casser. Je l'aime pas t'façon, j'aime pas, ça sert à rien. » (Killian, extrait de discussion informelle du 27 janvier 2022).

Il faut savoir que Killian est le premier membre de sa famille à arriver en Belgique auprès de son papa. En attendant que sa petite sœur les rejoigne, il est resté seul pendant huit mois, avec un papa distant, violent et absent. Ensuite, Mia a rejoint Killian et son papa en Belgique. Comme leur maman n'est pas arrivée avant plusieurs mois, ils ont dû vivre encore quelques temps avec le poids de son absence. Selon Jeanne, Mia et Killian se sont imprégnés des discours et comportements violents de leur père. Le fait de se retrouver seuls avec un homme qu'ils connaissaient à peine, dans une nouvelle ville, un nouveau pays et une nouvelle école, a eu des conséquences néfastes sur la construction de leur

personnalité. Killian est d'ailleurs actuellement en train de réaliser un bilan complet chez une neuropsychologue, sur les conseils d'Aurélie et Claire, pour évaluer exactement les impacts psychologiques, émotionnels et identitaires dus à ce climat de violences.

Les auteurs Savard, Gaudron (2011) et Salmona (2017) affirment que, par rapport aux enfants qui ne sont jamais exposés aux violences conjugales, ceux qui le sont peuvent rencontrer de nombreuses conséquences : au niveau de leur développement comportemental et social, de leur développement affectif, de leur santé ou de leur développement cognitif et scolaire. Ils peuvent devenir plus agressifs, désobéissants, grossiers ou violents. Ils ont davantage tendance à s'isoler, à se retirer du monde social ou relationnel et leur attachement est très insécurisé. Ils ont également beaucoup de difficultés à parler de leurs émotions et peuvent parfois se retrouver dans des états d'anxiété, de dépendance, voire de dépression. Ils rencontrent également plus de maladies diverses, d'infections, de retards de croissance, de troubles du sommeil, auditifs, visuels ou alimentaires. Enfin, ils sont également en difficulté au niveau scolaire car ils peinent à rester concentrés et à s'intéresser aux apprentissages qui leur sont proposés à l'école. Pour Aurélie, ces impacts sont évidents chez beaucoup d'enfants et il est donc essentiel de sensibiliser les mamans à ce sujet. Ces faits de violences restent en tête : les enfants ont vu, entendu et se souviennent. Elle veut leur faire prendre conscience qu'eux aussi peuvent être en grande souffrance et que c'est à elles de leur proposer les apprentissages et conseils dont ils ont besoin pour régler les problématiques liées à ces impacts. Les ateliers violences conjugales, en plus de permettre l'analyse de ces situations et l'expression des émotions, sont aussi l'occasion de conscientiser les mamans à propos de leurs enfants. Le jeudi 10 mars, Aurélie et Claire organisent justement un atelier sur ce thème. Au dernier atelier, elles ont montré un court-métrage : un frère et une sœur qui vivent la maison de leurs parents tout en discutant des violences auxquelles leur mère a été confrontée. Aujourd'hui, elles aimeraient que les mamans poursuivent et explorent davantage les réflexions liées à ce petit film.

Aurélie : « Aujourd'hui on va aborder la question de la protection des enfants en situation de violences conjugales. Mais avant, je veux vous rappeler que le coupable est à l'extérieur, ce n'est pas vous le coupable et c'est pas parce qu'on a été témoin de violences conjugales qu'on aura de grandes conséquences dans la vie mais c'est important de les prendre en compte. La violence vue peut provoquer différents symptômes chez les enfants qui se voient dans les comportements, les attachements et l'insécurité. Certains enfants peuvent avoir des retards scolaires, des troubles de l'attention et somatiser tous ces mal-être. Et les impacts

varient aussi selon l'âge auquel ils vivent ces situations. Mais dans tous les cas, un enfant dans un contexte de violence c'est un contexte de maltraitance pour lui. Vous êtes ok avec ça? »

Barbara, Bachira et Gwenaëlle, les trois mamans présentes, répondent toutes « Oui » à la question.

Aurélie : « Et pour vous, ça impacte quel niveau de la vie de l'enfant? »

Barbara « Tous les niveaux : relationnel, émotionnel, intellectuel,... »

Bachira : « Oui, vraiment tous les niveaux, à l'école aussi et avec ses amis, enfin tout ça quoi. »

Pour qu'elles poussent encore plus loin leurs réflexions, Aurélie continue à leur poser de nombreuses questions : Quelles sont les solutions en cas de mal-être ? Comment repérer ce mal-être ? Qu'est-ce qu'on peut mettre en place ? Si elle leur pose des questions, c'est pour que les réponses viennent d'elles-mêmes ; elle espère que cela aura plus d'influence. Pour finir l'atelier, elle explique : l'enfant voit et entend ce qui se passe mais en même temps, la maman rassure, affirme que tout va bien et que c'est normal. Cependant, bien que cette réaction soit bienveillante, elle risque d'amener l'enfant à minimiser ce genre d'événements et il est donc préférable de lui expliquer clairement ce qui se passe. Bachira a l'air déconcertée par ce qu'elle vient d'entendre, elle affirme alors à Aurélie qu'Adam n'y était pour rien dans cette situation et qu'il n'aurait pas dû en pâtir pour ses « bêtises ».

Aurélie : « Ne vous sentez pas coupables !! Ça peut culpabiliser mais j'insiste sur le fait que c'est pas pour ça que je vous dis tout ça, c'est pour vous permettre d'être attentives aux signaux de vos enfants sur leur éventuel mal-être. La seule responsabilité c'est de faire du mieux que vous pouvez avec vos enfants. Pas une maman à 100%, celle que vous savez être. »

Dans cette sensibilisation aux impacts sur les enfants, Aurélie insiste énormément sur le fait que les mamans ne doivent pas se sentir coupables. Si elle cherche à les sensibiliser, c'est uniquement pour qu'elles aient conscience que ces impacts sont une réalité et qu'il est nécessaire de mettre diverses actions en place pour qu'ils « n'empoisonnent » pas la vie future de ces enfants. Elle les rassure également sur le fait qu'elles aient pris la bonne décision en partant et que le seul coupable est l'auteur de ces violences.

« Partir permet justement de laisser l'opportunité aux enfants de découvrir autre chose. De leur sauver la vie. Sauver votre vie à vous et à eux. » (Extraits de l'atelier du 10 mars 2022).

Les enfants au cœur de la dynamique de la Maison Maternelle

Lors du dernier entretien avec Tori, je lui demande : « Comment te décrirais-tu à ton arrivée à la Maison Maternelle et comment te décris-tu maintenant ? ». Alors qu'elle devrait parler d'elle-même, elle parle essentiellement de sa fille Sarah. Cette dernière est tellement importante à ses yeux que pour se décrire, elle le fait à travers elle :

« When I came I guess, I was... I had no idea how things are going to unfold. I was worried about Sarah: me and my husband, we separated so she will not be able to live in the same household with me and him. And I felt guilty, I was thinking of her but later, when we arrived, of course it was difficult to live with a lot of people in the house, sharing all things with people but when she came here, she founded all the educators which have a major role. She founded a place where she stops thinking of all the changes in our lives. When we came here, she could find a place, she started to express herself. Now, we both grew and learnt to accept and I feel it's fine. »⁶¹ (Tori, extrait d'entretien du 08 avril 2022).

Bachira quant à elle, organise toutes ses journées en fonction d'Adam. Il est très important que son repas soit prêt à 17h30 quand il rentre de l'école pour qu'il puisse manger tôt afin de faire ses devoirs et de jouer un peu avec les autres avant d'aller dormir. C'est aussi très important pour elle d'aller le conduire tous les jours à l'école et d'être à l'heure pour aller le rechercher. Elle organise donc ses rendez-vous médicaux, ses courses et ses autres activités en fonction de lui, de son souper, de son retour d'école et de ses activités extra-scolaires.

Daniella se pose également des questions sur le bien-être actuel et futur de ses enfants. Or, cela étonne l'équipe qui estime qu'elle est actuellement dans une phase de reprise d'indépendance qui l'entraîne à faire passer ses propres envies et besoins avant ceux de ses enfants. Elle est d'ailleurs contente de quitter le Centre : elle danse, chante, rigole et répond à tout le monde en souriant. Elle blague avec tout le monde et n'arrête pas de bouger. Une nouvelle Daniella. Jamais elle n'a été aussi enjouée depuis qu'elle est ici. Pourtant, au moment de son départ, sa joie retombe pour laisser place à l'inquiétude concernant le bien-être de ses enfants :

⁶¹ « Quand je suis venue, je suppose que j'étais... Je n'avais aucune idée de comment les choses allaient se dérouler. J'étais inquiète pour Sarah : moi et mon mari, nous nous étions séparés donc elle ne pourrait pas vivre dans le même foyer que moi et lui. Et je me sentais coupable, je pensais à elle mais plus tard, quand nous sommes arrivées, bien sûr c'était difficile de vivre avec beaucoup de monde dans la Maison, de partager tout avec les gens mais quand elle est venue ici, elle a trouvé tous les éducateurs qui ont joué un rôle majeur. Elle a trouvé un endroit où elle a arrêté de penser à tous les changements de nos vies. Quand nous sommes arrivés ici, elle a trouvé une place, elle a commencé à s'exprimer. Maintenant, nous avons toutes les deux grandi et appris à accepter et je pense que c'est bien. » (Traduction personnelle).

« Ce qui est sûr c'est que partir d'ici oui je suis contente c'est sûr, partir d'ici c'est un soulagement mais je sais pas... Je suis super contente de partir mais je sais pas. Tu sais y aura des hommes là-bas et ça c'est pas facile de savoir que mes enfants seront dans une maison avec des hommes. » (Daniella, extrait de discussion informelle du 30 mars 2022).

L'entretien avec Gwenaëlle est également révélateur de cette importance. Elle parle énormément de ses filles et de son fils, plus que d'elle-même. Il est évident qu'ils occupent une place fondamentale dans sa structuration personnelle.

« Je suis ici dans le but de pouvoir récupérer mes deux filles. Moi je suis venue ici pour me protéger et pour protéger le petit parce que si je venais pas ici on me prenait le petit aussi quoi. On m'a déjà pris mes deux filles c'est bon quoi, si on me prenait mon fils en plus c'était vraiment la catastrophe... Donc voilà j'ai vraiment mis tout en place pour prouver justement que moi je veux le bien-être de mes enfants, que ce sont mes enfants qui passeront avant tout le reste. [...] Moi en tant que maman, ou nous en tant que maman, quand on a des enfants on fait tout pour les enfants... Ce qui se passe à côté on s'en fout. Que ça blesse l'ex-compagnon, que ça blesse le compagnon, on s'en fout. Nous tout ce qu'on veut c'est le bien-être de ses enfants, moi y a rien de plus important. » (Gwenaëlle, extrait d'entretien du 24 mars 2022).

Ses filles sont placées dans un autre centre d'accueil car le SAJ estime que Gwenaëlle n'est pas assez consciente des dangers qui entourent ses filles (plaintes déposées contre son compagnon et suspicions d'attouchements du papa sur la plus jeune). De plus, pour garder son fils auprès d'elle, elle n'a pas eu le choix de venir en maison d'accueil. Outre la demande du SAJ, Gwenaëlle ne voulait de toute façon pas rester avec son compagnon (et à proximité du papa des filles) sans vraiment savoir ce qu'il en était. Elle n'a voulu prendre aucun risque et a fait passer le bien-être et la sécurité de ses enfants avant tout.

Beaucoup de ces mamans font passer le bien-être de leurs enfants avant le leur tant il est important. Elles vivent pour eux, pour qu'ils s'épanouissent au mieux dans leur vie. L'idée d'en être séparée est donc tout bonnement inacceptable. Élodie redoute d'ailleurs avec beaucoup d'angoisse le fait que ses enfants puissent être placés :

« Le gens me disaient des mauvais côtés. J'avais peur parce que quand je suis venue ici, y a eu un problème avec une autre maman qui était ici avec le SAJ et ses enfants et tout. Alors ça me revenait dans la tête, j'ai dit mais ohh ils peuvent avoir raison hein, peut-être qu'ici ils prennent les enfants et tout... donc j'étais un peu... d'un côté je suis contente de quitter là où j'étais mais j'avais aussi un présentiment de retrouver du mal là où je fuis, c'était deux sentiments mélangés mais après j'ai dit ce qui arrivera, arrivera parce que je suis déjà là donc je peux rien faire mais ça va, pour moi ça va. Avant, je dormais vraiment

avec cette peur et je me réveillais avec cette peur parce que pour moi, les enfants comptent beaucoup. C'est la seule famille que j'ai, c'est la seule famille vraiment que j'ai et me séparer de mes enfants, c'est me tuer. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Il paraît évident que les enfants sont au cœur des préoccupations des mamans. Toutefois, l'idée affirmant que les enfants sont au cœur de la dynamique générale du Centre ne vient pas uniquement de cette observation. En effet, le bien-être des enfants est également une préoccupation très importante des membres de l'équipe éducative (si pas la plus importante dans leur travail d'accompagnement).

« Le bien-être des enfants, c'est quelque chose que je trouve très important. J'aime bien de travailler avec les enfants, pour moi c'est important. » (Éline, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

« Notre préoccupation première c'est le bien-être de l'enfant, je te le dis clairement. La préoccupation de la maman aussi, mais ça passe en second plan et ça j'ai eu du mal à le comprendre au début, quand je suis arrivée bah voilà pour moi c'étaient évidemment les enfants, mais pour moi la place de la maman avait énormément de place, cette place de femme, de maman et leur bien-être. Et après bah je me suis rendu compte que au plus ces enfants défilaient, au plus ces enfants étaient en souffrance, en retard de développement, pas forcément nourris quand il faut, pas lavés et là je me suis dit woh woh woh, la priorité en fait c'est les enfants. Et ça, Lauraine me l'a assez répété : d'abord les enfants, et ça coule de source au final. Et je deviens moins tolérante avec le temps, alors va falloir que je me remette en question hein mais des fois j'ai du mal à faire preuve de beaucoup beaucoup de tolérance envers certaines mamans parce que je trouve injuste de faire subir ça à des enfants qui n'ont rien demandé. » (Nathalia, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Si les membres de l'équipe essaient le plus possible d'apprendre aux mamans à gérer seules leurs rendez-vous, quand ça ne fonctionne pas, elles se sentent obligées de prendre le relais. Lors d'une réunion, Nathalia explique que Daniella a encore raté un rendez-vous scolaire pour Zach et un rendez-vous médical pour Anna qui dort très mal. L'équipe se pose donc la question de savoir si elles vont-elles-mêmes lui rappeler chaque rendez-vous (la veille et quelques heures avant) afin d'être sûres qu'elle n'en rate plus. L'équipe est partagée entre le fait de lui laisser son autonomie et le fait que ces oublis mettent à mal le bien-être de ses enfants. Lauraine tranche alors la question en affirmant qu'il faut lui rappeler, d'une part, pour le respect de leurs partenaires extérieurs et, d'autre part, pour les enfants : *« Les mamans à la limite je m'en fous, elles sont adultes, c'est pour les enfants. » (Lauraine, discussion informelle du 29 mars 2022).* Ainsi, leur bien-être prend également le pas sur le

principe d'autonomisation, pourtant si essentiel dans la dynamique développée à la Maison Maternelle.

L'équipe éducative est inquiète pour les enfants de Daniella. La famille emménage dans un centre d'accueil et non plus dans une maison maternelle : le public est très différent et il y aura beaucoup d'hommes présents, c'est surtout ça qui inquiète l'équipe, ce changement d'atmosphère assez brutal. Nathalia et Claire veulent donc prendre les enfants à part pour leur expliquer la situation, les avertir que des hommes seront présents et que leurs repas ne seront plus préparés par leur maman. Depuis que Nathalia et Claire ont expliqué aux enfants qu'ils partent bientôt, ils ne se montrent plus aussi amiteux avec elles, comme s'ils effectuaient une mise à distance. Ils ne les regardent presque plus, ne viennent plus leur faire un bisou et un câlin quand ils rentrent de l'école et ne vont plus aussi naturellement vers elles. C'est comme s'ils comprenaient qu'ils devront bientôt leur dire au revoir et qu'ils se protègent déjà contre la tristesse qu'ils pourraient ressentir au moment de ce départ. Bien qu'elles soient inquiètes, elles pensent tout de même qu'ils seront mieux encadrés là-bas, que leur maman sera davantage assistée par les éducateurs et qu'ils auront donc un cadre plus stable avec des habitudes plus saines (heures fixes des repas, alimentation équilibrée, heures fixes de coucher, de lever, assistance scolaire et ménagère). Elle aura moins de tâches à réaliser et pourra donc se concentrer sur sa formation et son rôle de maman. À nouveau, le bien-être des enfants prend le pas sur ce principe d'autonomisation si important pour l'équipe.

« La priorité c'est ces petits êtres qui évoluent et qui ont rien demandé. » (Nathalia, extrait de discussion informelle du 28 mars 2022)

Le lundi 21 mars, à l'occasion du printemps, les enfants réalisent un bricolage : un arbre en pointillisme. L'activité est mouvementée : au départ prévue avec des cotons-tiges, l'activité termine en peinture aux doigts. Alex trempe sa main dedans et sans réfléchir, se gratte la tête, le voilà avec les cheveux tout bleus ! Lors de l'activité, Chani explique que sa maman (Daniella) est tête en l'air et qu'elle a oublié de l'inscrire pour la journée pédagogique. Vers 19h30, comme elle n'a pas eu le temps de finir son bricolage, je vais la chercher pour qu'elle le termine. En arrivant dans le hall d'entrée, j'entends Daniella hurler en haut. Apeurée par ces cris, je monte en courant et constate que Daniella s'énervait sur Chani et lui reproche de ne pas avoir prévenu son institutrice elle-même de son inscription à la journée pédagogique. Ne sachant que faire, je préviens Nathalia qui monte de suite pour raisonner Daniella qui, selon elle, défoule et décharge sa colère sur sa fille alors

qu'elle n'y est pour rien. Elle me remercie d'avoir entendu et d'avoir fait remarquer ce qu'il se passait. Nathalia parle régulièrement de son « *trop-plein* » envers les mamans qui négligent le bien-être de leurs enfants. Elle est fatiguée de voir des enfants souffrir et devient de moins en moins tolérante face à certains comportements. L'équipe estime avoir le devoir d'assurer une fonction de protection envers les enfants. Lorsque certaines mamans présentent des « *carences* » envers eux, elle tente de proposer l'accompagnement adapté pour y pallier. Bien que cela puisse parfois s'avérer difficile, l'équipe tente de sensibiliser les femmes accueillies à l'importance du bien-être de leurs enfants et à ce que leur rôle de maman implique dans celui-ci (ainsi que les situations de violences auxquelles ils ont été confrontés).

« En fait, on essaye de les sensibiliser aux missions on va dire du rôle de maman, donc c'est-à-dire de travailler avec elles tout ce qui est émotions de leurs enfants, donc de l'importance de les écouter, d'être là au niveau de la sécurité émotionnelle pour leur enfant. C'est-à-dire, lorsqu'il y a une grosse crise émotionnelle de pas toujours leur dire : oh il faut pas pleurer pour ça, il faut pas se mettre en colère pour ça. Non, non, il faut le comprendre, à son âge c'est vraiment une injustice ce qui vient de se passer, ou c'est vraiment un drame pour lui donc on essaye de se mettre à son niveau, de l'écouter, de lui dire le mot magique : je comprends ce que tu ressens, et de le laisser exprimer et ça c'est toute la sécurité émotionnelle. Et après de pouvoir, dans un temps un petit peu plus tard une fois que l'enfant est calmé, prendre à nouveau ce rôle de maman – parce qu'en fait elles ont un rôle de modèle régulateur hein toutes – et de retourner auprès de l'enfant et de lui expliquer voilà ce que tu as fait là ou ce qu'il s'est passé tantôt, raconte-moi un petit peu et donc utiliser plus un peu le cerveau de la raison pour que lorsque ça se représente que l'enfant ait des solutions de stratégies émotionnelles et c'est la maman qui pourrait lui enseigner ça. »
(Claire extrait d'entretien du 19 avril 2022).

On retrouve une partie dédiée aux enfants dans le projet d'accompagnement individuel réalisé avec chacune des mamans. Ce projet individuel de l'enfant est construit autour de lui, de ses envies et de ses besoins. On y retrouve notamment ses problématiques, ses objectifs et les solutions à mettre en place. En outre, il est toujours réalisé en collaboration avec la maman afin de ne pas outrepasser son rôle. A leur arrivée à la Maison Maternelle, un moment est rapidement pris avec eux pour le définir. Aussi, dès le premier jour, les enfants reçoivent un kit d'accueil dans leur chambre : composé de jouets, livres, matériel de dessin, ainsi que d'un kit d'hygiène.

Ce mercredi après-midi, c'est « crêpe-party » avec Éline ! Une fois les pâtes préparées et Éline installée derrière les fourneaux, Claire et Aurélie rassemblent les enfants pour faire

une activité d'intimité avec eux. Elles veulent leur apprendre ce qu'est l'intimité, ce qu'ils ont droit de faire ou pas (ne pas toucher certaines zones par exemple) et comment réagir en cas de transgression. Pour maximiser leur bien-être, de nombreuses activités sont réalisées pour et avec eux, le mercredi après-midi, les week-ends, et durant les vacances scolaires. Elles sont coordonnées par la psychologue ou les éducatrices et sont constamment adaptées en fonction des besoins des enfants accueillis.

Les différents ateliers mis en place sont aussi l'occasion pour les enfants de parler de leur quotidien en Maison Maternelle, de leurs difficultés, des conflits possibles, mais également des moments agréables. Tout peut y être discuté. Des ateliers ciblés autour du travail des émotions sont mis en place, afin de pouvoir aborder des problématiques plus spécifiquement liées à la confrontation aux violences conjugales. Des activités ludiques sont également mises en place : bricolages, dessins, activités manuelles ou encore, activités culinaires (ces activités sont souvent pensées autour de thèmes liés aux différents moments de l'année comme les quatre saisons, Saint-Nicolas, la Chandeleur ou la fête des mères). Pendant les vacances scolaires, ils sont inscrits dans des stages ou des plaines de jeux communales pour qu'ils puissent rester occupés. Cela leur permet également de s'ouvrir au monde extérieur et de prendre de la distance par rapport à un quotidien qui n'est pas toujours facile à vivre. Enfin, par le biais d'ateliers autour du potager et du poulailler, l'équipe souhaite offrir aux enfants un espace de découverte en lien avec la nature où ils peuvent s'approprier les savoirs et les pratiques qui leur sont liés : stimuler la curiosité, apprendre à s'occuper d'un animal, à le connaître, à en prendre soin ; réfléchir sur une consommation alimentaire plus saine, préparer le sol du potager, semer, récolter et enfin profiter de ce travail en mangeant de bons petits plats. En d'autres termes, à travers ces ateliers elles souhaitent leur inculquer des notions de responsabilisation et de respect de la vie. Toutefois, le poulailler n'est pas le projet qui s'avère le plus facile. En effet, les trois poules trouvent des trous dans les clôtures et partent régulièrement en balade. L'équipe et les hébergés sont donc souvent inquiets de ne pas voir revenir leurs poules, bien qu'elles trouvent toujours le chemin du retour. Un jour, l'une d'entre elles se retrouve sur la route. Là, il faut l'aider à rentrer avant qu'elle ne se fasse renverser par une voiture. Nathalia prend alors son courage à deux mains et attrape la poule qui n'était pas tellement d'accord avec cette idée. Elle traverse ensuite tout le bâtiment en courant avec la poule à bout de bras. Les enfants présents se mettent à hurler, rire et courir dans tous les sens. Les mamans observent la scène avec des yeux écarquillés et éclatent de rire. Entre leurs œufs à ramasser, leur poulailler à nettoyer et leurs petites escapades, l'équipe et les

hébergés resteront longtemps occupés par les trois poules de la Maison Maternelle. Avec ces activités, l'équipe cherche à proposer un accompagnement stimulant pour leur structuration personnelle et leurs apprentissages. Un cadre qui d'une part leur permet d'exprimer leur vécu et d'autre part favorise leur découverte progressive du monde. Cette manière d'éduquer que constitue les éducateurs

n'est pas une institution ahistorique, elle s'élabore au sein de l'histoire sociale et collective incluant une dimension politique globale : "Lorsqu'on étudie historiquement la manière dont se sont formés et développés les systèmes d'éducation, on s'aperçoit qu'ils dépendent de la religion, de l'organisation politique, du degré de développement des sciences, de l'état de l'industrie, etc." (Bouve, 2007, p.53).

Les principes d'éducation dépendent de diverses valeurs et varient en fonction des contextes. Les pratiques des éducateurs se sont élaborées progressivement au sein de l'histoire sociale, collective et de dimensions politiques globales. Elles peuvent être influencées par la religion, l'économie, l'industrie ou encore par le développement des sciences. Celles-ci dépendent donc des contextes spatiaux et temporels. Aujourd'hui par exemple, l'écologie et le respect de l'environnement prennent une place de plus en plus importante dans les valeurs défendues par notre société (Bouve, 2007 ; Cambon, 2009). Ainsi, les éducatrices axent une grande part de leurs actions et discours sur ces questions.

Différents secteurs tels que les médias, le politique ou le médico-social accordent aujourd'hui une importance particulière aux enfants, à leurs droits et leur bien-être. L'enfant est au centre de nombreux enjeux sociétaux, politiques, économiques, sociaux, familiaux, démographiques, juridiques ou sanitaires. Ces derniers peuvent être très divers et variés et obligent les institutions telles que la Maison Maternelle à se remettre constamment en question pour adapter leur actions et discours face aux enfants (Thévenot, Chevalérias & Spiess, 2012 ; Mietkiewicz & Schneider, 2013). Les enfants sont certes vulnérables et victimes de ces situations de violence mais ils sont aussi acteurs de leur trajectoire de vie et de leur socialisation. Ils sont

capables de négociation avec les adultes, ainsi que d'élaboration et de transmission d'une culture enfantine, donc une place d'acteurs de leur socialisation "ce qui n'implique pas d'oublier les pesanteurs des normativités et des conditions sociales qui encadrent tant cette construction sociale que nos imaginaires symboliques". (Mietkiewicz & Schneider, 2013, p.10).

Chapitre 8 : Un endroit de transition

« Oui, bon, ici là c'est vrai, c'est transitoire, tu ne peux pas rester éternellement ici. [...] C'est juste un passage de la vie tu vois. » (Barbara extrait d'entretien du 22 avril 2022).

Un cocon familial de calme et de sécurité

« Qu'est-ce qui t'importe le plus ici au Centre ? Autant au niveau personnel que professionnel ? »

« Moi premièrement, le bien-être des mamans, c'est très important qu'elles se sentent bien. Elles sont pas chez elles mais qu'elles se sentent comme si elles étaient chez elles. Il faut essayer d'avoir un cadre agréable pour elles je dirais. Que les personnes soient empathiques avec elles. Et qu'on mette des choses en place pour elles aussi. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

Simone arrive à la Maison Maternelle le 04 avril en début de soirée. Jeanne lui présente les éducatrices, les autres mamans et les locaux. Ensuite, comme il est déjà tard, elle lui propose de s'installer tranquillement dans sa chambre pour préparer sa première nuit ici, au Centre. Elle lui présentera le règlement et le reste de l'équipe et des hébergés dans les jours qui viennent ; pour le moment, elle doit se reposer. Le lendemain, alors que Claire n'a pas encore eu l'occasion de discuter avec cette nouvelle maman, elles entament ensemble une courte conversation :

Claire : « Tu te sens bien ici ? Tu as bien dormi ? »

Simone : « Yes! I had a really good night! This is my first good night in a long time. I never spent one full night because of my husband... I had to be ready for anything all the time, I didn't sleep. »⁶²

Claire : « Donc tu te sens en sécurité ici ? »

Simone : « Yes yes, really! I finally slept well... And the children are happy to be in a place with a beautiful and calm atmosphere. Without shouting, without violence. And this morning when I looked at the beautiful landscape through the window... it seemed like another world. »⁶³

⁶² « Oui! J'ai passé une très bonne nuit ! C'est ma première bonne nuit depuis longtemps. Je n'ai jamais passé une nuit complète à cause de mon mari... Je devais être prête à tout tout le temps, je ne dormais pas. » (Traduction personnelle).

⁶³ « Oui oui, vraiment! J'ai enfin su bien dormir... Et les enfants sont contents d'être dans un endroit avec une belle atmosphère et calme. Sans cris, sans violence. Et ce matin quand j'ai regardé le beau paysage par la fenêtre... on dirait un autre monde. » (Traduction personnelle).

Simone se sent enfin en sécurité, au calme et peut enfin relâcher toute la pression et la peur qu'elle portait sur ses épaules. Comme elle, Bachira affirme que cet endroit lui offre la sécurité dont elle a besoin pour se restructurer en tant que femme et maman. Un endroit calme, bienveillant où les seuls cris que l'on entend sont ceux des enfants. La plupart des personnes accueillies – qu'il s'agisse des mamans ou des enfants – ressentent une grande souffrance, beaucoup de peur et d'angoisse suite aux événements qu'ils ont dû affronter. Ces sentiments réunis provoquent en eux un lourd ressenti d'insécurité. Ainsi, la Maison Maternelle a une fonction de sécurité à l'égard de ses hébergés. Elle leur offre un lieu où ils peuvent manger, dormir, parler et penser sans crainte. Le soutien et l'écoute qui leur sont proposés permettent notamment de les rassurer et d'apaiser leurs peurs par rapport à l'intimidation d'un mari, compagnon ou père violent. Elle leur assure la protection et la sécurité matérielle. En outre, pour accroître ce sentiment, chaque famille dispose d'une chambre individuelle privée avec un badge permettant de la verrouiller. Personne ne peut y entrer sans permission, même l'équipe qui dispose également de ces badges.

« C'est hyper important d'avoir un lieu de vie... sécurisant parce que je pars du principe que vu qu'on accueille des familles qui sont souvent voilà dans un état... Bah déjà elles sont chamboulées, elles sont peut-être traumatisées, elles déménagent, elles quittent des proches, elles quittent une ville qu'elles connaissaient, elles savent pas trop dans quoi elles débarquent. Et donc moi, je mets quand même un point hyper important à l'accueil, à l'aspect familial de la Maison, à l'aspect sécurisé. J'ai vraiment envie que les familles se sentent bien et donc je pense que toi aussi en tant qu'équipe lorsque tu te sens bien dans la Maison, lorsque tu te sens bien avec tes collègues, fin ça se ressent aussi et on devient tous finalement une grande famille et je pense que pour les hébergés c'est aussi super important. Moi, ce qui est important pour moi du coup c'est vraiment ça, c'est la sécurité du lieu, d'abord du lieu, mais la sécurité aussi qu'elles peuvent ressentir dans la relation. Donc c'est-à-dire : une équipe qui s'entend bien, une équipe bienveillante, une équipe à l'écoute, disponible, qui n'est pas fermée. Donc cette sécurité dans le travail et dans la Maison en tant que telle, que les enfants s'y sentent bien, que les mamans s'y sentent bien. Je pense que c'est toute une osmose qui fait que tu rentres ici et que ça doit être familial. Ok on est une institution mais ça doit être familial parce que elles, elles sont chez elles et c'est la première chose qu'on fait finalement, c'est les sécuriser. D'où le fait qu'on leur laisse un peu de temps au début, avant d'entamer vraiment un travail. On est dans un travail de collaboration, on va jamais les obliger à faire quelque chose mais plus tu vois, vraiment dans la discussion et l'écoute de pourquoi ça bloque. On leur offre aussi, fin c'est bête mais le nouveau salon. Fin je pense que c'est important pour elles aussi, de se sentir bien dans leur lieu de vie. Donc voilà ça passe par là aussi, avant de faire un travail sur soi je pense que tu dois d'abord te sentir bien et ancrée où tu es quoi. » (Claire, extrait d'entretien du 19 avril 2022).

La plupart du temps, les mamans font également preuve de respect les unes envers les autres. Elles tentent d'intégrer au mieux les nouvelles hébergées à leur groupe et à la dynamique du Centre afin qu'elles s'y sentent bien. Cependant, même si elles cherchent à s'intégrer mutuellement, certains comportements peuvent être perçus par certaines comme une intrusion dans leur vie intime. Ainsi, pour que toutes les mamans se sentent en confiance et en sécurité, il est important que chacune respecte l'intimité et les limites des autres :

« Ici je vais pas demander à chacune de nous pourquoi toi t'es venue dans cette Maison ? Qu'est-ce qui t'es arrivé pour venir, est-ce que... enfin tu vois. On vient ici, on se rencontre, on fait des relations, on devient une famille, on s'habitue avec les enfants et les autres mamans. Chacun a ses fardeaux et ses propres problèmes. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Une fois que ce respect mutuel est mis en place, il devient aisé pour les hébergées (et leurs enfants) de créer des liens d'amitié très forts. Déstructurées et dépossédées d'elles-mêmes, elles arrivent ici avec l'espoir de mettre fin à ce tourbillon de violences. Elles sont ici pour apprendre à se restructurer et elles font ça ensemble. Plus que des amies, après plusieurs mois de vie commune, de confiance et d'entraide, elles deviennent une véritable famille. Grâce à ce petit bout de vie en Maison Maternelle, beaucoup de maman ont l'impression d'avoir trouvé un second foyer.

« Je pense y a que les mamans qui viennent ici, c'est pas les célibataires, c'est les mamans qui ont des problèmes avec les hommes qui viennent ici à la Maison Maternelle, y a que des mamans. Alors on dit maman Barbara comme tu dis. Nous on dit si t'as remarqué : ah tata Barbara, tata Élodie comme Adam dit. Mia elle me dit tata Bachira. On est ici vraiment comme une grande famille, vraiment comme une famille. » (Bachira, extrait d'entretien du 22 avril 2022).

« On est vraiment devenus une famille hein. Ça fait bizarre de les voir partir comme ça... » (Barbara, extrait de discussion informelle du 07 avril 2022).

Évidemment, il est difficile de dire si les mamans qui n'ont pas émis cette idée se sentent également comme dans une grande famille. Chacune a des sensibilités, valeurs, cultures et personnalités différentes (certaines ont par exemple beaucoup de facilité pour aller vers les autres comme Bernadette et Bachira mais d'autres comme Simone ou Enora ne vont pas facilement vers les autres). Toutefois, comme dans une famille, elles acceptent leurs divergences d'opinions, de valeurs ou de manières de faire. Comme dans une famille, elles

n'ont pas choisi avec qui elles devraient vivre mais s'adaptent aux personnalités des autres et restent unies les unes aux autres.

Claire affirme que lorsqu'on vient de l'extérieur et qu'on entre dans la Maison Maternelle, c'est comme si on entrait dans « *une autre dimension* ». Elle est un endroit où on oublie tout ce qui se passe à l'extérieur. Située à proximité du centre-ville, elle est pourtant à part, isolée et protégée de tout. Cette Maison est finalement un monde à elle seule, un monde parallèle, une autre dimension, un endroit qui offre le calme, la sécurité, le respect et la bienveillance. Elle est pour ces familles, un lieu de transition entre la vie dans les violences et la vie qui s'offre désormais à elles ; un lieu de restructuration de soi et du lien aux enfants ; un lieu où elles peuvent vivre et non plus survivre.

“Now, I’m ok. It’s a relief. I feel like I can breathe, I feel like I can live.”⁶⁴ (Tori, extrait d’entretien du 03 mars 2022).

Retrouver confiance en soi pour s'affranchir de l'ancienne relation

Le jour du 04 février 2022 revêt une importance considérable pour Bachira. Elle est enfin libérée de son cancer. Le médecin lui a téléphoné au matin pour lui annoncer la bonne nouvelle. Pour fêter ça, elle propose de préparer le thé pour Éline, Nathalia et les stagiaires présentes. Autour de la table, nous buvons ensemble notre thé, mangeons un sandwich et nous réjouissons de la nouvelle. Elle est également heureuse de se rendre bientôt auprès de sa famille au Maroc afin qu'ils puissent enfin la voir rétablie. C'est un moment de paix et de bien-être. Elle a mis de beaux habits colorés et un élégant foulard en soie. Son visage est lumineux. La trace physique de sa déstructuration s'en est allée, c'est pour elle un nouveau départ.

Le jeudi 24 février, Daniella arrive en chantant dans le salon et annonce aux éducatrices qu'elle est acceptée à sa formation de perfectionnement de la langue française. L'énorme sourire sur son visage traduit le bonheur que cela lui procure. Sa future professeure lui a dit qu'elle lisait, parlait et écrivait très bien en français et que son vocabulaire était remarquablement riche. Elle est extrêmement fière d'avoir été acceptée et d'avoir reçu de tels compliments de la part d'une experte en langue française. Elle voit cette opportunité comme un nouveau départ. Elle aime étudier et espère soulager son esprit en se concentrant sur ses études. Après l'annonce de son admission, Daniella entre dans une

⁶⁴ « Maintenant, je vais bien. C'est un soulagement. Je sens que je peux respirer, je sens que je peux vivre. » (Traduction personnelle).

dynamique tout à fait différente : elle sourit maintenant à tout le monde, est de bonne humeur, se déplace en chantonnant, est douce avec ses enfants et s'intéresse davantage à eux. Lors de la journée déguisement du carnaval, ses enfants accourent vers elles pour lui montrer leur costume. Elle est contente de les voir comme ça et insiste pour qu'ils se rassemblent afin de faire une photo. D'habitude, elle ne s'y intéresse pas, reste sur son GSM et les regarde à peine. Aujourd'hui, après sa première semaine complète de formation, elle revient certes fatiguée mais aussi heureuse et fière d'elle. Daniella s'ouvre aux autres. Elle discute davantage avec les éducatrices et est plus réceptive à leurs conseils. Elle fait de cette formation un objectif personnel à atteindre, un projet, un but, une direction d'avenir. Le matin, elle ne se lève plus uniquement pour ses enfants mais aussi pour elle-même. Elle redécouvre la vie à travers un autre point de vue : celui de femme et non plus uniquement à travers celui de maman. Ainsi, elle récupère progressivement une certaine estime personnelle.

« Maintenant vraiment, je suis capable de faire beaucoup de choses. Parce que j'ai maintenant la tête sur mes épaules tu vois ? Je marche, je suis fière de moi, je suis vraiment fière de moi de faire ce que je veux. Donc je suis comme avant comme j'étais au Congo, je peux faire comme je veux, je peux bouger, c'est pas où tu te sens coincée. Je suis de nouveau moi-même, de nouveau moi-même, vraiment je suis contente. »
(Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

La valorisation personnelle en tant que femme joue un grand rôle dans la repossession de soi. Les expériences quotidiennes de chacune (mais aussi les ateliers, pratiques et techniques proposés par l'équipe) peuvent notamment leur permettre de restaurer cette estime. Sans cette revalorisation de l'estime personnelle il est difficile, voire impossible de retrouver confiance en soi, en ses choix, ses décisions et ses envies. Il est nécessaire qu'elles se sentent revalorisées pour se restructurer et être capables d'agir en accord avec leur propre intériorité. Cette remise en valeur leur permet de retrouver une capacité personnelle de penser et d'action. Elles ont à nouveau confiance en elles, en leurs réflexions, décisions et actions. Sans cette confiance, elles ne seraient pas capables de s'affranchir de leur ancienne relation ; elles retourneraient probablement dans le seul mode de vie qu'elles connaissent depuis bien (trop) longtemps et le processus de sortie entamé ne resterait qu'un « essai raté » parmi tant d'autres.

Cette compréhension leur permet de renouer avec leur estime de soi, leur sentiment de dignité, d'unité, de cohérence et de sécurité intérieure, d'être moins vulnérables et de ne plus se sentir coupables. Elle leur permet également de

démonter le système agresseur, d'identifier l'incohérence et la stratégie intentionnelle à l'œuvre chez l'agresseur, ce qui leur permet de déjouer leur pouvoir sidérant et dissociant, et de pouvoir mieux se défendre, de dénoncer les violences, de ne plus être manipulées, et de ne plus être sous emprise. (Salmona, 2017, p.18).

Comme à son habitude, Barbara descend dans les communs un peu avant midi avec Henry. Elle est toute pimpante, s'est maquillée, a mis une perruque courte et a enfilé une élégante blouse noir et blanche à larges carreaux. Elle paraît enthousiaste et son visage est illuminé comme il l'a rarement été. Sûre d'elle et confiante, elle doute de moins en moins de sa décision d'avoir quitté son mari et prend conscience que les sentiments qu'elle ressentait pour lui s'estompent de jour en jour :

*« Il dit je m'en fous reste même un an à la Maison Maternelle si c'est pour ton bien mais annule ça, le tribunal, fais marche arrière, pour nos enfants, ils ont besoin de leur papa, de voir leur papa, tu ne peux pas faire ça. Mais c'est fini, moi je ferai plus marche arrière, je vais de l'avant maintenant. L'idiotte-là qui était comme ça *en boule* qui pleurait pleurait pleurait c'est fini hein ça! Tu peux pas aimer quelqu'un et le maltraiter comme ça, c'est pas possible c'est fini ça. Moi je veux bien lui parler pour les enfants mais c'est tout. Ne me parle plus de sentiments, c'est fini ça. » (Barbara, extrait d'entretien du 11 mars 2022).*

Le 15 mars, Jeanne l'accompagne chez le juge pour la première séance concernant son divorce. Elle s'est mise sur son trente-et-un pour prouver à son mari qu'elle n'a pas besoin de lui pour se sentir belle et confiante. Vers 11h30, elle rentre en trombe dans le salon, ses yeux brillent et son visage s'illumine d'un énorme sourire. Elle s'écrie « YEEEESSS yesss yesss whouuu!! » en secouant ses bras et ses mains dans tous les sens. Elle ressent beaucoup de joie et de satisfaction car la séance s'est bien déroulée. Elle est fière d'avoir été aussi forte devant le juge et Adrian. Ce dernier ne lui fait plus peur, elle est parvenue à le regarder dans les yeux et à se tenir bien droite face à lui sans ressentir la moindre crainte. Grâce au travail personnel de restructuration et de repossession de soi entamé à la Maison Maternelle, Barbara ne ressent plus de doutes face à lui et parvient à rester sur ses positions. Elle a confiance en son choix et rien, ni même son ex-mari, ne pourra la faire changer d'avis.

« Comment te décrirais-tu à ton arrivée à la Maison Maternelle et comment te décris-tu maintenant ? »

*« Ah ! Et bah y a un grand changement bein, un grand changement... une évolution en bien, pour moi et mes enfants. Déjà, en arrivant ici, j'étais un peu pas bien, malade, j'avais peur, un peu déboussolée. Avec l'aide de tout le personnel donc, j'ai repris confiance en moi et les enfants vont mieux. Mes enfants vont bien, moi aussi je vais bien maintenant vu que... bon toujours avec mes soucis de santé mais au moins, psychologiquement, je suis bien. Psychologiquement vraiment, j'ai repris confiance en moi-même et puis la peur que j'avais du papa des enfants, je n'ai plus peur de lui ; même s'il se pointe là devant moi, je n'aurai plus peur de lui. Avant je n'osais même pas parler, tu me vois comme si j'étais terrorisée, mais maintenant ça va je peux vraiment l'affronter, je peux l'affronter sans avoir peur. [...] Je suis déjà dans une bonne voie et les enfants vont bien, moi aussi je vais bien. En tout cas, je vois l'avenir meilleur, bien meilleur *rires*. » (Barbara, extrait d'entretien du 22 avril 2022).*

A la fin d'un atelier violences conjugales, Barbara raconte qu'une cousine d'Adrian l'a récemment appelée pour tenter d'établir une réconciliation entre eux. Cependant, Barbara a tenu bon et lui a expliqué qu'il n'y avait aucune réconciliation possible, que ce temps-là était déjà passé depuis bien longtemps.

Barbara : « C'est un beau parleur, un gentil partout mais moi je le connais. S'il veut une femme, c'est le moment de chercher. »

Aurélié : « C'est super tu as l'air déterminée Barbara ! »

Barbara : « Je savais que ça allait être dur mais là je suis bien. J'ai pris le taureau par les cornes ababa! Je vais m'en sortir. Je suis bien là. [...] Tout ce qu'y me dit là ce sont que des paroles, c'est rien du tout. » (Extrait de discussion informelle du 10 mars 2022).

Parfois, lorsqu'elle raconte certaines anecdotes concernant Adrian aux membres de l'équipe, elle se met à éclater de rire. Comme ce sont des faits lourds et difficilement abordables, les rires et l'humour qu'elle y ajoute sont considérés par Daphné (et le reste de l'équipe qui acquiesce) comme une prise de recul, une mise à distance par rapport à son ex-mari et aux situations de violences auxquelles elle a fait face.

« Elle s'en détache de manière saine, au début c'était plus de la colère et maintenant elle en rigole. Elle le tourne en dérision, rit de lui et de la situation. Elle rit de l'absurdité de la situation dont elle se rend enfin compte et lui en a fallu du temps pour s'en rendre compte. » (Daphné, extrait de discussion informelle du 06 avril 2022).

Barbara utilise même le mot « guérie », comme s'il était une maladie qu'elle avait réussi à éliminer de son corps et surtout, de son esprit. Cette transition en Maison Maternelle lui a permis de s'affranchir de son ancienne relation :

*« Je ne reviendrai pas. Je suis guérie. Je lui ai dit de se trouver une autre femme mais que moi il m'avait déjà perdue. Il m'a perdue. Je suis enfin guérie et je ne retournerai jamais dans ce trou qu'il m'a creusé, parce que j'étais vraiment dans un trou! *rire* (Svt elle rigole après ce genre de discours). C'est pénible. Il faut qu'il comprenne, qu'il arrête de m'envoyer tous ces messages. » (Barbara, extrait de discussion informelle du 04 avril 2022).*

Une transition qui permet un ré-ancrage progressif dans le monde

Lorsqu'elles arrivent au Centre, ces femmes sont pour la plupart comme en dehors du monde, en décalage avec ce qui s'y passe. Elles ne parviennent plus à s'ancrer nulle part, ni dans leur maison, ni à l'extérieur. Déstructurées, elles sont comme égarées, en train de flotter au-dessus d'elles-mêmes et du monde qui les entoure. *« Elles sont pas dans la vraie vie » (Jeanne, extrait de discussion informelle du 28 mars 2022).* La Maison Maternelle se veut donc être un endroit qui leur offre justement la possibilité de se ré-ancrer dans le monde, dans la « vraie vie ». Un endroit de suspension, de transition qui (au travers des principes et actions qui régissent la dynamique du Centre) leur offre leur premier ré-ancrage. En outre, l'accompagnement visant ce ré-ancrage est orienté pour qu'elles puissent quitter cet endroit en ayant la capacité de se débrouiller sans l'équipe afin de pouvoir continuer à s'ancrer seules dans ce monde qu'elles redécouvrent :

« Qu'est-ce qui t'importe le plus ici au Centre ? Autant au niveau personnel que professionnel ? »

« D'un point de vue pédagogique je vais dire, c'est que il y ait une encadrement le plus optimal et le plus personnalisé possible en fonction de chaque cas de figure qu'on peut héberger ou aider. Moi je vais prendre plus la casquette de retombées sociales parce que comme je m'occupe des ressources humaines, je me dis qu'au plus il y a d'activités qui sont mises en place, un épanouissement de notre public, un sentiment de revalorisation, bah ces gens sont repoussés vers le haut on va dire, et que quand il y a un départ, y a un réel acquis. » (Alban, extrait d'entretien du 20 avril 2022).

Le 25 mars à midi, Bachira propose un thé à la menthe aux éducatrices. Elle aimerait leur parler de son voyage au Maroc dont le départ est prévu dans quelques jours. Malgré sa santé encore fragile, son médecin lui a donné son feu-vert hier ; elle ne peut juste pas faire le Ramadan afin de ne pas risquer de s'épuiser. Ça l'embête mais elle préfère ça que de ne pas pouvoir y aller. Elle est heureuse d'aller passer trois semaines dans sa famille qu'elle n'a plus vue depuis deux ans. Avec ce qu'elle a vécu, elle explique qu'elle a plus que jamais besoin d'aller se ressourcer auprès d'eux. Elle me dit que sa maman est folle de joie de les retrouver elle et Adam. Bachira a des soleils dans les yeux quand elle parle de son voyage.

Elle a extrêmement hâte de partir retrouver la chaleur et l'amour de sa famille. Après avoir fini le thé, elle se dirige vers le bureau avec Nathalia pour enregistrer son vol et vérifier que tous ses papiers sont en ordre. Grâce à sa transition en Maison Maternelle, le ré-ancrage de Bachira est tel qu'aujourd'hui, elle est capable de se rendre au Maroc avec son fils sans accompagnement tout en restant sereine. Elle se ré-ancre dans sa famille, dans ses choix, sa personnalité et dans sa vie tout simplement.

Cependant, cette transition et ce ré-ancrage qu'elle permet ne sont pas toujours « réussis ». En effet, elle peut s'étendre sur la durée et même continuer en dehors de la Maison Maternelle. Enora et Daniella par exemple, ne sont pas du tout au même stade de réflexion que Barbara ou Élodie alors qu'elles sont arrivées plus ou moins au même moment. Simone et Gwenaëlle sont encore à un stade différent de cette transition et de ce ré-ancrage. Elles sont là depuis un mois environ et sont donc au tout début de leur restructuration personnelle. Pour l'instant, elles commencent à peine à entamer le travail des ateliers conjugaux, de bien-être, de parole et de revalorisation. Tori par exemple, quitte cet endroit de transition pour en intégrer un autre. Elle part bientôt dans une maison de vie communautaire, qui est en quelque sorte l'intermédiaire entre la Maison Maternelle et son propre appartement : elle ne comporte que quatre chambres, il y a donc moins d'hébergés et elle offre plus d'autonomie car seules une éducatrice et une assistante sociale sont présentes quelques heures par jour. Ce n'est pas la transition idéale car ce n'est pas encore son propre foyer mais comme elle appréhende beaucoup le départ de la Maison, c'est une solution qui lui offre la possibilité d'une transition plus douce.

Ce matin survient une grosse dispute entre Bernadette et son mari : elle lui téléphone pour lui expliquer que les enfants sont en stage, qu'ils ne rentrent pas avant 17h et que leur appel en vidéo-conférence aurait lieu après 17h et pas à 15h comme d'habitude. Il s'énerve donc longuement sur elle parce que ce changement d'horaire ne lui convient pas. Bernadette ne sait pas quoi dire, elle est désemparée par la discussion téléphonique qu'elle est en train d'affronter. Jeanne, qui entend ça, arrive rapidement près d'elle et lui dit de raccrocher immédiatement. Elle lui dit ensuite qu'elle ne doit plus lui parler directement et lui propose d'être son intermédiaire afin qu'il n'ait plus aucune occasion de s'énerver sur elle, de la manipuler ou encore de la faire culpabiliser. Barbara reçoit encore de nombreux messages de son ex-mari. Si elle a le malheur de lui répondre une fois, il en profite pour la bombarder de SMS : il lui dit que sa maladie est très grave, qu'il prend beaucoup de risques ou encore que c'est très difficile pour lui de vivre seul. Il tente tant bien que mal de la manipuler, de la faire culpabiliser pour la convaincre de revenir auprès

de lui. Toutefois, même Barbara n'a aucune idée de quelle serait cette « nouvelle maladie » et d'où elle proviendrait. Après ce flot de messages incessants, elle comprend vite qu'elle n'aurait jamais dû lui répondre. Le lendemain, puisqu'elle n'a pas répondu, elle en reçoit encore beaucoup d'autres : il lui demande cette fois d'abandonner la procédure de divorce pour le bien de leur couple et de leurs enfants ; il lui dit qu'il a compris ses erreurs, qu'il ne recommencera plus jamais, qu'il l'aime, qu'elle doit revenir et qu'il n'abandonnera pas. Barbara est déconcertée par ces nouveaux messages qui arrivent encore et encore, au moins un chaque semaine, avec le même discours. Elle « replonge » dans ses doutes et ne parvient plus à s'affranchir comme elle le faisait la veille. Elle ne sait plus quoi faire et se demande si elle doit lui répondre, surtout lorsqu'il s'agit des enfants ; elle respecte le fait qu'il reste leur père et ne veut pas le priver de ce rôle. Dans des cas comme ceux-ci où la maman recommence à douter d'elle-même et de sa décision, il est important que l'équipe intervienne pour maintenir ces femmes dans la transition qu'elles ont entamée et qu'elles poursuivent aujourd'hui :

Barbara : « Il dit qu'il s'excuse, qu'il a changé, que sa femme et ses enfants lui manquent... »

Daphné : « Oui mais enfin tu vois bien que les actes ne suivent pas?! Il parle mais les actes ne suivent pas. Tu ne dois pas te laisser avoir, il a eu huit ans pour mettre en acte ces mots et il ne l'a jamais fait. »
(Extrait de discussion informelle du 02 mars 2022).

Le terme d'accompagnement, souvent utilisé par l'équipe, traduit également cette idée de parcours, de transition. Ces femmes sont soutenues et orientées tout au long de leur séjour en Maison Maternelle pour parvenir à ce fameux ré-ancrage. Ces parcours transitoires sont tous uniques et différents selon chaque femme mais dans tous les cas, ils leur apprennent l'autonomie, à avoir confiance en elle, conscience de leur valeur en tant que personne à part entière et permettent de les ré-ancrer dans la réalité de laquelle elles s'étaient désancrées.

« Comment te décrirais-tu à ton arrivée à la Maison Maternelle et comment te décris-tu maintenant ? »

« Hum... Je suis venue peureuse, avec beaucoup de doutes. Avant on m'a dit qu'un centre comme ça n'est pas bon, on m'a donné cette idée que c'est quelque chose que... où il y a des femmes violées ou je ne sais pas quoi, que ce n'est pas bon. Mais en fait ce n'est pas si mauvais que ça... Maintenant comment je me sens... ? J'ai appris que je dois me débrouiller toute seule, avec tout parce qu'avant par exemple c'est mon mari qui s'occupait de toute la documentation, tout ce qui arrivait par courrier, c'est lui qui gérât. Maintenant, j'ai toujours des questions mais c'est possible ici car quand ce n'est pas clair, je cours pour

demander Jeanne. Maintenant quand je vais aller vivre seule, qui va m'aider ? Il n'y aura pas Jeanne. Cette peur de la documentation reste, il y a quelque chose qui me stresse sinon toutes les autres choses, je vais savoir me débrouiller toute seule. » (Enora, extrait d'entretien du 05 avril 2022).

Ainsi, lorsque ces femmes ont encore des difficultés à gérer seules certains aspects de leur vie, l'équipe accepte de les recevoir au Centre afin de continuer à les orienter. Par exemple, Jeanne les reçoit avec plaisir quand elles ont des questions administratives (c'est souvent le problème). Si elles en ont besoin, l'équipe continue de les accompagner après leur départ pour que leur ré-ancrage dans leur nouvelle vie se passe au mieux et qu'elles ne se retrouvent pas à faire une nouvelle demande d'entrée en maison d'accueil après quelques mois. Enora par exemple, a beaucoup de difficultés à prendre en charge ses documents administratifs. Jeanne tente de la rassurer et lui disant qu'elle sera toujours la bienvenue ici mais qu'il est temps qu'elle vole de ses propres ailes. Bien qu'Enora ait peur de la nouveauté, elle a pris conscience que cette peur ne devait pas la paralyser. Elle peut désormais découvrir ses propres limites et non celles qu'on lui imposait :

« Il faut être curieuse, c'est très important. Tu vois, il me semble que je ne suis pas curieuse, mais peut-être ça m'empêche d'aller, d'avancer. [...] Il faut savoir se débrouiller ; il me semble que je ne suis pas débrouillarde, c'est ça qui me stoppe. Mais il ne faut pas se mettre des limites, il faut oser, c'est ça que j'ai compris. Il faut oser, il faut avancer, il faut essayer, demander, découvrir. C'est ça que peut-être le Centre exactement m'a appris, que il n'y a pas seulement la prison, il y a quelque chose de plus, il faut ouvrir les œillères ! Il faut accepter tout ce qui est nouveau et continuer, avec beaucoup de courage. Et je suis passée par un long chemin pour arriver jusque-là. » (Enora, extrait d'entretien du 05 avril 2022).

Cette dynamique si particulière qu'on retrouve à la Maison Maternelle est extrêmement importante dans la réalisation de cette transition qui ré-ancree. Les extraits d'entretiens⁶⁵ qui suivent le dévoilent d'ailleurs à merveille :

« There's so many entities that made my acceptance possible, you see. It was just having the awareness the kind the life I was living, the marriage that I was in and how it was really affecting me, emotionally, mentally. I had the awareness and then, to Collectif, I came to find out that establishment exist, you see? And then, it was just a journey for the possibility to be here really. It exist ok, and then what? There is a possibility for me to find refuge? To find a shelter? Then it was possible and it's just a journey. It was

⁶⁵ Ces extraits sont tous des parties de réponses à la question : « Pour toi, quel rôle a joué la Maison Maternelle dans ce changement ? ».

*just a journey and I'm grateful, all of this journey give me the awerness. »*⁶⁶ (Tori, extrait d'entretien du 08 avril 2022).

« Le soutien. Ici c'est pas la Maison Maternelle, c'est la famille. C'est la deuxième famille pour moi. J'ai ma mère et j'ai mes sœurs mais aussi toujours j'ai dit, la Maison Maternelle c'est la famille. Vraiment, je sens qu'il y a quelqu'un qui soutient mon dos. Vraiment, elles ont joué un rôle dans ma vie très très très très bien pour avancer et je pense... c'est pas je pense, c'est la vérité, c'est eux qui m'ont vraiment réveillée, ouvrir les yeux. Réveille-toi Bachira, réveille-toi ! » (Bachira, extrait d'entretien du 22 avril 2022).

« Juste le fait d'être soutenue en fait, qu'on me comprenne justement et qu'on est derrière moi pour en arriver où je dois en arriver, justement de récupérer mes filles. » (Gwenaëlle, extrait d'entretien du 05 avril 2022).

« Quand je suis venue ici, avec l'aide de toute l'équipe, j'étais là, j'avais les gens à qui parler, j'avais des gens à qui m'exprimer. Ils ont vraiment beaucoup joué, ils m'ont donné l'espoir, la force de faire mes cours. C'est ça, de faire mes cours, de me prendre moi-même en charge donc ils ont beaucoup joué, beaucoup et chacun de sa part. En étant ici, je me suis sentie que j'étais entourée quand même de gens, des gens à qui je peux faire confiance. » (Élodie, extrait d'entretien du 11 avril 2022).

Lauraine, Jeanne, Nathalia et Daphné expliquent à plusieurs reprises que les mamans qui sont actuellement dans la Maison ne sont absolument pas un public représentatif des femmes qu'elles accueillent généralement. D'habitude, il s'agit de femmes plus jeunes, qui font preuve de violences (entre elles, envers elles-mêmes, leurs enfants ou l'équipe) et qui ne sont pas dans l'autocritique, qui ne veulent pas travailler sur leur restructuration. Elles affirment aussi que souvent, les mamans sont d'origines belges uniquement et que beaucoup ont des problèmes d'addictions. Le groupe dont il est question dans ce récit est donc assez exceptionnel. Bien sûr, il y a des mamans qui n'arrivent pas à se ré-ancrer et pour qui cette transition ne fonctionne pas. Nathalia raconte que parfois, les mamans arrivent à rester seules deux ou trois mois mais qu'après, elles finissent par retourner auprès de leur mari (ou compagnon) ou d'avoir à nouveau besoin du soutien et de l'accompagnement d'une maison maternelle (généralement une autre que celle-ci puisque

⁶⁶ « Il y a tellement d'entités qui ont rendu mon acceptation possible, tu vois. Il s'agissait d'avoir conscience du genre de vie que je vivais, du mariage dans lequel j'étais et comment cela m'affectait vraiment, émotionnellement, mentalement. J'ai eu la prise de conscience et puis, au Collectif (des Femmes), j'ai découvert que cet établissement existait, tu vois ? Et puis, c'était juste un voyage pour avoir la possibilité d'être vraiment là. Ça existe ok, et puis quoi ? Y a-t-il une possibilité pour moi de trouver refuge ? Pour trouver un abri ? Ensuite, c'était possible et ce n'est qu'un voyage. C'était juste un voyage et je suis reconnaissante, tout ce voyage me donne l'éveil. » (Traduction personnelle).

son séjour n'a pas eu l'effet escompté). La transition n'est donc pas forcément « parfaite » pour chacune de ces familles mais le temps imparti pour la réalisation de cet écrit n'a pas permis d'investiguer ces autres situations et de rencontrer des mamans pour qui la restructuration et le ré-ancrage ne se sont pas aussi bien passés. Les mamans que j'ai pu rencontrer étaient presque toutes dans une optique de restructuration et de ré-ancrage. Daniella qui ne se plaît plus au Centre et qui commence à être excédée par l'encadrement proposé, repart tout de même de ce séjour avec différents acquis : elle a retrouvé son indépendance, s'est revalorisée personnellement et s'est inscrite à une formation qui participe à son ré-ancrage. Même Simone, qui est là depuis deux semaines, montre déjà des signes de ce ré-ancrage. Néanmoins, Paola est dans une dynamique tout à fait différente des autres mamans : elle n'est pas du tout dans cette optique de restructuration et de transition. Elle sait ce qu'elle veut et pour elle, la Maison représente simplement une solution temporaire de logement, rien de plus. Juste un endroit qui lui offre un toit le temps qu'il faut. Elle sera d'ailleurs déjà partie un mois après son arrivée. Finalement, comme les mamans rencontrées étaient encore dans la Maison au moment de quitter le terrain – ou qu'elles n'étaient parties que depuis quelques semaines – il est impossible de dire ce qu'il en est de cette transition. Dès lors, il serait nécessaire de continuer la recherche et d'imaginer un « suivi » des mamans qui quittent le Centre pour continuer d'investiguer cette transition et leur mobilisation des différentes pratiques proposées à la Maison Maternelle ; si oui ou non cette dernière a représenté un endroit de transition et de ré-ancrage ou si elle n'était qu'une simple étape dans la vie de ces femmes.

Aujourd'hui, Bérénice et ses enfants s'en vont. Ils emménagent dans leur nouvel appartement. Une drôle d'ambiance règne dans la Maison : à la fois la précipitation, l'effusion des derniers préparatifs du déménagement et en même temps des câlins, des bisous et des « *tu vas me manquer* » qui volent dans tous les sens. Toute la journée, Bérénice est souriante mais ses yeux sont brillants de larmes. Son sourire a changé, comme déjà empreint d'une certaine nostalgie. D'un côté, elle est triste de partir, de quitter toutes ces personnes, ces femmes qui la comprenaient mieux que personne au vu de leurs parcours de vie (surtout les autres mamans congolaises), ces gens qui l'ont aidée à aller de l'avant, à retrouver confiance en elle et à faire le deuil de son ancienne relation ; des femmes, des enfants et une équipe éducative qui lui ont permis de remettre en lumière sa propre valeur, qui lui ont appris à vivre – et non plus survivre – malgré la blessure perpétrée, qui reste et qui prendra du temps à guérir. D'un autre côté, elle est heureuse de prendre un nouveau départ, de continuer sa vie selon ses propres choix ; une vie où elle pourra enfin profiter

d'être elle-même, en tant que femme et en tant que mère. Finalement, ce départ est la raison d'être et la finalité de cette transition en Maison Maternelle.

Peu avant le départ, Élodie, Bérénice, Barbara⁶⁷ et leurs enfants sont attablés autour d'un plat commun. Ils passent un dernier moment ensemble, Bérénice part dans 30 min. Elles discutent en Lingala⁶⁸ chantent et rient beaucoup. Les enfants et mamans parlent tous ensemble. Ils picorent dans le plat avec leurs doigts, les bonnes odeurs d'épices et les éclats de rires se promènent dans la pièce jusqu'au bureau des éducatrices. L'équipe est alléchée par ces bonnes odeurs et attendrie par ces éclats de rires. Personne n'ose aller près d'eux, ils sont comme dans un monde à part. « *On va les laisser profiter* » dit d'ailleurs Nathalia. Je les regarde de loin quelques secondes mais n'ose pas les déranger, je m'éclipse discrètement pour les laisser profiter de ce dernier moment si beau, rempli de complicité, d'amitié et d'amour. Au moment de partir, les émotions deviennent alors impossibles à cacher pour Bérénice :

Victorine: « Y a maman qui pleure!! »

Nathalia: « Oui, elle pleure de joie. »

Daniella : « Moi je suis pas triste, je lui souhaite que du bonheur, c'est une nouvelle vie pour elle et elle en sera heureuse, je lui souhaite. Elle peut prouver qu'elle peut y arriver seule, qu'elle peut être indépendante. » (Extrait de discussion informelle du 03 mars 2022).

⁶⁷ Les trois mamans sont très amies, Nathalia a d'ailleurs émis l'idée qu'elles aillent vivre en colocation tant elles « *fonctionnent bien ensemble* ».

⁶⁸ Barbara explique que c'est leur langue maternelle et que c'est une des 4 langues nationales parlées au Congo.

Conclusion

La Maison Maternelle dont il est question dans ce récit accueille des femmes qui tentent de se sortir de situations de violences conjugales. Elles y restent un certain temps pour prendre le temps de se restructurer personnellement. Bien que le sujet de ces violences soit sous-jacent, induire ce concept dans les premiers entretiens s'est finalement révélé être un biais important dans la réalisation de cette monographie. Il a probablement amené ces femmes à en parler plus qu'elles ne l'auraient fait. Une fois ce biais pris en compte, des entretiens « libres » ont été réalisés avec d'autres mamans. Cette fois, il s'agissait d'entretiens qui ne se basaient sur aucune question, thématique ou sujet précis ; la seule question était de savoir comment elles étaient arrivées dans cette Maison Maternelle. Ces seconds entretiens ont dévoilé d'une part l'importance des enfants et de leur bien-être et d'autre part l'importance de l'équipe éducative et de son rôle au sein de la Maison. Vers la fin du terrain, l'importance du rôle, de l'identité et de la place de la maman est apparue comme une évidence. Enfin, c'est en mettant ces questionnements et réflexions en parallèle qu'il a été possible de déceler l'idée de transition et de ré-ancrage.

La notion de violence conjugale est finalement ce qui fait lien entre toutes ces personnes. Alors qu'elle est généralement mise au singulier lorsqu'elle est abordée, il serait nécessaire de les mettre (presque) systématiquement au pluriel afin que cette notion reflète davantage la réalité de ces situations, de ces violences plurielles. Ces dernières peuvent déstructurer personnellement ces femmes qui les affrontent, les déposséder de leur capacité d'agir et de penser par elles-mêmes. Le processus de restructuration qui s'en suit au sein de la Maison Maternelle avec le soutien de l'équipe éducative peut s'avérer être un travail de longue haleine. Bien que ces violences conjugales soient centrales dans la réflexion de cet écrit, elles ne sont pas la seule dimension à prendre en compte. Elle doit forcément être abordée pour comprendre ce qui se joue dans cette Maison Maternelle mais elle n'en est pas l'unique enjeu à souligner et à analyser. Il s'agit de prendre également en compte les différents questionnements liés à l'équipe éducative, au bien-être des enfants ainsi qu'au rôle de maman. Il s'agit d'analyser la manière dont l'équipe tente d'assurer le bien-être des enfants (au travers d'actions menées directement auprès d'eux ou auprès des mamans) tout en permettant à la maman de prendre part à ces actions pour qu'elle conserve son rôle et sa place de mère. L'équipe prête également attention au fait que sa place et son rôle de maman ne viennent pas « éclipser » son identité de femme. En fin de compte, les

membres de l'équipe éducative cherchent à leur donner les outils, les « armes » nécessaires au « retour dans le monde », à la sortie de ce cocon, de cet encadrement et de cet accompagnement afin qu'elles puissent se débrouiller seules dans la vie et gérer elles-mêmes leur rôle de maman et leur identité de femme comme elles l'entendent. L'idée est d'apporter quelque chose à la maman et non de faire à sa place afin qu'elles puissent mobiliser ces apports par la suite.

Le problème des violences conjugales, bien qu'il soit généralement caché à la vue de tous et au sein des foyers, n'en reste pas moins un problème de société. Les femmes ont peur de quitter leurs maris, de déposer plainte à la police ou même de parler de leurs expériences. En outre, les violences conjugales sont généralement des violences faites aux femmes. Ainsi, elles s'inscrivent inévitablement dans les débats concernant la domination masculine ou le patriarcat. Il serait nécessaire d'interpeller la société dans son ensemble au sujet de ce problème. La majorité de ces situations présente des femmes qui sont confrontées à des pressions et intimidations de la part de leur mari ou compagnon. Pour rendre compte de ces violences, il est nécessaire de les analyser sous le prisme de leurs dimensions sociales, structurelles et institutionnelles et en tenant compte de leur contexte.

L'approche anthropologique s'est révélée extrêmement utile sur ce terrain. En effet, elle est en quelque sorte la discipline ultime de la multidisciplinarité, étude de l'humain dans sa globalité, elle fait nécessairement appel à d'autres disciplines pour étudier cette globalité. Dans le cas des violences conjugales, de leur dimension sociétale et de l'accompagnement prodigué par l'équipe, il a été nécessaire de faire appel à la psychologie, la psychiatrie, l'Histoire ou encore les sciences politiques.

La principale difficulté de ce travail réside dans le temps imparti. Les pistes du bien-être des enfants, de l'identité de mère et de femme ainsi que de l'équipe éducative et de ses actions sur le terrain auraient mérité beaucoup plus de données et d'analyse. Les complexités des interventions en direction des mères auraient, elles aussi, mérité davantage d'interrogations. Aussi, c'est seulement vers la fin de l'écriture que de nouvelles questions intéressantes sont apparues, il était donc trop tard pour les investiguer davantage. Les notions d'accueil, d'accompagnement et de soutien sont lourdes de sens et sont elles aussi certainement révélatrices de la dynamique qui se déroule au Centre. Cependant, comme elles sont apparues durant l'écriture, il était impossible de les investiguer davantage alors qu'elles semblent essentielles à une meilleure compréhension et représentation de ce terrain. La culpabilité, la notion d'indépendance ou le sentiment

d'injustice ressenti par certaines mamans mériteraient également un chapitre entier chacun.

Finalement, la restructuration, la revalorisation ou encore l'autonomisation sont tous des processus qui participent à assurer le ré-ancrage dont il est question à la fin de ce parcours de vie en Maison Maternelle, un ré-ancrage dans le monde extérieur et avec leur propre personne, leur propre intériorité. Tous les outils et actions mis en place lors de cette transition au sein du Centre y participent. Ils sont là pour aiguiller ces femmes dans leur vie et leur permettre, à terme, de revivre seule avec leurs enfants, de manière indépendante et « structurée ». La Maison offre un endroit calme et sécurisé qui permet à ces femmes de continuer la restructuration qu'elles ont entamée par elles-mêmes lorsqu'elles ont décidé de s'éloigner de ces situations de violences. Le soutien qui y est offert est mis en place pour leur permettre de continuer sereinement ce « racommodage » de leur personne, leur permettre de se « repersonnaliser » afin de redevenir indépendantes. Un entre-deux, une transition baignée par l'avant dans les violences conjugales et l'après dans une vie choisie et surtout, sans ces violences.

Bibliographie

Bouve, C. (2007). La coopération parents-professionnels, pratiques d'hier, figures d'aujourd'hui. In M-P. Thollon-Behar (dir.), *Parents, professionnels, comment éduquer ensemble un petit enfant ?* (53-80). Toulouse : Érès. Retrieved from <https://www.cairn.info/parents-professionnels-comment-eduquer-ensemble-un--9782749205137-page-53.htm>

Cambon, L. (2009). *L'identité professionnelle des éducateurs spécialisés : Une approche par les langages*. Rennes : Presses de l'EHESP.

Camus, J. (2012). Une féminité instituée : tensions normatives et encadrement des femmes à la maternité. In Y. Knibiehler, F. Arena & R. M. Cid López (dirs.), *La maternité à l'épreuve du genre : Métamorphoses et permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne* (83-90). Rennes : Presses de l'EHESP. Retrieved from <https://www.cairn.info/la-maternite-a-l-epreuve-du-genre--9782810900893-page-83.htm>

Conrath, P. & Ouazzani, M. (2019). De la femme à la mère. *Le Journal des psychologues*, 369(7), 3. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2019-7-page-3.htm>

Delage, P. (2017). *Violences conjugales : Du combat féministe à la cause publique*. Paris: Presses de Sciences Po.

Dequiré, A-F. (2019a). Editorial. Violences plurielles. *Pensée plurielle*, 50(2), 7-10. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2019-2-page-7.htm>

Dequiré, A-F. (2019b). Les violences faites aux femmes dans le monde : une pandémie ? *Pensée plurielle*, 50(2), 21-33. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2019-2-page-21.htm>

Herman, E. (2017). Politiques locales de la petite enfance : les enjeux de qualification de la demande de place en établissement d'accueil du jeune enfant. *Revue française des affaires sociales*, 2, 41-61. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-francaise-des-affaires-sociales-2017-2-page-41.htm>

Jamoulle, P. (2021). *Je n'existais plus : Les mondes de l'emprise et de la déprise*. Paris : La Découverte.

Laufer, L. & Ayouch, T. (2018). Violences conjugales, famille, vulnérabilité. *Topique*, 143(2), 151-167. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-topique-2018-2-page-151.htm>

Meyran, R. (2006). *Les mécanismes de la Violence : États – Institutions – Individu*. Auxerre : Editions Sciences Humaines.

Mietkiewicz, M-C. & Schneider, B. (2013). Introduction. Des écrits pour et au sujet de l'enfant. In M-C. Mietkiewicz & B. Schneider (dir.), *Les enfants dans les livres : Représentations, savoirs, normes* (7-19). Toulouse : Érès. Retrieved from <https://www.cairn.info/les-enfants-dans-les-livres--9782749237312-page-7.htm>

Olivier de Sardan, J-P. (2006). Anthropologie de la santé. In S. Mesure & P. Savidan (dirs.), *Le dictionnaire des sciences humaines* (1039-1041). Paris : PUF. Retrieved from https://www.researchgate.net/publication/293824159_Anthropologie_de_la_sante

Olivier de Sardan, J-P. (2010). Anthropologie médicale et socio-anthropologie des actions publiques. Dispositifs de recherche, commanditaires, réformes... *Anthropologie et Santé*, 1, 1-12. Retrieved from <https://journals.openedition.org/anthropologiesante/86>

Saillant, F. & Gagnon, E. (1999). Présentation. Vers une anthropologie des soins? *Anthropologie et Sociétés*, 2(23), 5-14. Retrieved from <https://www.erudit.org/fr/revues/as/1999-v23-n2-as808/015597ar/>

Salmona, M. (2017). L'impact psychotraumatique des violences conjugales sur les victimes. In E. Ronai & E. Durand (dirs.), *Violences conjugales : Le droit d'être protégée* (1-18). Malakoff : Dunod. Retrieved from <https://www.cairn.info/violences-conjugales--9782100769575-page-1.htm>

Savard, N. & Zaouche Gaudron, C. (2011). Points de repères pour examiner le développement de l'enfant exposé aux violences conjugales. *La revue internationale de l'éducation familiale*, 29(1), 13-35. Retrieved from <https://www.cairn.info/revue-la-revue-internationale-de-l-education-familiale-2011-1-page-13.htm>

Solnit, R. (2018). *Ces hommes qui m'expliquent la vie*. Paris : Les Éditions de l'Olivier.

Thévenot, A., Chevalérias, M-P. & Spiess, M. (2012). Les nouvelles normes de la maternité : enjeux et paradoxes. In Y. Knibiehler, F. Arena & R. M. Cid López (dirs.), *maternité à l'épreuve du genre : Métamorphoses et permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne*

(77-81). Rennes : Presses de l'EHESP. Retrieved from <https://www.cairn.info/la-maternite-a-l-epreuve-du-genre--9782810900893-page-77.htm>

Vozari, A-S. (2012). « Surveiller » pour « veiller sur » en Protection maternelle et infantile. In Y. Knibiehler & F. Arena & R. M. Cid López (dirs.), *La maternité à l'épreuve du genre : Métamorphoses et permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne* (109-116). Rennes : Presses de l'EHESP. Retrieved from <https://www.cairn.info/la-maternite-a-l-epreuve-du-genre--9782810900893-page-109.htm>

Annexe

Liste des questions posées aux mamans lors des entretiens semi-dirigés :

- Comment te décrirais-tu à ton arrivée à la Maison Maternelle et comment te décris-tu maintenant ?
- Pour toi, quel rôle a joué la Maison Maternelle dans ce changement de description ? (Si changement il y a).
- Comment te sens-tu par rapport à l'idée de devoir quitter le Centre ? (Question posée à celles dont le départ était proche).
- J'ai récemment remarqué la récurrence du mot « maman » dans la vie du Centre et j'aimerais savoir ce que tu en penses ?

Liste des questions posées aux membres de l'équipe lors des entretiens semi-dirigés :

- Que penses-tu des réunions relais récemment mises en place ?
- Qu'est-ce qui t'importe le plus ici au Centre ? Autant au niveau personnel que professionnel ?
- J'ai récemment remarqué la récurrence du mot « maman » dans la vie du Centre et j'aimerais savoir ce que tu en penses ?

À l'attention de la bibliothèque

Résumé : Étude anthropologique de trois mois réalisée dans une Maison Maternelle de Belgique, accueillant des femmes en situation de violences conjugales et leurs enfants. Cette monographie cherche à faire découvrir comment ce lieu représente un endroit de transition, un endroit qui permet un « ré-ancrage » progressif de ces femmes dans le monde après les situations de violences qu'elles ont affrontées. Ces dernières sont multiples, spécifiques et les ont déstructurées personnellement. Elles apprennent dans ce lieu à se restructurer progressivement au travers des nombreuses actions (qui reposent sur des valeurs de valorisation et d'autonomisation) mises en place par l'équipe éducative. En outre, la place, l'identité, le rôle de maman et de ce fait, le lien à l'enfant, prennent une place centrale dans la dynamique de cette Maison, tant pour les femmes qui y séjournent que pour l'équipe éducative qui les encadre.

Mots-clés : Violences conjugales – Déstructuration – Accompagnement – Mère – Transition

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad